ÉDOUARD ROMBERG

A CÔTÉ DE LA RAMPE

COMÉDIES & SAYNÈTES



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1881

CHANGEMENT DE SPECTACLE


LIBRARY
APR 28 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

CHANGEMENT DE SPECTACLE

Mesdames et messieurs, par un subit obstacle
Nous sommes obligés de changer le spectacle.
Nous espérions d'abord donner *Guillaume Tell*,
Et déjà nous avions fait venir d'Appenzell
Le chapeau de Gessler, orné de sa cocarde,
Qu'au fond d'un vieux bahut pieusement on garde ;
Nous avions l'arbalète, avec la flèche aussi,
Qui frise adroitement la tête de Gemmy,
Et d'une pomme encor nous avions fait emplette,
Une pomme à croquer, par malheur un peu blette.
Quant au chant, il allait assez cahin-caha :
Arnold avait noyé dans l'absinthe son *la ;*
La plaintive Mathilde allaitait son troisième,
Un amour de bébé, le portrait d'Arnold même;
Le dur Gessler s'était dans un *tram* enrhumé,
Et jusqu'au bon Melcthal était enchiffrené.
Adieu donc, ô Guillaume ! et pleurons l'Helvétie,
Par ses glaciers fameuse — et par l'horlogerie.

L'idée alors nous vint de vous offrir *Hamlet*.
Tout marchait à ravir, décors, chant et ballet;

Mais l'ombre du vieux roi vint à tomber malade
D'une indigestion de homard en salade.

On mit pour cette fois la musique au rancart.
N'avions-nous pas Molière, à défaut de Mozart ?
Quoi jouer, le *Tartuffe* ou bien le *Misanthrope ?*
Car nous ne donnons pas dans ce genre interlope
Dont monsieur Dumas fils est le pontife-roi,
Qui prêche la morale en chiffonnant la loi.

Oui, nous sommes, messieurs, des pères de famille,
Qui voulons que la mère amène ici sa fille,
Surtout quand cette fille est agréable à voir.

Le *Tartuffe* passait finalement ce soir.
Nous avions un acteur pour chaque personnage :
L'aimable Marianne et Cléante le sage,
Valère, Orgon, Dorine au verbe impertinent,
Monsieur Loyal, Damis, et tous, jusqu'à l'exempt.
Notre Tartuffe était un admirable drôle :
Un homme politique, inventé pour le rôle ;
Mais Elmire surtout eût fait sensation,
Belle, des diamants, assez de diction.
Afin de rajeunir l'ouvrage de Molière,
Qui commence, entre nous, à sentir la poussière,
On s'était décidé d'un acte à l'augmenter ;
Monsieur... Machin avait bien voulu l'ajouter.
L'entreprise pourrait sembler un peu hardie,
Mais notre auteur l'avait conduite avec génie.
Tartuffe revenait tout à fait transformé :
Pour Voltaire il s'était d'un grand zèle enflammé ;

Il passait pour assez enclin au darwinisme
Et même était suspect d'un peu de mormonisme ;
Aux courses il était très ardent au *betting*,
Et le soir se montrait volontiers au *Skating ;*
Mais il restait d'Elmire un soupirant fidèle
Et d'un éternel feu se consumait pour elle,
Portant son petit chien, faisant valoir ses mots,
Et le dimanche au Bois promenant ses marmots.
Au bésigue d'Orgon il faisait la partie,
Et le bonhomme étant mort d'une apoplexie,
Il jetait quelques fleurs à son enterrement,
Et devenait l'époux d'Elmire au dénoûment.
L'invention était d'une morale exquise ;
Le Théâtre-Français, sans doute, nous l'eût prise.
Un risible incident vint compromettre tout.
Vous connaissez la scène, un peu bien haute en goût,
Où le fourbe médite un coup épouvantable
Contre Orgon, deux fois mal à l'aise sous la table.
L'époux de notre Elmire, un époux tout de bon,
— Ancien courtier en vins — le plus jaloux barbon,
Voulut absolument faire ôter cette scène,
Pour l'honneur et les mœurs la déclarant malsaine.
« Vous pouvez bien, dit-il, d'une scène abréger
Le *Tartuffe*, qu'on va d'un grand acte allonger. »
Nous eûmes beau montrer qu'elle était nécessaire
A l'intrigue, morale au fond, rien n'y put faire ;
Et faute de pouvoir convaincre ce vieux fou,
Tartuffe rejoignit *Guillaume Tell* au clou.
C'était décourageant.

Nous montâmes *Orphée*,

De monsieur Offenbach. — Vous approuvez l'idée?
Nous avions dépensé cent vingt-cinq mille francs
En costumes, décors et trucs mirobolants,
Et notre Olympe aurait charmé le vieil Homère.
Mais madame Junon si bien fit la commère
Qu'elle mit tout en feu. C'était le Parlement
Au moment de voter un sous-amendement.
Vénus montrait le poing à Minerve et Diane,
Junon appelait Mars fantassin et vieil âne;
Eurydice y laissa la moitié d'un chignon,
Et l'on dut insérer l'Amour au violon.

Un obstiné guignon nous fermait le théâtre.
Pourquoi continuer la lutte opiniâtre ?
Un savant très connu, surtout à l'étranger,
Par une conférence offrit de tout sauver.
Chacun de vous ici sait qu'une conférence
Est un air varié sur l'art ou la science :
Tel monte dans la lune et tel fouille la mer ;
L'un dissèque Rubens, l'autre scalpe Mesmer.
Le sujet fut : *la Biche au temps préhistorique ;*
C'était fier d'analyse et puissant de critique.
Le conférencier, émule de Darwin,
S'efforçait de prouver, et nullement en vain,
Que, si les hommes ont le singe pour ancêtre,
La biche, de la femme est l'aïeule peut-être ;
Il appuyait cela d'une forte raison,
Mais qui ne serait pas en ce lieu de saison.
Bref, nous dûmes prier, par motif de décence,
Ce monsieur de porter ailleurs sa conférence.

Il ne nous restait plus que Guignol ou Bidel,
Ou les deux — le lion croquant Polichinel ;
Mais le fauve, trouvant le festin trop sommaire,
Eût demandé, peut-être, une *entrée* au parterre.
Nous avions bien de tout essayé cette fois,
Et, comme un directeur de province aux abois,
Que la grippe poursuit d'une implacable haine,
Nous allions afficher : *Relâche — par déveine* ;
Mais c'eût été féroce, au tout dernier moment,
De renvoyer bredouille un public si charmant.
Ne pouvant vous offrir des recherches de prince,
Il nous faut vous traiter d'une façon plus mince,
Et vous faire agréer un modeste ambigu,
Mouillé d'un petit vin, à défaut d'un grand crû.
Si quelque spectateur d'un mauvais caractère
A nos raisons, pourtant, demeurait réfractaire,
Nous l'inviterions à passer au guichet,
Pour ravoir son argent, grossi de l'intérêt.

UNE DISCRÉTION

PERSONNAGES

MONSIEUR DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

BAPTISTE.

UN COMMISSIONNAIRE.

Chez madame de Fabas.

UNE DISCRÉTION

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

UN COMMISSIONNAIRE, BAPTISTE.

Le commissionnaire achève d'installer un meuble dans un des angles du salon.

BAPTISTE.

Vous êtes bien sûr au moins que c'est pour nous?

LE COMMISSIONNAIRE, montrant une adresse.

Voyez plutôt vous-même : madame de Fabas, rue de Varenne, 32, au second.

BAPTISTE.

Il n'y a pas d'autre madame de Fabas dans la maison que nous. C'est singulier pourtant; madame ne m'a rien dit.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je présume que votre maitresse ne vous dit pas tout ; nous en voyons bien d'autres.

BAPTISTE.

Cependant un meuble pareil ne se pose pas tout seul, et madame n'aurait pas manqué de me prévenir. — Que faudra-t-il répondre lorsqu'elle me demandera d'où vient ce meuble ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ce meuble arrive de l'hôtel Drouot, salle nº 3, vente de mademoiselle Phina.

BAPTISTE.

Une Italienne ?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est possible. Je l'ai connue Américaine, l'année dernière, lors de son autre vente.

BAPTISTE.

Vous appelez cela un meuble Boule ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Et un véritable encore. Voyez la signature : André-Charles Boule, graveur du Roy. Nous finissons par nous y connaître.

BAPTISTE.

Madame sera bien contente. Mais qui peut lui faire ce cadeau ? Car son mari est en Russie.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! jeune homme, vous êtes naïf. Mais je m'attarde à bavarder.

BAPTISTE.

Vous êtes payé?

LE COMMISSIONNAIRE.

Et largement encore. Salut et fraternité.

BAPTISTE.

Bonjour. Voici madame.

Le commissionnaire sort.

SCÈNE II

MADAME DE FABAS, BAPTISTE.

MADAME DE FABAS.

Que voulait ce commissionnaire?

BAPTISTE.

Il venait d'apporter ce meuble.

MADAME DE FABAS.

Ce meuble?... Quel meuble?... Mais ce n'est pas pour moi. Il y a erreur. Courez vite après cet homme, afin qu'il le reprenne.

BAPTISTE.

Ce meuble est bien pour madame. (Tendant la carte que le commissionnaire a remise.) Voici l'adresse.

MADAME DE FABAS.

C'est alors un cadeau; mais de quelle part et à quel propos? Ce n'est pas ma fête, ni le jour de l'an. Il est fort joli, ce meuble...

BAPTISTE.

Et un véritable Boule encore. La signature est là : André-Charles Boule, graveur du Roy.

MADAME DE FABAS.

Vous y entendez donc quelque chose?

BAPTISTE.

J'ai appris cela du commissionnaire.

MADAME DE FABAS.

Et il ne vous a dit que cela?

BAPTISTE.

Il m'a raconté que le meuble arrivait de l'hôtel Drouot, et qu'il faisait partie du mobilier de mademoiselle Phina, une Italienne ou une Américaine, on ne sait au juste.

MADAME DE FABAS.

Mademoiselle Phina! Je ne veux pas de meubles de ces demoiselles chez moi.

SCÈNE III

MADAME DE FABAS, M. DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

Ah ! vous venez à point nommé. Imaginez-vous que je rentre tranquillement d'une tournée de visites. Quand je dis tranquillement, c'est une façon de parler. Quinze mercredi, songez donc ! Quinze fois les mêmes visages et les mêmes histoires ! Nous nous suivions comme dans une procession. Il aurait été plus simple de louer un omnibus. Et savez-vous ce qui m'arrive pendant mon absence? Ce meuble qui est tombé ici par la cheminée.

M. DE REUILLY.

Il n'y a pas de quoi vous désoler. C'est un Boule authentique, de la bonne époque ; vous savez que je suis connaisseur.

MADAME DE FABAS.

Mais on ne peut tolérer qu'un meuble, fût-il de Boule et authentique, fasse ainsi invasion chez vous, furtivement, sans dire comment ni pourquoi. Je passerais encore là-dessus, car cela se découvrira un jour. Mais il paraît, d'après le commissionnaire qui l'a apporté ici, que ce meuble a appartenu à mademoiselle Phina. Sans doute une baladine ou une créature quelconque.

M. DE REUILLY.

En quoi cela peut-il vous toucher?

MADAME DE FABAS.

La bonne question! Vous trouvez tout simple que nous héritions du mobilier de ces demoiselles?

M. DE REUILLY.

Là, franchement, avez-vous la prétention que les potiches que je vois sur votre cheminée n'aient jamais appartenu qu'à des mandarins ayant mérité le prix Montyon dans leur pays? Croyez-vous que tout le bric-à-brac qui garnit votre boudoir, et qui est venu des quatre points cardinaux, n'a point traversé de lieu profane, avant de se rencontrer ici? Ces deux perles, qui relèvent encore le rose de vos jolies oreilles, ont-elles été détachées de leur coquille nacrée à votre intention, et envoyées sous triple cachet à votre joaillier, afin que leur pureté ne fût pas ternie en route? Si votre délicatesse s'effarouche à ce point, renoncez alors à la moitié des élégances et des curiosités de l'art moderne, sans parler de l'ancien. Il faut prendre le monde comme il est. Depuis Aspasie et Phryné, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à Sophie Arnould et la Duthé, sans m'aventurer plus près, c'est pour les ancêtres de mademoiselle Phina (du côté gauche, s'entend) que Golconde et le Brésil ont livré leurs pierres les plus précieuses, et que le génie de la ciselure, de la gravure et de la sculpture a souvent enfanté ses chefs-d'œuvre les plus admirables. La vertu possède assez de privilèges pour n'avoir pas à envier à ce que vous appelez le vice, les coûteuses folies qu'il inspire, et dont il jouit, d'ailleurs, peu de temps : il laisse bientôt échapper ces merveilles qui, en passant dans vos mains, ne gardent plus rien de leur péché d'ori ine.

MADAME DE FABAS.

Vous feriez un excellent professeur d'esthétique galante; seulement je vous préviens que je n'irai pas à vos conférences. Vous sentez le roussi, monsieur le docteur. Mais il ne s'agit pas de cela. Mettons que vous ayez raison, et que ce que vous avez la bonté de nommer la vertu doive borner son ambition à recueillir, en fait de luxe et de fantaisies, les épaves du vice. Je veux bien m'accommoder de votre théorie, mais à la condition d'avoir un petit rayon de lumière. Je sais que ce meuble appartenait à mademoiselle Phina, mais je n'ai pas le moindre soupçon de qui le cadeau me vient. C'est trop de science d'un côté et trop d'ignorance de l'autre, et je ne veux pas que ce meuble demeure chez moi, dussé-je avoir recours aux Petites Affiches pour m'en débarrasser.

M. DE REUILLY.

J'espère, madame, vous sauver de cette extrémité. Ce meuble vous a été envoyé par moi.

MADAME DE FABAS.

Par vous?

M. DE REUILLY.

Par moi-même. Nous avons parié, l'autre jour, une discrétion, au concert, à propos d'une sonate que vous disiez être de Bach, tandis que je la prétendais de Scarlatti. J'étais dans l'erreur, et le hasard m'ayant conduit à l'hôtel Drouot, j'y ai remarqué ce meuble qui m'a paru joli; je l'ai acheté, sans trop faire attention au lieu d'où il venait, et j'ai pris la liberté de vous l'envoyer. S'il vous déplaît, je le ferai reprendre.

MADAME DE FABAS.

Non pas. Il est charmant, et je vous remercie de l'idée. Seulement, je voudrais bien savoir... Vous me direz que c'est de la folie. D'ailleurs comment?...

M. DE REUILLY.

Madame, j'ouvre l'oreille comme devaient faire les Grecs pendant que parlait le Sphinx, avec une prodigieuse envie de comprendre.

MADAME DE FABAS.

C'est que mon idée est si absurde... Connaissez-vous cette demoiselle Phina?

M. DE REUILLY.

Si je vous disais oui, quelle opinion auriez-vous de moi?

MADAME DE FABAS.

Ni meilleure ni pire que celle que vous méritez probablement.

M. DE REUILLY.

Eh bien, je la connais, comme la connaît tout Paris, pour l'avoir vue aux courses, aux premières représentations, dans tous les endroits où la bonne société est tellement mêlée à la mauvaise que l'une se prend pour l'autre tout naturellement, et que Caton tutoie Lydie, comme s'ils faisaient ensemble un petit baccarat tous les soirs.

MADAME DE FABAS.

Serez-vous bientôt sorti de l'antiquité? Vous n'êtes

pas Caton, j'imagine, mais vous pourrez savoir de Lydie de qui lui venait ce meuble.

M. DE REUILLY.

Plaît-il?

MADAME DE FABAS.

Mettez que ce soit une curiosité ridicule, ou supposez, ce qui est moins déraisonnable, que je ne veuille pas m'exposer à ce que le donateur, s'il est de mes amis, trouve ce meuble chez moi et le reconnaisse. C'est bien assez que je sache dans quel lieu il a séjourné. Donc, mon beau chevalier, entrez en campagne, ou sinon, malgré tous mes égards pour votre gracieuseté, ce meuble retournera à l'hôtel Drouot, où il sera vendu au profit de mes pauvres.

M. DE REUILLY.

Vous me donnez encore là une jolie commission. Je serai bien reçu de mademoiselle Phina lorsque je viendrai lui dire : — « Mademoiselle, une belle dame pour qui j'ai de l'amitié... » Ce n'est point assez ; il faut que je colore davantage pour avoir quelque chance d'être écouté de la jeune personne. « Une belle dame dont je suis amoureux », car vous savez que je suis amoureux de vous?

MADAME DE FABAS.

Parfaitement. Je l'ai même écrit à mon mari pour l'engager à abréger son séjour en Russie, mais il a une confiance désolante, et cela ne lui fait rien.

M. DE REUILLY.

« Une belle dame dont je suis très amoureux, éper-

dument amoureux... » Je suis obligé d'accentuer pour faire de l'effet sur mademoiselle Phina, et puis c'est la vérité.

MADAME DE FABAS.

Cela est convenu, mais finissez donc votre morceau d'éloquence.

M. DE REUILLY.

... Tient absolument à savoir de quelle main vous venait certain meuble Boule que vous avez eu l'indélicatesse de faire vendre à l'hôtel Drouot. Vous comprenez, mademoiselle, que je ne me suis chargé d'une pareille commission que dans l'espoir... avec la certitude de la récompense la plus... la plus... »

MADAME DE FABAS, vivement.

Monsieur!... Monsieur!...

M. DE REUILLY.

C'est là un argument nécessaire, dont je crois l'effet certain. Ces demoiselles, au moins, rendent justice au véritable amour, et lorsqu'elles sentent qu'il y a une passion réelle en jeu...

MADAME DE FABAS.

Eh bien, aimez-les, je ne m'y oppose pas, et pour commencer faites la cour à mademoiselle Phina. Vous déposerez ce meuble à ses pieds ; ce sera une restitution.

M. DE REUILLY.

Vous êtes impitoyable. Il n'y a donc rien au bout de ma mission affreusement délicate?

MADAME DE FABAS.

Que voulez-vous qu'il y ait ? Un « grand merci ; bien obligée, monsieur. » Vous m'avez fait un cadeau ; je vous demande de me le rendre acceptable, si c'est possible. Une autre fois vous choisirez ailleurs que dans le garde-meuble de la cocotterie parisienne.

M. DE REUILLY.

Cocotterie ! !

MADAME DE FABAS.

J'ai dit cocotterie ? C'est votre faute. Jamais je n'ai de ces expressions avec personne que vous.

M. DE REUILLY.

Je ne serai pas exigeant. Vous me permettrez de vous offrir une loge pour la *Reine Indigo*. La musique est de Johann Strauss, que vous aimez beaucoup.

MADAME DE FABAS.

Soit. Mais qui voulez-vous que je conduise avec moi ? Car vous n'avez pas la prétention, je présume, que nous allions en tête-à-tête?

M. DE REUILLY.

Vous prendrez madame de Granvel et M. Dussolier.

MADAME DE FABAS.

Vous arrangez les choses à merveille. Madame de Granvel qui est sourde comme un boulet de canon, et M. Dussolier qui s'endort en entrant au théâtre, et qu'il faut tirer par la manche, à la fin du spectacle, pour le réveiller. J'aimerais mieux aller avec vous tout seul. Ce

ne serait pas plus compromettant, et j'y mettrais au moins de la franchise.

M. DE REUILLY.

Vous amènerez qui vous voudrez, et me laisserez même à la porte de la loge, si cela peut satisfaire votre cruauté. A tantôt.

SCÈNE IV

MADAME DE FABAS, seule.

Ce pauvre M. de Reuilly!... Il est bien mal récompensé, je l'avoue. J'aurais pu, vraiment, prendre les choses avec plus de tranquillité, et ne pas me tourmenter du crochet que ce meuble a fait à gauche, avant d'arriver ici. M. de Reuilly a raison. S'il fallait aller au fond de tout, on ne jouirait de rien. Décidément, j'ai été très sotte. Quel besoin de l'envoyer chez cette demoiselle Phina, avec mon impertinente commission! Elle pourra fort bien lui répondre : « Monsieur, votre » belle dame est une indiscrète et une malavisée ; je » n'ai de compte à rendre ni à vous ni à elle. » Et elle aurait raison. M. de Fabas me désapprouverait, assurément, s'il était ici. Aussi pourquoi n'y est-il pas? Voilà trois mois qu'il se promène en Russie pour cette affaire de chemin de fer, dans laquelle il a déjà obtenu la promesse qu'on examinerait s'il y a lieu d'examiner. Cela peut le conduire loin, et il me trouvera, à son re-

tour, avec des fils blancs dans les cheveux et une patte d'oie à faire peur, sans parler de conséquences plus sérieuses, pour un mari. Car M. de Reuilly me fait visiblement la cour, et, en usant ainsi de lui, je lui donne des avantages. (Regardant le meuble.) Ce meuble est véritablement très joli, et je serais fâchée de le voir partir. Mais pourquoi m'en séparer ? En supposant même, et la rencontre serait extraordinaire, qu'il soit vu ici par le galant de qui le tenait mademoiselle Phina, en quoi cela peut-il me toucher ? Tous ces meubles se ressemblent, et puis ce n'est pas moi qui serais embarrassée. C'est dit : quoi que rapporte M. de Reuilly, je garde mon bien, avec la douceur de penser que c'est une prise faite sur l'ennemi.

SCÈNE V

MADAME DE FABAS, M. DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

C'est déjà vous ? Vous avez eu à peine le temps de tourner le coin de la rue. La réflexion vous aura dit que ma commission n'avait pas le sens commun, et vous y avez renoncé. Je vous approuve sincèrement.

M. DE REUILLY.

Détrompez-vous. On s'est acquitté de votre commission. Je n'avais pas fait deux cents pas que j'aperçois le coupé de mademoiselle Phina, très reconnaissable au

cocher moscovite, à longue barbe, qui le conduit, comme tout Paris sait. C'est une manière de payer ses dettes à la Russie. Je fais signe à la longue barbe d'arrêter, et je me montre à mademoiselle Phina. Je lui dis : « Comment, c'est vous, mademoiselle, dans ce quartier perdu ? Vous qui avez connu d'illustres militaires, permettez-moi de vous comparer à un général d'armée, égaré loin de la base de ses opérations. » Elle répond : « Je suis ici pour une chose importante où vous pourrez peut-être m'aider. » — « Très volontiers, mais j'ai moi-même un service important à vous demander. » Je continue : « Une belle dame dont je suis... »

MADAME DE FABAS.

Passons, passons, je connais le discours. Et elle vous répond ?...

M. DE REUILLY, sérieux.

Madame, je suis confus de ce qui arrive, mais ce meuble ne peut demeurer chez vous.

MADAME DE FABAS.

Et pourquoi cela ?

M. DE REUILLY.

Parce que la personne qui en avait fait cadeau à mademoiselle Phina est de vos amis, et qu'elle pourrait le reconnaître ici, ce qui la mettrait dans une situation ridicule, et aussi moi qui vous ai offert ce meuble.

MADAME DE FABAS.

Ma précaution n'était donc pas vaine. Et cette personne est de mes amis intimes ?

M. DE REUILLY.

Oui.

MADAME DE FABAS.

Elle vient ici souvent ?

M. DE REUILLY.

Assez souvent.

MADAME DE FABAS.

Elle est venue récemment ?

M. DE REUILLY.

Pas très récemment, je crois. Ne m'interrogez plus ; je me suis promis le secret.

MADAME DE FABAS.

Ah!... Eh bien, monsieur, j'en suis fâchée ; ce meuble me plaît infiniment, et je le garde.

M. DE REUILLY.

Comment, madame, un meuble dont vous connaissez les aventures légères, qui a été le témoin, innocent à la vérité, mais trop certain des discours et des choses les plus...

MADAME DE FABAS.

Je vous trouve charmant. Voulez-vous que je vous refasse votre thèse sur l'indulgence qu'il faut avoir pour les pérégrinations plus ou moins risquées, qu'ont pu faire, avant de nous appartenir, les objets qui sont l'ornement de nos demeures et la parure de nos personnes? Quoi, vous auriez été vif, érudit, éloquent, vous auriez remué l'antiquité et les temps modernes, et

tout cela en pure perte ! Non, monsieur, non, vous m'avez persuadée, et vous trouverez bon que j'agisse en écolière docile.

M. DE REUILLY.

J'ai fait un paradoxe et pas autre chose ; je voulais atténuer les conséquences de mon étourderie.

MADAME DE FABAS.

Ceci est trop fort. Qui vous a demandé ce meuble? Nous avions fait une gageure, dont je ne me souvenais pas plus que de la forme des chapeaux d'il y a trois ans. Vous pouviez m'envoyer une boîte de bonbons de chez Boissier, ou un mirliton. C'est tout ce que cela valait. Au lieu de cela, vous faites le magnifique, et vous achetez un meuble qui vous coûte les yeux de la tête, soixante louis, au bas mot. J'apprends par hasard que ce meuble a été en mauvaise compagnie. Vous vous livrez à une démonstration étourdissante pour prouver que cela n'est d'aucune conséquence, et qu'il faut même que ce soit ainsi. Je me laisse prendre à votre feu d'artifice, et avec la mobilité d'impressions que nous autres femmes nous apportons en tout, je m'attache à ce meuble comme s'il avait été donné à mon aïeul le comte Hector-Marie de Kernoël, maréchal de camp, contemporain d'André Boule, par le roi Louis XIV en personne, et que depuis lors il ne fût plus sorti de la famille, ce qui n'est pas tout à fait le cas, grand Dieu! Maintenant vous faites volte-face; vous voulez me convaincre que j'ai tort et qu'il faut mettre ce meuble sur le palier. Non, encore une fois, c'est fini, j'entends le garder.

M. DE REUILLY.

Soit, mais vous vous exposez à jeter un galant homme dans un grand embarras.

MADAME DE FABAS.

Tant pis pour lui, cela me divertira. Ce sera l'occupation de tout mon hiver, de voir défiler ici mes connaissances, et d'examiner curieusement leurs mines, devant ce meuble que j'aurai soin de leur montrer, en faisant remarquer qu'il est authentique et de la façon du grand Boule lui-même.

M. DE REUILLY.

Franchement, je ne vous croyais pas si méchante.

MADAME DE FABAS.

Où donc est la méchanceté? Appelez-vous ainsi une innocente vengeance à tirer des soupirants de ces demoiselles, à qui va le meilleur du cœur et de l'esprit de beaucoup d'hommes de votre connaissance et de la mienne, sans compter ce qu'ils laissent encore à ces broussailles, à notre détriment?

M. DE REUILLY.

Je vois que je n'aurai pas le dernier mot. Cela vous regarde maintenant, mais...

MADAME DE FABAS.

Il y a encore quelque chose?

M. DE REUILLY.

Mademoiselle Phina a mis une condition à la confidence qu'elle m'a faite.

MADAME DE FABAS.

Je présume que je suis en dehors de ce petit arrangement?

M. DE REUILLY.

Dans le déménagement du meuble elle a oublié de retirer un paquet de lettres d'un des tiroirs, et j'ai promis de le lui envoyer. Vous permettez?

Il va au meuble et en ouvre les tiroirs.

MADAME DE FABAS.

Faites... Je me tiens à une distance respectueuse. Vous voyez que je suis raisonnable. L'œil me démange bien un peu.

M. DE REUILLY.

Rien... rien... rien. Il n'y a plus que ce tiroir, mais impossible de l'ouvrir; il est à secret.

MADAME DE FABAS, s'approchant.

Voulez-vous que j'essaie? Nous sommes plus habiles que vous à ces inventions. (Elle pousse un ressort, le tiroir cède.) Voilà que cela s'ouvre.

M. DE REUILLY, saisissant un paquet de lettres.

Et voilà les lettres.

Les lettres se détachent et s'éparpillent sur le parquet. M. de Reuilly et madame de Fabas les ramassent.

MADAME DE FABAS.

Tenez, je vais vous aider. Comme vous êtes agité!... On dirait que vous avez des autographes par là. Je fais un joli métier de rassembler la correspondance de ma-

demoiselle Phina. Il ne me manquerait plus que de l'éditer, avec une préface de ma main.

M. DE REUILLY.

Donnez.

MADAME DE FABAS.

En voilà encore une... (Avec un mouvement.) Ah!...

M. DE REUILLY.

Qu'y a-t-il?

MADAME DE FABAS.

Je connais cette écriture... je la connais trop bien.

M. DE REUILLY.

Toutes les écritures se ressemblent aujourd'hui. Cette lettre pourrait être de moi. Elle l'est peut-être.

MADAME DE FABAS.

Pas de fausse générosité. Cette lettre est de M. de Fabas. Je m'explique fort bien maintenant votre embarras, et l'insistance que vous mettiez à vouloir faire disparaître ce meuble. La rencontre est curieuse.

M. DE REUILLY.

Madame, ne vous hâtez point de juger.

MADAME DE FABAS.

Ne craignez rien. Je n'aime pas le mélodrame au théâtre, et je n'en donnerai pas le spectacle chez moi. Je suis trop de mon temps pour ne pas fermer les yeux sur certaines faiblesses, lorsque le scandale ne les rend

point intolérables, ou que l'habitude ne les transforme pas en vice. Mais je suis aussi trop femme pour me refuser à toute vengeance permise, et pour ne pas essayer de déranger un peu la quiétude de M. de Fabas à mon sujet. La jalousie pourra le mettre sur la voie de l'amendement. — Monsieur de Reuilly, vous me faites la cour.

M. DE REUILLY.

Parfaitement, madame.

MADAME DE FABAS.

Vous continuerez à me la faire.

M. DE REUILLY.

Avec bonheur.

MADAME DE FABAS.

Même après le retour de M. de Fabas, surtout après son retour.

M. DE REUILLY.

Vous pouvez y compter.

MADAME DE FABAS.

Vous n'irez pas trop loin pourtant.

M. DE REUILLY.

Madame, je tâcherai.

MADAME DE FABAS.

Je vous avertirai, d'ailleurs; et si j'oubliais, c'est vous qui me préviendriez.

M. DE REUILLY.

Cela me paraît plus difficile.

MADAME DE FABAS.

En y mettant de la bonne volonté... Pour commencer, ne m'avez-vous pas offert une loge pour un spectacle?

M. DE REUILLY.

Oui, madame, pour la *Reine Indigo.*

MADAME DE FABAS.

Nous irons. La loge est-elle en vue?

M. DE REUILLY.

Pas trop.

MADAME DE FABAS.

Tant pis. Je voudrais que l'on nous remarquât, et que le bruit en allât jusqu'à M. de Fabas, dans les steppes de la Russie. Nous prendrons madame de Granvel et M. Dussolier.

M. DE REUILLY.

Ne m'avez-vous pas dit que madame de Granvel était sourde et que M. Dussolier tombait en léthargie en entrant au théâtre?

MADAME DE FABAS.

Tant mieux, cela nous fera deux chaperons assortis. Il faudra songer ensuite à autre chose. N'y a-t-il pas des courses dimanche?

M. DE REUILLY.

C'est le jour du grand prix de la ville de Paris.

MADAME DE FABAS.

J'irai. Vous aurez soin de ne pas manquer.

M. DE REUILLY.

Je passerai plutôt la nuit dans les tribunes.

MADAME DE FABAS.

Je serai dans ma calèche neuve et j'aurai une toilette dont on parlera. Vous me montrerez cette demoiselle Phina. Je suis curieuse de la connaître. Vous organiserez la suite de ce programme. Nous aurons quelque chose chaque jour.

M. DE REUILLY, lui baisant les mains.

Ah ! madame, vous me comblez de bonheur!

MADAME DE FABAS.

Prenez garde, je suis obligée de vous avertir déjà. M. de Fabas finira par s'émouvoir, ou bien il est gelé, et on me le renverra, sous forme de bloc, de Saint-Pétersbourg. A propos, et ce meuble?

M. DE REUILLY.

Voulez-vous que je le fasse prendre?

MADAME DE FABAS.

Nullement. Il restera ici pour M. de Fabas. Mon mari l'aura perpétuellement sous les yeux; il le verra le matin, le soir et la nuit, en rêve. Ce sera son cauchemar.

M. DE REUILLY.

Le meuble de Méduse.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Une lettre pour madame.

MADAME DE FABAS, prenant la lettre.

Donnez. — De mon mari...

BAPTISTE.

La dame qui est déjà venue pour la loterie de bienfaisance, s'est présentée pour avoir la réponse de madame. Je lui ai dit qu'il y avait du monde. Elle repassera un peu plus tard.

MADAME DE FABAS.

C'est bien. (Lisant.) « Chère femme aimée, enfin me voici délivré ! L'acte de concession est signé, et c'est pour toi, pour notre petite Marthe que je suis heureux surtout de la bonne fortune qui m'arrive. J'ai été obligé de rester quelques jours à Saint-Pétersbourg, pour les dernières formalités; aussitôt qu'elles seront remplies, j'accourrai vers vous. Ah! si tu savais la hâte que j'ai de te revoir ! Pendant ces longues journées que j'ai passées dans l'isolement, en face de moi seul, j'ai fait bien des réflexions; et cette confession, que nous autres voltairiens nous refusons à l'Eglise, je l'ai faite à moi-même. Je t'assure que j'ai été un pénitent très sincère et un confesseur

fort rigoureux. J'ai mis au pardon des conditions strictes, mais douces dans leur sévérité, et qui ne te fâcheront point. Plus d'une fois je m'étais oublié à la poursuite de l'ombre, et j'avais négligé l'agréable proie qui m'attendait à la maison, sollicitant le chasseur froid et distrait. Le chasseur ne rôdera plus hors de son domaine. L'essentiel c'est que je n'ai pas compromis mon cœur dans ce vagabondage; je te le rapporte entier, bien à toi, rafraîchi et meilleur par cette épreuve de la solitude. Tu en pourras bientôt juger.

» Tes lettres ne me parlent plus de M. de Reuilly. Est-ce qu'il te fait toujours la cour? Cela ne me déplairait pas extraordinairement. Si j'avais eu à choisir, j'aurais volontiers songé à lui. Malgré ses qualités aimables, il n'est point de ces hommes qui donnent de l'ombrage, et je ne serais pas sans profiter de la bonne garde qu'il doit faire autour de toi pour son propre compte, si mon cher trésor ne se gardait point tout seul... »

M. DE REUILLY.

Voilà qui est gracieux. Je suis touché du portrait. On tâchera de faire voir qu'il est flatté.

MADAME DE FABAS.

Dites-moi, cette *Reine Indigo*, est-ce vraiment joli?

M. DE REUILLY.

A parler sincèrement ce n'est pas de la musique savante ni de la haute littérature, mais cela danse tout seul. — Pourquoi cette question?

MADAME DE FABAS.

C'est qu'en lisant cette lettre, j'ai senti en moi quel-

que chose comme un souvenir et un avertissement à la fois. J'ai revu des lieux et des jours lointains. On a de ces visions rapides où les misères du présent disparaissent, chassées par la mémoire des grandes fêtes du cœur, et qui sont une sorte de lumière à l'entrée d'un chemin obscur. J'aime toujours M. de Fabas, et il est votre ami. Nous allions faire une sottise, moi en me donnant des apparences de femme légère, vous en ayant l'air de me compromettre, car les choses n'eussent pas été plus loin, vous n'en pouvez douter. Et tout cela pour une discrétion à propos d'une sonate de Bach, et parce que mademoiselle Phina a fait vendre ses meubles pour payer sa couturière. Franchement, l'effet n'eût pas été proportionné à la cause. — Que déchirez-vous donc là, monsieur?

M. DE REUILLY.

Cette lettre que vous avez ramassée, et dont l'écriture vous paraissait avoir une certaine ressemblance avec celle de M. de Fabas. A présent nous sommes tous vertueux.

MADAME DE FABAS, lui tendant la main.

Merci. Il ne reste plus d'autre corps de délit que ce meuble.

BAPTISTE, entrant.

Madame, cette dame est encore là pour la loterie de bienfaisance.

MADAME DE FABAS.

Elle nous tire de difficulté. Le meuble ira à la loterie. (A Baptiste.) Dites à cette dame qu'elle aura une ré-

ponse aujourd'hui. (A M. de Reuilly.) C'est vous, monsieur, qui enverrez le meuble en votre nom, et qui récolterez les bénédictions des pauvres, sans compter les sourires des dames patronnesses.

M. DE REUILLY.

Voilà un meuble qui aura fait bien du chemin.

MADAME DE FABAS.

Ce n'est peut-être pas sa dernière étape. Je ferai prendre un gros paquet de billets à M. de Fabas. Ce sera toute ma vengeance. Et qui sait si ce meuble ne reviendra point ici, par la main de la charité?

M. DE REUILLY.

Et ma récompense pour le message à mademoiselle Phina?

MADAME DE FABAS.

Vous y tenez décidément? Eh bien, j'accepte la loge pour la *Reine Indigo*. Mais vous attendrez le retour de M. de Fabas.

LA

FIN D'UN ROUÉ

La Fin d'un Roué a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre royal de la Monnaie, de Bruxelles, le 23 mai 1845, et reprise au mois d'août 1880.

PERSONNAGES

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

L'ABBÉ.

DUBOIS.

L'INCONNUE.

LA

FIN D'UN ROUÉ

Le théâtre représente un petit salon meublé dans le goût du temps de Louis XV. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une cheminée surmontée d'une pendule. — Sur le devant, une table élégamment servie.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBOIS seul; puis L'ABBÉ.

DUBOIS, devant la porte du fond qu'il tient entr'ouverte.

Encore ce mauvais sujet d'abbé qui poursuit ma fille; le traître, il veut l'embrasser... Bon, elle se défend; bravo, Rosette. Hein, elle se laisse faire?... Ah! friponne, je t'apprendrai. Elle m'a entendu; voilà qu'elle se sauve.

L'ABBÉ, entrant.

Dubois, ta fille est charmante ; je lui veux du bien.

DUBOIS.

Fort obligé pour elle, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Je lui trouverai une condition.

DUBOIS.

Mille grâces. Rosette a une condition assurée chez la marquise de Verneuil.

L'ABBÉ.

Alors je me charge de son établissement.

DUBOIS.

C'est trop de bonté. Madame la marquise a bien voulu prendre sur elle de la marier.

L'ABBÉ.

Au moins je pourrai la doter.

DUBOIS.

Votre générosité me confond. La marquise a pourvu à la dot.

L'ABBÉ.

Allons, je vois qu'on ne m'a rien laissé à faire. (Regardant la table servie.) Comment, Dubois, trois couverts ?... Le marquis m'avait dit qu'il ne comptait pas sur d'autre convive que moi. Le chevalier, sans doute ?

DUBOIS.

Le chevalier peut venir, mais il n'est pas attendu.

L'ABBÉ.

Serait-ce le vicomte ?...

DUBOIS.

Vous oubliez que le vicomte est au For-l'Évêque, pour une algarade avec le guet.

L'ABBÉ.

Eh! j'y suis. Le chevalier et le vicomte sont des convives de belle humeur, assurément, mais nous aurons une plus aimable compagnie. Voyons... Est-ce la présidente ?... Impossible : une inclination vieille de trois semaines. Peut-être la Fleury, que le marquis applaudit l'autre soir avec une vivacité que je remarquai ; ou bien cette petite bourgeoise du Marais... Car nous pratiquons l'égalité bien mieux que ces messieurs de l'Encyclopédie, qui, pourtant, l'ont inventée.

DUBOIS.

Ce billet, que M. le marquis m'a envoyé du bal de l'Opéra, vous apprendra ce que je sais.

L'ABBÉ, jetant les yeux sur le billet.

Ah! une aventure qui débute. C'est plus piquant. Parbleu, le marquis de Moncade était un bien petit garçon auprès de notre conquérant. Si cela continue, il faudra que monsieur le lieutenant de police y mette le holà.

DUBOIS.

Hélas !...

L'ABBÉ.

Cela te fait gémir, comme Sganarelle à chaque nouvelle intrigue de don Juan. Va, tu es le serviteur indigne d'un pareil maître.

DUBOIS.

Mais, madame la marquise...

L'ABBÉ.

Eh bien, après ?... Madame la marquise...

DUBOIS.

Une dame si jolie, si bonne, si douce, qui aurait fait le bonheur de M. le marquis.

L'ABBÉ.

Mon pauvre Dubois, tu n'entends rien à ces choses-là.

DUBOIS.

Vous avez beau dire, ce n'est pas bien, et j'éprouve comme un remords pour M. le marquis.

L'ABBÉ.

Un remords?... Voilà mons Dubois qui a un remords! Ah! si nos gens commencent à avoir des remords, où irons-nous! Mais j'entends un bruit de pas. Serait-ce déjà le marquis ?... Non, vraiment, c'est le chevalier.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, L'ABBÉ, DUBOIS.

L'ABBÉ.

Bonjour, chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est toi, l'abbé... As-tu vu le marquis?... Je cherche le marquis. Dubois, le marquis. Il faut que je trouve le marquis. Je suis un homme perdu si le marquis m'échappe.

L'ABBÉ.

Le marquis, le marquis! D'où vient cette hâte ?... Le feu est-il à son hôtel, ou y a-t-il ordre de le mener à la Bastille ?...

LE CHEVALIER.

Il s'agit bien de cela. J'arrive du bal de l'Opéra. Une cohue effroyable. L'on a emporté trois femmes évanouies, ce qui a fait dire à de Bièvre que l'on n'avait jamais vu autre chose que des faiblesses à l'Opéra. Le marquis avait au bras la présidente, sa dernière passion; il suivait avec elle la procession des masques, quand tout à coup paraît devant lui une femme vêtue du costume le plus galant, que tout le monde admire,

que tout le monde provoque, et qui répond avec dédain à toutes les avances. M. de Praslin avait essayé, Fronsac après lui, enfin le comte d'Artois lui-même qui trouve si peu de cruelles, surtout au bal masqué ; la belle était inabordable et plus difficile à prendre que Port-Mahon. Demande plutôt au maréchal de Richelieu qui était aussi de la partie, malgré sa goutte et ses soixante et dix ans. Enfin, arrivée auprès du marquis, elle saisit vivement son bras et l'entraîne, laissant la présidente étourdie de sa mésaventure, et toute l'assemblée s'extasiant sur la bonne fortune de notre heureux marquis.

L'ABBÉ.

Voyez-vous cela !...

LE CHEVALIER.

Mais écoute la fin. Un cercle de têtes moqueuses se forme autour de la présidente ; on l'assassine de railleries ; je m'approche par bonheur ; elle me conjure de la tirer de ce guêpier. Ce n'est pas tout. Au moment où nous nous éloignons, un quidam long et sec, mal déguisé sous un domino de taffetas jaune, vient nous barrer le passage. C'était...

L'ABBÉ.

Le mari...

LE CHEVALIER.

Juste ; la présidente éperdue pousse un cri et disparaît dans la foule des masques, et moi j'accours ici pour prévenir le marquis de se garer de la colère de

M. le président, qui est bien le robin le plus brutal et le plus vindicatif que je connaisse.

L'ABBÉ.

Et un peu aussi pour tâcher d'avoir le mot de l'énigme. Tu es dépêché par quelque curiosité féminine pour rapporter le nom qu'il faudra livrer demain aux brocards de l'Œil-de-bœuf et à l'esprit malin de messieurs les faiseurs de chansons.

LE CHEVALIER.

Tu pourrais croire?...

L'ABBÉ.

Quelle aubaine si l'on pouvait prendre une réputation de pruderie en flagrant délit de contrebande !... Non pas que je veuille affirmer que la conquête anonyme du marquis connaisse pour la première fois les douceurs de la défaite.

LE CHEVALIER.

Je le crois, parbleu, bien ; une femme qui s'aventure seule au bal de l'Opéra. Je ne donnerais pas dix pistoles de sa vertu.

L'ABBÉ.

Dix pistoles... Chevalier, je te croyais plus généreux.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, l'abbé, les usuriers m'ont dépouillé.

L'ABBÉ.

Au reste, nous ne tarderons pas à apprendre la vé-

rité. Le marquis a fait prévenir Dubois qu'il viendrait souper avec sa conquête ; nous serions de grands maladroits si nous n'avions pas pénétré le mystère avant l'heure du berger.

LE CHEVALIER.

Mais on approche. Ce doit être notre héros.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment, c'est sa voix.

SCÈNE III

Les Précédents, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant vivement.

Ah! chevalier, et toi l'abbé, si vous saviez quel trésor de grâce et d'esprit mon étoile m'a fait rencontrer!... Mais voici ce charmant objet.

Le marquis va au fond de la scène; la porte est restée ouverte.

SCÈNE IV

Les Précédents, L'INCONNUE, DUBOIS.

LE MARQUIS, toujours au fond de la scène.

De ce côté, belle dame, de ce côté ; prenez garde au détour de l'escalier... Dubois, tu me voles sur les flambeaux ; on n'y voit goutte, vraiment.

L'inconnue paraît, suivie de Dubois qui tient des flambeaux. — Elle est en costume de Circé, comme on le portait alors. Le haut du visage est caché par un masque en velours noir, qui ne laisse à découvert que la bouche et le menton.

L'INCONNUE.

Un moment, monsieur le marquis, que je vous rappelle l'engagement que vous avez pris pour me faire consentir à vous suivre ici. Je garderai mon masque toute la nuit, et vous ne chercherez pas à connaître mon visage jusqu'à ce que sept heures sonnent à cette pendule.

LE MARQUIS.

Encore !...

L'INCONNUE.

Ah ! je le veux, et vous m'avez juré que je serais obéie.

LE MARQUIS.

Quel enfantillage !...

L'INCONNUE.

Ma coquetterie n'aura peut-être pas moins à souffrir que votre curiosité. Résignez-vous, ou tout est rompu entre nous. L'un de ces messieurs se fera certainement un devoir de me ramener au bal. Allons, de la franchise! Je vois ce qui vous retient : vous craignez, avouez-le, que cette envie de vous dérober mes traits ne cache un piège.

LE MARQUIS.

Vous pourriez supposer?

L'INCONNUE.

Mais rassurez-vous, je suis jolie. Du moins, on me l'a dit quelquefois, et je ne me pique pas absolument d'incrédulité, malgré la mode.

LE MARQUIS.

Madame, pardonnez-moi d'avoir tant insisté. Mais pouvais-je ne pas céder à la tentation de connaître en une fois tout mon bonheur? Je me soumets, puisque vous le voulez décidément. (Changeant de ton.) Que je vous présente maintenant deux de mes amis, mes inséparables, comme vous voyez. Voici, d'abord, le chevalier de Lansac, un homme très dangereux pour la réputation d'une honnête femme; vous pouvez l'employer en toute sûreté si vous avez une amie à perdre.

LE CHEVALIER.

Ah! marquis, tu me fais injure.

LE MARQUIS.

Je te flatte, veux-tu dire.

L'INCONNUE.

Monsieur le chevalier de Lansac!... Mais j'ai beaucoup entendu parler de vous dans ma province; l'on vante votre esprit, vos talents...

LE MARQUIS, présentant l'abbé.

L'abbé Migneron, un saint personnage qui fait ses dévotions dans le boudoir de Sophie Arnould. Membre de l'Académie des Arcades de Rome. On cite de lui deux charades insérées dans le *Mercure*, et un quatrain sur la mort de Phryné, la petite chienne de madame de Montesson.

L'INCONNUE.

Enchantée, monsieur l'abbé, d'approcher un homme qui a commerce avec les Muses.

L'ABBÉ.

Commerce!... Ah, madame, un petit trafic, au plus.

LE MARQUIS.

Maintenant, à table. Madame... Messieurs...

Ils prennent place.

LE CHEVALIER à l'abbé.

Que te disais-je?...

L'ABBÉ, au chevalier.

Adorable...

L'INCONNUE.

Savez-vous, monsieur le marquis, que je me sens fort

effrayée, et que je regrette presque de n'être point, comme mademoiselle d'Éon, habile à l'épée et au pistolet?

LE MARQUIS.

Et le sujet de votre terreur?...

L'INCONNUE.

Vous le demandez?... Je vous enlève au bal dans le moment le plus brillant, et déroute ainsi vingt projets d'intrigue, de coquetterie, de séduction... Si je n'avais mon incognito pour me protéger, je me croirais véritablement exposée aux suites du dépit de ces dames.

L'ABBÉ.

Rassurez-vous, madame; elles vous ont vue, et elles ont dû comprendre que, dans une rencontre, les armes seraient par trop inégales.

L'INCONNUE.

Mais ce n'est pas ma seule frayeur. Malgré moi, j'ai entendu certains propos qui se tenaient à mon oreille, pendant que nous nous efforcions de gagner ensemble l'issue de la salle. Il faut que vous soyez un homme bien abominable.

LE MARQUIS.

Moi, madame?...

L'INCONNUE.

« Belle magicienne, » disait l'un, « vous avez au bras le roi des roués, un homme qui défiera tous vos philtres et vous prendra à ses propres sortilèges. — Ma-

dame, » disait un second, « vous voyez ce pauvre duc de Richelieu, qui se traîne pâle et défait, comme s'il appartenait déjà au royaume des ombres. On croit qu'il s'en va de la goutte et de vieillesse. Erreur... Il est miné par le chagrin d'avoir trouvé un maître en scélératesse, et ce maître, c'est le marquis de Verneuil... » Et ainsi des autres.

L'ABBÉ.

Ce pauvre marquis, on le noircit.

LE MARQUIS.

Propos en l'air!... Madame, l'on était jaloux de mon bonheur et l'on cherchait à me faire perdre vos bonnes grâces.

L'INCONNUE.

On allait jusqu'à dire que vous étiez marié... Serait-il vrai, monsieur le marquis, que vous êtes marié?...

LE MARQUIS.

Marié?... Je ne sais pas. Chevalier, suis-je marié?...

LE CHEVALIER.

Oui, parbleu, marquis, tu es marié.

LE MARQUIS.

C'est possible, je ne me rappelle pas au juste.

L'INCONNUE.

Et, dites-moi, votre femme est-elle jolie?

LE MARQUIS.

Chevalier, ma femme est-elle jolie?...

LE CHEVALIER.

Humph ! elle a la figure fort agréable, et pour la tournure, c'est à peu près celle de madame.

LE MARQUIS.

Oh ! chevalier, tu railles ! Comparer l'air gauche de ma femme à cette ravissante tournure !...

L'INCONNUE.

Vous paraissez connaître assez peu votre femme, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

En effet, je la connais à peine. Nous vivons séparés, et la marquise voit un monde de gens de robe et de finance, où je ne me hasarderais point, de crainte d'en revenir procureur ou croquant. Par exemple, le jour de sa fête, je lui rends une visite de cérémonie chez sa tante, la chanoinesse de Vallombray, à laquelle elle tient compagnie; on me reçoit au milieu de trois générations de grands-parents, je dis mon compliment, je baise la main et je disparais jusqu'à l'année prochaine. Encore depuis deux ans je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer madame la marquise; l'année dernière elle était dans les terres de son oncle le commandeur, l'autre fois elle était malade, elle avait...

LE CHEVALIER.

La rougeole.

LE MARQUIS.

Merci, chevalier; oui, la rougeole. (Se frappant le front.)

Mon Dieu, vous me faites songer que c'est précisément demain la réception solennelle. Ma foi, j'irai une autre année; je donnerai un prétexte, je dirai que j'étais au lit d'un coup d'épée... L'abbé, toi qui as de l'imagination, tu m'arrangeras une petite histoire, mais pas trop invraisemblable.

L'ABBÉ.

Je m'en charge. La fable est du domaine de la littérature.

L'INCONNUE.

Votre femme est donc vieille et maussade pour que vous la délaissiez ainsi?...

LE MARQUIS.

Vieille... non; vingt-deux ans, je crois. Pour maussade, cela pourrait bien être. Au reste, madame, écoutez, en peu de mots, l'histoire de mon mariage. J'avais vingt-cinq ans; je venais de faire ma première campagne, en Hanovre; les femmes me trouvaient de l'agrément; ma fortune était celle d'un fermier général; rien ne venait contrarier, en apparence, un bonheur que je n'aurais pas échangé contre la couronne de France et de Navarre. Un matin, comme j'étais encore couché, rêvant à une intrigue que je commençais avec madame la sénéchale, une coquette qui m'avait fait perdre la tête, je vis entrer mon intendant, la figure pâle et renversée. « Monsieur le marquis, me dit-il, armez-vous de philosophie : je vais vous porter un coup terrible : vous êtes un homme ruiné! » Il m'expliqua alors que la succession de mon grand-oncle, qui composait presque toute

ma fortune, m'était disputée par des collatéraux éloignés, qui venaient, avec un testament inconnu au moment du décès, me dépouiller après dix ans de possession paisible. « Nous plaiderons », dis-je. — « Plaider? Vous n'y songez pas, le testament est en bonne et due forme, rien n'y manque... Mais je sais un moyen de tout réparer. La comtesse de Chavigny, qui réclame la plus grande partie de la succession, a une fille unique qui est encore au couvent. Vous avez de la naissance, de la figure; demandez la main de mademoiselle Laure de Chavigny, on vous l'accordera sans difficulté. » Je fis comme voulut mon intendant, non par intérêt, car je n'ai point l'âme intéressée, on vous le dira; mais pour ne pas avoir l'embarras de chercher à faire autrement. Ma démarche réussit : au jour marqué je trouvai, dans la chapelle de mon château, une petite fille timide et sans grâce, que je regardai à peine, car j'étais tout à d'autres pensées. On nous maria, et je partis sur l'heure pour Paris.

L'INCONNUE.

Avec votre femme?...

LE MARQUIS.

Non, avec la sénéchale qui avait dit adieu le même jour à son dernier scrupule.

Ils se lèvent de table.

L'INCONNUE.

Ah! monsieur le marquis, c'était appeler une facile vengeance!

LE MARQUIS.

La marquise a des principes, et je ferais le serment qu'elle a su résister au plaisir si doux de punir un époux volage. Je dis cela pour le chevalier, qui n'aurait pas été fâché de me mettre dans l'esprit que ma femme avait réussi à adoucir les ennuis de son veuvage.

LE CHEVALIER.

Marquis, tu exagères.

L'INCONNUE, vivement.

Ah!... (Se reprenant). Et le chevalier ne vous a pas cité celui qui avait fait rendre les armes à la vertu de la marquise?...

LE MARQUIS.

Non, mais il ne m'aurait pas été difficile, avec quelque perspicacité, de découvrir qu'il prétendait se faire honneur à lui-même de la conquête... (Le chevalier fait un geste de dénégation.) Oui... oui..., ne te récrie point; tu aurais voulu me faire croire que la marquise n'avait pas été insensible aux grâces de ton esprit et à la délicatesse de tes manières.

L'INCONNUE.

Prenez garde, monsieur le chevalier, que ces vanteries n'arrivent à l'oreille de la vicomtesse qui pourrait s'en alarmer et vous supprimer ses bontés. Savez-vous bien que l'on n'est pas plus imprudent?... Vous êtes l'homme le plus endetté de France; vous devez sur billets, vous devez sur parole, vous devez par arrêt du Châtelet, vous devez... comment encore?... Et,

dans une telle situation, vous vous exposez à ce que la vicomtesse rompe les liens qui vous attachent à elle, et qui sont, dit-on, le plus net du gage de vos créanciers ? Vous avez donc la veine au lansquenet pour être aventureux à ce point ?

LE CHEVALIER, à part.

Oh ! la mauvaise !

LE MARQUIS.

Bravo, madame, bien touché !

L'ABBÉ.

Mon pauvre chevalier, te voilà en pays de connaissance.

L'INCONNUE.

Parce qu'on est de la province, ce n'est pas une raison pour ignorer ce qui se passe à Paris. J'ai mes nouvellistes qui m'écrivent, jour par jour, la chronique de la cour et de la ville.

LE MARQUIS.

Vous, madame, de la province !... Je n'en veux rien croire ; ou, si cela était, je dirais que l'esprit et les grâces ont déserté Paris, pour aller habiter la province.

LE CHEVALIER, à part.

Une provinciale que j'ai vue cent fois aux Tuileries, je le gagerais.

L'INCONNUE.

De la flatterie...

LE MARQUIS.

Nullement, madame, et, comme preuve de ma sincérité, je suis prêt à vous engager mon cœur pour tout le temps que vous consentirez à vous l'attacher.

L'INCONNUE.

Monsieur le marquis, vous oubliez que nous avons deux témoins qui pourraient certifier ce que vous venez de dire.

LE MARQUIS.

Je l'attesterais par écrit !...

L'INCONNUE.

Vous pourriez ne pas faire honneur à votre signature.

LE MARQUIS.

Auriez-vous quelque raison de mettre en doute ma foi ?...

L'INCONNUE.

Peut-être. Monsieur le marquis, que diriez-vous si j'affirmais que vous avez pris déjà envers moi-même l'engagement d'une constance éternelle ?...

LE MARQUIS.

Envers vous ?... Je dirais que je suis étonné, non d'avoir pris un tel engagement, mais bien de ne point l'avoir tenu. Vous ne parlez pas sérieusement ?...

L'INCONNUE.

Cherchez si, parmi les femmes qui ont reçu vos serments, il ne s'en trouve pas une...

LE MARQUIS.

Que je puisse confondre avec vous ? Non, madame, vous réunissez à vous seule les grâces qu'elles avaient séparément.

L'INCONNUE.

Monsieur le chevalier, un millier de louis ne ferait pas de mal à vos affaires. Eh bien, tenez cette somme contre monsieur le marquis, avec ma caution, s'il le trouve bon, qu'il se sera dédit avant que.... (Regardant la pendule.) O ciel, cinq heures déjà...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ?..,

L'INCONNUE, apercevant Dubois qui entre, un papier à la main.

(A part.) Ah ! cet homme arrive en temps doublement opportun.

SCÈNE IV

Les Précédents, DUBOIS.

LE MARQUIS, à Dubois.

Que me veut-on ?

DUBOIS.

Monsieur le marquis, un homme avait apporté dans la soirée cette lettre à votre hôtel, pour vous être re-

mise sur-le-champ. On a couru au bal de l'Opéra et c'est de là que l'on est venu ici. Voilà, du moins, ce que dit le grison chargé du message.

LE MARQUIS.

Donne.

Dubois sort.

SCÈNE VI

Les Précédents, moins DUBOIS.

LE MARQUIS, lisant.

« On parlait aujourd'hui, dans un cercle, de la vertu de certaines femmes mariées et des ménagements qu'elles ont pour leurs époux, nonobstant toutes les infidélités de ceux-ci. Il s'éleva là-dessus une discussion. — Cette vertu est de la froideur, dit l'un. — Rien que le manque d'occasion, dit un autre. — Quelqu'un qui tenait bon que c'était de la vertu réelle, cita pour exemple la marquise de Verneuil... » (S'interrompant.) Ma femme!... (Continuant.) « Pour celle-là on ne trouvait rien à reprendre, lorsque survint un furet de nouvelles qui dit : « Vous ne savez pas ce que je viens d'entendre » conter? La marquise de Verneuil, cette personne » d'une sagesse si exemplaire, s'est fait enlever ce ma- » tin au petit jour. » A cette nouvelle on fut d'accord que la vertu des femmes mariées était une chose, sinon impossible, au moins des plus rares. Quelqu'un

de l'assistance a voulu instruire le marquis de l'aventure, afin que, si l'on parlait devant lui de l'enlèvement de sa femme, il ne montrât pas une surprise malséante pour un homme qui se pique d'être bien informé. »

L'INCONNUE.

L'attention est aimable.

LE MARQUIS.

Pas de signature, et une écriture inconnue.

LE CHEVALIER.

La marquise se faire enlever ! La chose me paraît invraisemblable, et je parierais, marquis, que l'on a voulu t'en faire accroire.

L'ABBÉ.

Eh ! l'on a vu les vertus les plus farouches arriver à composition.

LE MARQUIS, à l'inconnue.

Madame, votre avis ?... Pensez-vous que cela soit sérieux ?

L'INCONNUE.

Mon avis est, monsieur le marquis, que nous laissions là cette histoire qui, vraie ou non, doit vous toucher assez peu, et que vous remettiez à un autre moment le soin de vous assurer si votre honneur se trouve endommagé.

LE MARQUIS.

Mon honneur, madame ?...

L'INCONNUE.

Ai-je dit votre honneur ?... Où donc avais-je la tête ?... Votre honneur !... Je parle comme si je n'avais aucune connaissance des choses du monde où nous vivons. Votre femme vous trahit, si l'on peut appeler trahison une représaille bien justifiable, convenez-en. Sa constance ne vous importait pas ; son infidélité doit-elle vous émouvoir ? Si l'on vous raille contre toute raison et toute vraisemblance, n'avez-vous pas mille choses à répondre ?... Que c'est la coutume actuelle de souffrir patiemment une telle injure ; que depuis le dernier règne on n'a vu tirer l'épée que pour les querelles de brelan et les filles d'Opéra ; que votre femme est une coquette, et que sais-je encore !... Ai-je bien pu parler d'honneur à ce propos ?... Quittons ce sujet.

LE MARQUIS.

Non point, madame ; vous avez prononcé tout à l'heure un mot auquel on ne m'a point vu insensible jusqu'à présent et qui m'aurait rappelé à moi-même, si j'avais pu oublier ce que veut ma dignité. Madame, croyez-vous que j'aie de l'honneur ?...

L'INCONNUE.

Monsieur le marquis, je n'ai aucune raison d'en douter.

LE MARQUIS.

Je ne vous étonnerai donc pas, madame, en vous disant que, si ma femme a été enlevée, ce sera une affaire sérieuse entre le ravisseur et moi.

LE CHEVALIER, à l'abbé.

Tudieu, quelle mouche le pique!...

L'INCONNUE.

Si vraiment, vous m'étonnerez et beaucoup. Encore une fois, que vous importe cet enlèvement? Je suis certaine que monsieur le chevalier pense comme moi, et surtout monsieur l'abbé, que cette aventure débarrasse du souci d'avoir de l'imagination pour l'histoire que vous l'aviez chargé de composer.

L'ABBÉ.

Ah! madame, voilà une heure que je tiens mon roman.

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe, madame?... Mais je ne veux pas devenir la fable de la cour et de la ville, donner à rire à mes dépens aux gazetiers et aux rimeurs de ponts-neufs, ni souffrir qu'on accroche mon portrait dans la galerie des maris débonnaires. Non, certes. Mon intendant me répète que je compromets ma fortune, mon médecin voudrait me faire croire que je ruine ma santé, mais personne ne m'a dit, et ne me dira jamais, que je laisse faire brèche à mon honneur.

LE CHEVALIER, à l'abbé.

C'est que, vraiment, il s'échauffe !

L'INCONNUE.

Monsieur le marquis, c'est de l'égoïsme, et pas autre

chose, puisque vous m'avez avoué que vous n'aviez d'attachement d'aucune sorte pour votre femme.

LE MARQUIS.

D'accord, madame; mais, encore une fois, j'en ai pour ce nom qu'elle porte et que je veux conserver pur. — Madame...

L INCONNUE.

Monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Vous allez me dire que voilà bien de l'inconséquence, mais je veux avoir le cœur net de ceci, et je vais savoir par moi-même si ce billet anonyme dit vrai. C'est là un soin dont je ne puis charger un autre. L'hôtel de la chanoinesse n'est pas loin, et je serai de retour dans quelques instants.

L'INCONNUE.

Monsieur le marquis, je ne vous prends point par trahison. Si vous alliez ne plus me trouver, ou si l'un de ces messieurs parvenait à me faire oublier votre absence, et peut-être à me faire regretter votre retour?...

LE MARQUIS.

M'avertir de ces dangers, c'est me persuader qu'ils sont imaginaires. Vous resterez. Et quant à ces messieurs, ma foi, vous ne pouvez vous soucier de devenir la rivale de la vicomtesse, ni (Riant.) de prendre vos quartiers dans le cœur de l'abbé.

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE VII

L'INCONNUE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

Au moment où la porte se referme derrière le marquis, l'inconnue fait tomber le masque qui lui couvre le haut du visage.

LE CHEVALIER et L'ABBÉ, jetant un cri de surprise.

La marquise!...

LA MARQUISE.

Oui, moi-même, messieurs. Cela vous paraît étrange, je le conçois, de me trouver en pareil lieu... et en pareille compagnie.

LE CHEVALIER.

Sous ce déguisement!...

LA MARQUISE.

Le moindre stratagème nous serait défendu, et vous auriez tellement le privilège de la ruse et des artifices, qu'il devrait nous être interdit d'en user, même dans des intentions louables?... Parler avec la dernière légèreté d'une femme que rien n'a pu détacher de son devoir, autoriser les suppositions les plus extravagantes, n'épargner ni la séduction de l'exemple, ni l'enivrement d'une fausse renommée pour affermir dans ses égarements un époux infidèle, cela est permis, n'est-ce pas, monsieur le chevalier, et fort à la mode parmi les gens du bel air?...

Mais que, lasses d'un veuvage anticipé et résolues à savoir si nos moyens de plaire ne peuvent, après tout, entrer en rivalité avec les manèges de femmes pour qui l'amour est un calcul, nous tentions de leur reprendre le cœur d'un époux, autrement que par le spectacle de notre douleur et de nos larmes, il n'est rien de plus abominable, en vérité, et l'on ne saurait trop se hâter de crier au scandale!... Ce sont là de vos maximes.

LE CHEVALIER.

Madame la marquise, je puis vous jurer...

LA MARQUISE.

Monsieur le chevalier, j'aurais peine à vous croire. Le temps presse, d'ailleurs, et votre justification, fût-elle possible, serait trop longue pour que j'eusse le loisir de m'y arrêter. Je verrai plus tard si je dois vous pardonner. — Écoutez-moi... Lorsque, après bien des hésitations, je suis entrée dans cette aventure étrange, dont l'issue peut encore déjouer toutes mes espérances, j'avais arrangé mon plan sans vous, et votre présence pouvait tout compromettre. Grâce au ciel, il n'en a point ainsi été. Mais à présent que je vous tiens à ma discrétion, je veux vous faire prendre l'engagement de ne point contrarier mes desseins.

L'ABBÉ.

Madame la marquise, disposez de nous en toute sûreté ; nous sommes les plus dévoués de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

Messieurs, vous avez partagé jusqu'à ce moment toutes

les folies de mon mari ; je trouve plaisant de vous faire entrer dans un complot contre lui. Qui sait?... Au lieu d'une conversion j'en obtiendrai peut-être trois. Le marquis va revenir. Vous ne lui direz rien qui puisse faire supposer que je vous ai parlé et que vous êtes maîtres de mon secret. Vous me promettez le silence?...

LE CHEVALIER et L'ABBÉ.

Nous le jurons.

LA MARQUISE.

A merveille, et songez-y, je serai sans grâce pour la plus légère indiscrétion. (Dubois ouvre la porte du fond; la marquise remet vivement le loup.) Messieurs, laissez-moi seule avec cet homme ; je veux lui parler.

Le chevalier et l'abbé sortent.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Approchez. On vous appelle Dubois?...

DUBOIS.

En effet, madame.

LA MARQUISE.

Vous faites là un métier dont je vous félicite. Un

homme de votre âge veiller aux plaisirs d'un libertin tel que le marquis!... Cela est édifiant. Mais c'est le moindre de vos torts. N'avez-vous pas une fille nommée Rosette, à laquelle la marquise de Verneuil veut bien s'intéresser?...

DUBOIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Ainsi vous prenez part aux bontés de la marquise, et vous servez les folies de son mari !... On n'a pas le caractère plus accommodant. Je connais la marquise et je veux lui apprendre...

DUBOIS.

Madame, de grâce!...

LA MARQUISE.

Écoutez. Le marquis va revenir. Vous lui remettrez cette lettre et cette boîte, et lui direz que ces objets vous avaient été apportés pour lui, hier matin, — faites attention... hier matin –, de la part de la marquise. A cette seule condition je me tairai peut-être. Vous balancez ?...

DUBOIS.

J'obéirai.

LA MARQUISE.

Chut!... Le marquis vient. (Elle sort et dit à Dubois avant de franchir le seuil de la porte.) N'oubliez pas que votre sort est entre mes mains.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, DUBOIS.

LE MARQUIS.

Ah, Dubois !... On t'a remis hier pour moi une lettre et une boîte de la part de la marquise ?...

DUBOIS.

Vous savez ?...

LE MARQUIS.

Comment, si je sais, maraud !... Je m'arrache à la compagnie la plus agréable, et la faute en est à ta négligence. Eh bien, ces objets ?...

DUBOIS, donnant la boîte et la lettre.

Mais...

LE MARQUIS.

Tu oses encore parler ?... Traître, songe à me servir plus exactement, ou je te chasse.

DUBOIS.

Je vous atteste...

LE MARQUIS.

Ah ! ma patience est à bout. Sors !

DUBOIS, à part.

Je suis confondu et crois, en vérité, qu'il y a de la sorcellerie là-dessous.

Il sort.

SCÈNE X

LE MARQUIS, seul. — Il lit.

« Monsieur le marquis, il est des situations » qui, en se prolongeant, finissent par devenir ridicules » ou odieuses, quand ce n'est pas l'un et l'autre à la » fois. Depuis quatre ans je porte votre nom, et je n'ai » encore de votre femme que le titre. Je crois le mo- » ment venu de mettre un terme à des liens qui sont » pour vous sans but, pour moi sans dignité. Reprenez » votre liberté tout entière, et disposez comme vous » le voudrez d'une fortune à laquelle j'ai eu quelques » droits. Quand vous recevrez cette lettre, je serai sur » la route d'Orléans, où je compte me retirer au cou- » vent des sœurs de la Visitation. Si votre conscience » pouvait être troublée, qu'elle se rassure ! Votre indif- » férence n'était pas sans excuse : elle s'adressait à la » pensionnaire timide et gauche que vous aviez entrevue » à la dérobée ; peut-être vos sentiments fussent-ils » devenus autres, si vous aviez pu apprécier la femme, » telle que l'avaient faite sa confiance en elle-même et » le contact du monde. Mais à quoi bon un retour sur » le passé, dans cet instant où une barrière éternelle

» va se placer entre nous ?... Avant que je la franchisse,
» un dernier mot, toutefois. J'ai fait peindre, il y a peu de
» jours, mon portrait ; acceptez-le comme un souvenir
» des liens qui auraient pu exister entre nous. Vous ne le
» refuserez pas : c'est le premier et le dernier vœu que
» je vous aurai prié d'exaucer. Adieu, monsieur le mar-
» quis, vivez heureux! — LAURE DE VERNEUIL. » Tudieu! quels procédés !... La marquise a des sentiments, et elle les exprime avec une délicatesse... Oublier mes torts, car enfin, quoi qu'elle dise, à son point de vue je dois avoir eu des torts, et, pour tout châtiment, me laisser sa fortune !... Cela est d'une belle âme, sur ma foi. Voyons le portrait. Ah ! voilà un peintre qui sait son métier de courtisan. Quelle grâce !... que de vivacité !... quel charmant ensemble !... Je m'étonnais de ne pas apercevoir l'ombre d'une vengeance, mais la femme se retrouve. La vengeance est dans ce portrait, et une vengeance raffinée, si jamais il en fut.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Chevalier, l'original de ce portrait?...

LE CHEVALIER.

Ce portrait est celui de la marquise.

LE MARQUIS.

Tu trouves qu'il y a quelque ressemblance?...

LE CHEVALIER.

Quelque ressemblance?... Mais la ressemblance est parfaite.

LE MARQUIS.

Allons, tu veux farder la vérité, comme le peintre. Jamais ma femme n'a été si jolie.

LE CHEVALIER.

La ressemblance, je le répète, est frappante. Même feu dans le regard, même sourire piquant, même expression dans l'ensemble. Ce peintre est un habile homme et je veux lui commander le portrait de la vicomtesse.

LE MARQUIS.

Ah!... Mais alors comment n'ai-je pas voulu savoir cela plus tôt!... (Mettant le portrait dans sa poche.) Bah! n'y songeons plus. (Examinant le portrait.) C'est que vraiment cette physionomie est adorable... — Chevalier, je vais bien te surprendre; d'abord, la marquise n'a pas été enlevée.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien.

LE MARQUIS.

Comment, tu le sais bien?...

LE CHEVALIER.

Je veux dire que je n'en ai pas douté un moment.

LE MARQUIS.

Arrivé à l'hôtel de la chanoinesse, le suisse me dit que la marquise était partie, en effet, hier au petit jour, avec un certain air de mystère, mais il ajoute qu'avant son départ elle avait envoyé une lettre à mon adresse. L'enlèvement était une fable, à coup sûr. Une femme qui se fait enlever n'écrit pas à son mari, et surtout à un mari tel que moi !

LE CHEVALIER.

Et cette lettre?...

LE MARQUIS.

Cette lettre, que ce drôle de Dubois avait négligé de me donner, m'annonce que la marquise s'est retirée au couvent, à Orléans, où elle doit se trouver à présent. (Reprenant le portrait.) La jolie recluse que cela fera avec une guimpe et une coiffe blanche!

LE CHEVALIER, riant.

Au couvent... au couvent!... La bonne plaisanterie!...

LE MARQUIS, lui tendant le billet.

Lis plutôt. (Examinant le portrait.) Les yeux de la Guimard ne sont pas plus pétillants, et cette petite bouche ferait envie à madame d'Egmont elle-même.

LE CHEVALIER, après avoir lu. — A part.

O double et triple stratagème!... (Haut.) Mon cher reçois mon compliment, te voilà libre à toujours.

LE MARQUIS.

Chevalier, tu vas rire, mais je veux être sincère. Vois-

tu, j'ai dans ce boudoir à côté les portraits de toutes les femmes qui m'ont aimé... ou qui m'ont dit qu'elles m'aimaient; une jolie collection, un peu mêlée, comme toutes les collections nombreuses. Eh bien, dans cette galerie, que Richelieu, notre maître à tous, ne désavouerait point, il n'y a rien qui approche de cela. J'ose à peine te le confesser, mais il me semble, sur ma foi, que je suis épris... oui... épris, depuis un moment, de... de ce portrait.

LE CHEVALIER, riant.

Du portrait de la marquise !...

LE MARQUIS.

En vérité. Et si j'étais certain que l'esprit et la grâce piquante répandus à profusion sur ce charmant visage ne fussent pas le produit du caprice ou de la flatterie du peintre, je me repentirais... presque... d'avoir été le mari le plus fou et le plus célibataire de Paris.

LE CHEVALIER.

Tu parles sérieusement ?...

LE MARQUIS.

Fort sérieusement.

LE CHEVALIER.

Là... très sincèrement?...

LE MARQUIS.

Mais oui, en toute sincérité. Et si bien que, tu le vois, j'allais oublier la séduisante personne que je devais retrouver ici et qui ne peut avoir disparu.

LE CHEVALIER, le conduisant à l'autre bout de la scène, et à mi-voix.

Eh bien! apprends que tout ceci est une comédie. La retraite au couvent est de pure invention, aussi bien que l'enlèvement. La marquise n'est pas à Orléans; elle est à Paris, ici même... dans cette petite maison. C'est ton inconnue du bal de l'Opéra, notre convive de cette nuit, l'auteur de toute cette intrigue dans laquelle je me perds. Elle est jolie... vois son portrait; spirituelle, tu dois le savoir à présent, et, de plus, prête à t'adorer; tu l'éprouveras quand tu voudras. Ne me trahis pas; j'ai promis le secret. Silence, la voici.

La marquise est entrée pendant les derniers mots du chevalier. Elle le regarde d'un air de soupçon; il fait signe qu'il n'a rien dit et sort. Le marquis, qui a témoigné une surprise et une émotion croissantes durant le récit du chevalier, reprend tout son calme, à l'entrée de la marquise.

LE MARQUIS, à part.

Madame la marquise, à vous la victoire, mais, au moins, un semblant de combat! A ce prix elle vous sera plus chère, et j'aurai sauvé ce qui me reste de mon nom de roué.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part.

Voici le moment décisif. Malgré toute ma résolution,

j'ai peur. Allons, du courage ! (Haut.) Ah! monsieur le marquis, de retour?... Je vois au calme de votre visage que cet honneur si chatouilleux s'est remis déjà de sa disgrâce.

LE MARQUIS.

Non madame, non... Mon honneur, Dieu merci, n'était point en jeu. Ce billet, qui aurait pu me le faire craindre, sera l'œuvre de quelque oisif en belle humeur, qui aura trouvé l'invention plaisante. Comment, aussi, ai-je pu m'arrêter un instant à cette fable?... La marquise se faire enlever! Une personne si pieuse, si confite en sainteté?... Non, je viens de l'apprendre, elle s'est retirée au couvent, obéissant en cela à sa vocation qui n'était pas de briller dans le monde, où elle n'apportait que des vertus, chose fort respectable assurément, mais assez insipide, et avec laquelle on ne se fait honneur ni dans les cercles, ni à l'Opéra, ni partout ailleurs où se rencontre la bonne compagnie.

LA MARQUISE, à part.

Je tremble.

LE MARQUIS.

Tandis qu'au couvent elle passera pour une personne fort recommandable et pourra aspirer aux honneurs du chapitre, quand nous serons bien et dûment séparés, toutefois, car il faut que nous soyons séparés.

LA MARQUISE.

Et l'idée de cette séparation, je le comprends, ne doit vous émouvoir en aucune manière?...

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, madame, elle ne me laisse pas indif-

férent. Oui, elle me sourit. Je n'étais pas esclave, certainement, mais j'avais la livrée de l'esclavage ; la livrée m'embarrassait peu, j'en conviens, mais encore je la portais, et maintenant je suis affranchi de toute gêne.

LA MARQUISE.

Vraiment ces sentiments sont trop excessifs pour ne point emprunter au dépit quelque chose de leur vivacité. On pourrait supposer que, dégagée de toute considération, la marquise a fait bon marché de votre amour-propre.

LE MARQUIS.

Au contraire, madame, mon amour-propre a dû être glorieux du cas que l'on faisait encore de moi, dans un moment où l'on pouvait sans danger me témoigner une indifférence complète. Madame, si votre sexe savait à quel point sa faiblesse fait notre force, il chercherait à la dissimuler mieux. Croiriez-vous qu'après tout ce qui s'est passé, après le dédain que j'ai affiché pour mes droits d'époux, après l'éclat de mes aventures, après... ce que la renommée a dû vous dire, croiriez-vous que la marquise m'a laissé son portrait ?...

LA MARQUISE.

Ah !... Et ce portrait n'a fait sur vous aucune impression ?...

LE MARQUIS, lui montrant le portrait.

Jugez vous-même s'il pouvait en produire une bien sérieuse ?...

LA MARQUISE.

Mais... si la marquise n'est pas flattée, elle a la physionomie... agréable.

LE MARQUIS.

Oui, mais froide et sans caractère.

LA MARQUISE.

Cependant, cette bouche... a quelque expression.

LE MARQUIS.

De l'expression, madame?... Dites un sourire forcé.

LA MARQUISE.

Mais ces yeux, au moins, ils parlent.

LE MARQUIS.

Effet de lumière, madame, effet de lumière. Ah ! que cela est différent, j'en suis certain, de la physionomie que ce masque me dérobe, mais que mes regards charmés vont contempler bientôt!... Que de grâce et de beauté je m'apprête à admirer!... Mon esprit devance le peu d'instants qui nous séparent encore de l'heure trop lente à laquelle va se trouver réalisé ce que mon imagination a créé de plus séduisant.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur le marquis, vous vous abusez peut-être. Que diriez-vous si je n'avais eu recours à ce déguisement que pour satisfaire une folle envie ; si j'avais voulu voir de près cet homme dont on cite les aventures étonnantes, pénétrer jusqu'à son cœur

à l'aide de la fascination qu'exerce le mystérieux, et triompher d'avoir réussi à venger mon sexe de toutes les trahisons dont cet homme l'a rendu victime ; si, en un mot, égaré par votre imagination et par quelques apparences peut-être flatteuses, vous vous étiez préparé une amère déception ?...

LE MARQUIS.

Ah ! madame, vous doutez donc de mes sentiments pour vouloir les éprouver par ce langage ?...

LA MARQUISE.

Ce que je dis est sérieux. Je ne me sens pas le courage de continuer cette aventure, et je désire épargner à votre amour-propre une humiliation inutile. Soyez généreux pour vous-même et souffrez que je me retire.

LE MARQUIS.

Cessez cette raillerie. N'êtes-vous pas satisfaite de l'empire que déjà vous exercez sur moi ? Et vous faut-il, pour l'accroître, demander des armes à la ruse ?...

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur le marquis, si ce n'est par considération pour vous, que ce soit par pitié pour moi. Vous êtes un homme loyal, je le sais, et je fais appel à votre loyauté. Rendez-moi la parole que je vous ai donnée. Il y va de mon bonheur, peut-être de ma vie, que ce secret reste ignoré de vous. Encore une fois, souffrez que je m'éloigne, et que, certaine de ne pouvoir arriver à votre cœur, j'emporte votre estime et vous laisse la mienne en échange.

Elle fait quelques pas pour s'éloigner. Le marquis l'arrête.

LE MARQUIS.

Non, vous resterez, car tout ceci est un jeu, un jeu cruel que je me reproche. Laure, je vous aime... Laure, pardonnez-moi.

Il tombe à ses genoux.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?...

LE MARQUIS.

Oui, conduite ici par une inspiration du ciel, vous avez dissipé en un instant d'aveugles préventions et persuadé mon cœur de ses égarements. Le roué, avant de disparaître sans retour, a voulu se venger de sa défaite et obscurcir pendant un moment votre triomphe, mais ce triomphe vous appartient bien. Laure, pardonnez-moi le passé ; je ne vous connaissais pas. Votre cœur, votre esprit, vos grâces, je ne connaissais rien. Laure, l'époux qui vous a outragée n'est plus, mais il m'a laissé la tâche d'effacer ses torts par une vie d'amour et de dévouement.

Aux premiers mots du marquis, la marquise a retiré son masque.

LA MARQUISE.

Henri... Henri... vous m'avez fait bien souffrir, mais tout est oublié. Je suis la plus heureuse des femmes.

LE MARQUIS.

Ah ! merci... merci... Que sont auprès de cet instant toutes mes années de folle ivresse ?... Béni soit le ciel de vous avoir inspiré ce dessein généreux, sans lequel je vous perdais à jamais !

LA MARQUISE.

A présent que le danger est bien loin, je puis vous le dire. Si vous aviez trompé mon espérance, cette aventure, commencée au bal de l'Opéra, aurait fini, en réalité, derrière la grille d'un couvent.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

LE MARQUIS.

Venez, mes amis, venez. Vous avez été témoins de l'injure ; assistez à la réparation.

LA MARQUISE.

Monsieur le chevalier, vous avez manqué à la foi jurée, mais je suis faible et vous pardonne.

LE CHEVALIER, à l'abbé.

Quelle leçon !... Si l'on était assez sage pour en profiter... Mais je crains fort, l'abbé, que nous ne finissions dans l'impénitence.

L'ABBÉ, au chevalier.

Que veux-tu, nous sommes bien engagés. Attendons venir la grâce.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

DUBOIS.

Une voiture de voyage vient de s'arrêter à la porte. On la dit aux ordres de monsieur le marquis... (Apercevant la marquise.) Ciel !... madame la marquise !...

LE MARQUIS.

Une voiture de voyage ?...

LA MARQUISE.

Oui, la mienne. Nous quittons Paris.

LE MARQUIS.

Vraiment ?...

LA MARQUISE.

Je vous emmène en Provence, presque en Italie. Mon oncle le commandeur nous prête sa terre de Brétizel, aux portes d'Aix, un site délicieux où le printemps nous a devancés. Résisteriez-vous ?...

LE MARQUIS.

Pouvez-vous me le demander ?...

LE CHEVALIER.

Une femme enlever son mari, c'est charmant.

L'ABBÉ.

Et unique.

5.

LE MARQUIS.

Vous étiez donc bien certaine de la victoire ?...

LA MARQUISE.

Ma raison voulait douter, mais non mon cœur. Pourtant j'ai eu bien peur un moment. (Au chevalier et à l'abbé.) Messieurs, faites-nous vos adieux, nous partons.

LE CHEVALIER.

Au revoir seulement, madame la marquise. Dans quinze jours, si vous le permettez, je serai à Brétizel. (A part.) Brétizel a, je crois, droit d'asile, et mes créanciers...

LA MARQUISE.

Monsieur le chevalier, attendez la fin de notre lune de miel. Voudriez-vous déranger le bonheur de nouveaux mariés ?... Nous comptons sur vous cet été.

LE MARQUIS.

Pas avant l'automne, chevalier. J'ai une revanche à prendre, et (Regardant la marquise.) je veux la faire durer longtemps.

L'INFIDÈLE

PERSONNAGES

VERLY.

MADAME CLAUDE.

MADAME FAUVEL.

L'INFIDÈLE

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

VERLY, MADAME CLAUDE.

VERLY.

Ainsi, c'est non?

MADAME CLAUDE.

Absolument; ce qu'il y a de plus non.

VERLY.

Sans retour?

MADAME CLAUDE.

Sans retour.

VERLY.

Ah! madame, pourquoi ne sommes-nous plus au temps de la chevalerie? Je vous supplierais de me soumettre à une épreuve. J'irais combattre n'importe quel monstre.

MADAME CLAUDE.

Je n'ai point de monstre à faire combattre, et je vous demande seulement d'être raisonnable.

VERLY.

Lorsqu'on est amoureux, a-t-on bien toute sa raison, et si vous aviez aime...

MADAME CLAUDE.

Pourquoi n'aurais-je pas aimé? C'est encore du nouveau. Parce que j'entends défendre mon cœur contre vos entreprises, faut-il qu'il n'ait jamais été touché?

VERLY.

Votre premier mari, peut-être?

MADAME CLAUDE.

Mon premier mari! Dites mon mari, monsieur, mon seul et unique mari.

VERLY.

Soit, madame; je suivais mon imagination.

MADAME CLAUDE.

Votre imagination est une étourdie et une impertinente.

VERLY.

Vous ne voulez donc pas que je vous aime?

MADAME CLAUDE.

Aimez-moi, si bon vous semble, mais faites-moi grâce de vos déclarations. Je ne suis pas une pensionnaire, et vous allez sur vos... Je ne veux pas savoir votre âge, mais votre raie s'élargit, mon cousin. Soyez galant et empressé, j'y consens; cela n'est d'aucune conséquence pour ma réputation ; au fond je vous aime mieux ainsi que maussade et indifférent. J'y gagne de voir ma jardinière toujours remplie de fleurs nouvelles, et de pouvoir confondre mes meilleures amies du récit de l'anecdote du jour dont vous m'apportez la primeur. Mais je vous préviens que je suis sur mes gardes, et que le jour où je sentirai l'approche du péril...

VERLY.

Ah !...

MADAME CLAUDE.

— Doucement; le danger, s'il doit venir, est encore loin... — vous recevriez le plus gracieux, mais aussi le plus impératif des congés. J'ai la formule toute prête. Elle a déjà servi trois fois, avec un succès complet. C'est ma façon de me débarrasser des soupirants. On ne les revoit plus.

VERLY.

Comme dans la *Tour de Nesle*.

MADAME CLAUDE.

Vous plaisantez toujours. Donc votre passion n'a rien de sérieux, et j'en suis fort aise. Quelle rage vous possède tous, jeunes et vieux, de ne pouvoir vous trouver dans la compagnie d'une femme qui a un peu de figure,

sans vous croire obligés d'en paraître amoureux. Méritez notre amitié que nous sommes toujours disposées à accorder, et qui a sa douceur...

VERLY.

M. Claude s'en fût-il contenté, lui?

MADAME CLAUDE.

Mais il était mon mari, monsieur. Ne vous mettez pas, d'ailleurs, en parallèle avec M. Claude. Tout le monde connaît vos aventures, et lui n'aima jamais que moi. Il fut le plus fidèle comme le plus tendre des époux.

VERLY.

C'est une épitaphe que vous récitez là, madame. J'ai vu cela au Père-Lachaise.

MADAME CLAUDE.

Vous avez l'air narquois. Prétendez-vous, par hasard, mettre en doute la fidélité de M. Claude?

VERLY.

Madame, je n'ai rien dit.

MADAME CLAUDE.

Votre mine a parlé pour vous. Veuillez vous expliquer.

VERLY.

Sur quoi?

MADAME CLAUDE.

Sur vos soupçons à l'endroit de la conduite de M. Claude.

VERLY.

Mais il serait avéré (je suis à cent lieues de le dire) que M. Claude ait eu quelques faiblesses (il était de pâte humaine, après tout), y aurait-il là de quoi vous rendre sa mémoire moins chère ? Vous m'obligez, madame, à me constituer l'avocat de la partie adverse.

MADAME CLAUDE.

Je ne me paie pas de mots. Oui ou non, savez-vous que M. Claude m'ait trompée ?

VERLY.

De bonne foi, madame, que puis-je répondre? M. Claude aurait été, à ma connaissance, le plus incorrect des époux que je ne me croirais pas autorisé à vous enlever une illusion respectable.

MADAME CLAUDE.

Et si je suis décidée à apprendre la vérité ?

VERLY.

Je suis incapable de vous fournir la moindre lumière. M. Claude ne m'a point honoré de ses confidences, et j'étais parfaitement ignorant de ses actions.

MADAME CLAUDE.

Tant pis, monsieur. Vous avez fait naître un doute dans mon esprit, et je n'aurai de repos que lorsqu'il sera éclairci. Vous allez rechercher sérieusement et vous me direz avec franchise ce que je dois croire de la fidélité de M. Claude.

VERLY.

Mais, madame, cette enquête posthume sur les mœurs d'un mari est tout à fait étrangère à mes habitudes et en dehors de mes moyens. C'est du ressort de la police secrète. Je ne suis pas organisé pour cela. Comment voulez-vous que je procède ?

MADAME CLAUDE.

Cela vous regarde.

VERLY.

Encore une fois, madame, c'est de très vilaine besogne, et vous ne pouvez, au moins, exiger que je m'en charge sans l'assurance d'un salaire proportionné à la peine. On ne fait pas ces choses pour l'honneur.

MADAME CLAUDE.

Comment l'entendez-vous ?

VERLY.

Vous ne maintiendrez point ce *non* qui me désespère.

MADAME CLAUDE.

Distinguons. Ou vous m'apporterez la preuve que ma foi en M. Claude était mal placée, et alors je réfléchirai. (A part.) Je ne m'expose pas beaucoup.

VERLY.

Mais, madame, c'est horriblement vague. Je demande à être payé en bonne monnaie, et vous m'offrez des assignats de l'an III de la République.

MADAME CLAUDE.

Ou bien vous viendrez me déclarer honteusement (vous pouvez vous y préparer), que vous n'avez rien découvert, qu'il n'y a rien par conséquent, et dans ce cas je vous en voudrai jusqu'à mon dernier jour, d'avoir troublé la confiance sans mélange que j'avais et que j'ai toujours en M. Claude.

VERLY.

Je n'accepte pas. Je proteste contre cet odieux marché.

MADAME CLAUDE.

C'est mon dernier mot. Tirez-vous d'affaire. (Regardant la pendule.) Trois heures ! On m'attend depuis midi à la réunion de la Crèche, dont je suis présidente. Et l'ordre du jour était fort engageant : inspection générale des pouponnières, essai d'un biberon automoteur, convenant aussi aux personnes adultes. Que seront devenus nos bambins ?

VERLY.

Ils ont eu le temps de grandir ; vous leur trouverez peut-être de la barbe.

MADAME CLAUDE.

C'est aujourd'hui mon jour, mais je ne reçois pas avant cinq heures. Asseyez-vous là si cela vous amuse, et faites votre plan de campagne.

SCÈNE II

VERLY, seul.

Me voici bien engagé. Limier de police, à la recherche des infidélités d'un mari défunt! Métier exécrable s'il en fût. Si je ne trouve rien, honni, bafoué, congédié. Si je découvre quelque chose, détesté, maudit et finalement renvoyé de même. Car madame Claude me pardonnera tout aussi peu si je lui apporte la preuve que ce mari exemplaire était un volage, que si je suis forcé de m'incliner devant le Bayard des époux. Et notez que je n'ai rien dit. Je me moque des frasques de M. Claude comme des aventures du grand Turc. Il a suffi d'un mot en l'air pour mettre le feu aux poudres. Procédons à notre enquête, puisqu'il le faut. Je vais commencer par interroger Coralie ; elle a le dossier complet des galanteries de ses amies, sans parler de ses histoires à elle. Cela fait des archives d'un certain volume, et M. Claude y a peut-être son dossier.

SCÈNE III

VERLY, MADAME FAUVEL.

MADAME FAUVEL.

Monsieur Verly! Comment êtes-vous céans ? Sommes-

nous entrés par escalade ou est-ce une prise de possession? Faut-il appeler le guet, ou prévenir M. le maire de préparer son écharpe? Et madame Claude?...

VERLY.

Elle vient de sortir pour aller à une assemblée de sa crèche.

MADAME FAUVEL.

D'où j'arrive. Nous l'avons attendue pendant trois heures, au milieu du caquetage des dames patronnesses et des gloussements de ces petits anges. J'ai des bourdonnements dans les oreilles. Et le biberon automoteur, quel succès! Vous verrez qu'on fera une société anonyme pour cette délicieuse invention. Toutes les mères de famille voudront des actions. J'espère, monsieur, que vous vous y intéresserez. Je venais savoir pourquoi madame Claude était si fort en retard. Maintenant tout est expliqué. On vous dit très amoureux d'elle.

VERLY.

Madame...

MADAME FAUVEL.

Cela est permis et n'a rien de surprenant. Mais je crois que vous perdez votre temps. Madame Claude aimait son mari. Elle a gardé à sa mémoire une dévotion farouche. C'est dommage, car vous feriez un époux supérieur, j'en suis certaine; je vous ai sur mon carnet.

VERLY.

Votre carnet?

MADAME FAUVEL.

Oui, une liste de mariages que je fais *in petto* entre gens qui se conviennent. Vous avez été conduit à l'autel quinze fois déjà par ma main.

VERLY.

Quinze fois! Mais vous me faites passer à l'état de Barbe-Bleue. Dites-moi, vous avez connu M. Claude? (A part.) Je ne risque rien de l'interroger.

MADAME FAUVEL.

Oui.

VERLY.

Mais bien connu? Je n'entends point par là une connaissance sommaire et superficielle.

MADAME FAUVEL, vivement.

Pourquoi cette question? A quoi voulez-vous en venir?

VERLY.

Je désirais savoir de vous s'il était digne de cette tendresse rare qui lui a survécu.

MADAME FAUVEL.

M. Claude était fort bien. Je l'ai vu au Chili où il était venu pour un héritage, du temps que M. Fauvel y était consul.

VERLY, à part.

Le Chili... Quelle idée! (Haut.) On dit les Chiliennes fort séduisantes, et de mœurs pas absolument féroces... Il y a une romance là-dessus.

MADAME FAUVEL.

Oui, les femmes y ont beaucoup de grâce et d'abandon.

VERLY.

Et M. Claude n'a point touché le cœur d'une Carmelita ou d'une Dolorès, aux yeux de velours ?

MADAME FAUVEL, vivement.

Non, non, M. Claude était incapable... Auriez-vous entendu dire quelque chose ? Expliquez-vous. Vous paraissez savoir...

VERLY.

Je ne sais rien, mais... (A part.) Quel intérêt elle aussi prend à la vertu de M. Claude ! C'est une ligue générale pour la défendre.

MADAME FAUVEL.

M. Claude plaçait trop bien ses affections. Il n'était pas homme à les éparpiller.

VERLY, à part.

Les éparpiller... (Regardant madame Fauvel.) Est-ce que?... Non, non, quelle bêtise!

MADAME FAUVEL.

Mais quel est le motif de cette curiosité singulière ?

VERLY.

Vous allez le savoir. Mes sentiments à l'égard de madame Claude ne sont pas un secret pour vous. J'ai eu le malheur de dire un mot, fort innocent dans ma pensée,

qu'elle a interprété comme injurieux pour la mémoire de son mari, et elle m'a mis au défi de prouver qu'il ne donnait pas l'exemple de toutes les vertus conjugales. Bon gré, mal gré, il faut que je réponde à ce défi, sous peine d'une rupture complète, et j'entre en campagne, à la recherche de la Circé qui a amolli le cœur de cet époux incomparable. J'irais au pôle Nord pour apprendre quelque chose. Encore une fois êtes-vous certaine qu'il ne s'est rien passé au Chili ? Parlez, et sur le plus léger indice je m'embarque pour Valparaiso afin de ramener les témoins.

MADAME FAUVEL, agitée.

Mais c'est de la folie!... Comment madame Claude a-t-elle pu avoir une idée aussi insensée, et vous, monsieur, qui êtes un galant homme, est-il possible que vous vous livriez à une recherche pareille ? Cela n'est pas digne de vous, en vérité.

VERLY.

Je ne dis pas, madame. Il n'y a là rien qui doive me grandir aux yeux de mes concitoyens, et je ne m'attends point à recevoir le sautoir de la Légion d'Honneur pour cette expédition. Mais madame Claude le veut, et j'aime madame Claude.

MADAME FAUVEL.

Attendez au moins que je lui aie parlé. Je veux lui faire sentir combien sa conduite est peu raisonnable.

VERLY.

J'en suis désolé, madame, mais vous n'obtiendrez rien.

Voici un quart d'heure que je devrais être en route, et je ne me console qu'en pensant que j'ai fait de ce temps l'emploi le plus agréable. Je vais me livrer à mon enquête, et je rapporterai ici le sieur Claude déshonoré ou béatifié, couvert d'ignominie ou rayonnant de l'auréole des bienheureux. (Il sort et rentre aussitôt.) Vous répondez du Chili ?...

SCÈNE IV

MADAME FAUVEL.

Vit-on jamais extravagance pareille ? La belle avance pour Claire lorsqu'elle saura que son mari était... comme les autres. Et cet obstiné de Verly remuera les cinq parties du monde pour découvrir quelque chose. Pourquoi aussi ai-je été lui parler du Chili ?... Il est capable, comme il le dit, de faire le voyage, et on ne manquera pas de lui raconter que M. Claude ne quittait pas les salons du consulat, et les propos iront leur train. J'ai gardé là quelques bonnes amies, avec lesquelles ma réputation est claire. Il y a surtout madame Fuentès, qui se donnera le plaisir de me déchirer à belles dents. Des dents fausses, encore, les plus venimeuses de toutes. Cela ne serait rien si... Malheureusement M. Verly, en allant au fond des choses, apprendra que... Aussi pourquoi M. Fauvel était-il si mortellement ennuyeux ? Il faut de toute nécessité que madame Claude revienne de cette idée absurde, et tout de suite, coûte que coûte. Je l'entends.

SCÈNE V

MADAME FAUVEL, MADAME CLAUDE.

MADAME CLAUDE.

Ah ! Ma chère, c'est vous ! Je suis furieuse ou plutôt je le serais, si mon médecin ne m'avait défendu de me fâcher. Cela gâte le teint. Figurez-vous que j'arrive de la crèche. J'étais un peu en retard pour la séance... deux petites heures. Il n'y avait plus que madame de Parsy, la secrétaire, qui était restée pour m'apprendre que j'avais été réélue présidente, moi qui avais préparé ma démission. Présidente pour trois ans! Pourquoi pas à perpétuité ? Et le comité a décidé que l'on organiserait un spectacle, un bal, un concert, une loterie et une quête, au profit de l'œuvre. J'ai tout cela sur les bras! Autant me charger de former un gouvernement.

MADAME FAUVEL.

Je suis au courant ; j'assistais à la séance. Ne vous voyant pas venir, j'étais accourue savoir de vos nouvelles.

MADAME CLAUDE.

Pauvre amie ! Vous avez trouvé visage de bois ?

MADAME FAUVEL.

Non point ; j'ai rencontré la figure très vivante et très souriante de M. Verly.

MADAME CLAUDE.

Ah! M. Verly était encore là?

MADAME FAUVEL.

Il m'a fait les honneurs de votre salon, de la manière la plus aimable, quoiqu'il parût fort préoccupé. Savez-vous que cela est très compromettant de faire recevoir vos visiteurs par M. Verly?

MADAME CLAUDE.

Je ne comptais sur personne avant cinq heures. Vous m'avouerez, d'ailleurs, que M. Verly est un homme sans conséquence.

MADAME FAUVEL.

Qu'appelez-vous homme sans conséquence! Ceux que l'on croit rabaisser par ce nom, sont de tous les plus dangereux. Ils peuvent se permettre ce qu'ils veulent et on peut tout oser avec eux, sans que la malignité essaie même d'y trouver à reprendre. Ah! si j'étais homme, je voudrais être traité de « sans conséquence. » Cela vaut tous les avantages, en donnant le droit de s'en passer. Soyez certaine que la moitié des aventures de ce monde est au profit des hommes sans conséquence, envers lesquels la jalousie a toujours tort et les soupçons sont ridicules, tandis que les hommes réputés dangereux sont tenus en suspicion, soumis à la haute surveillance, traqués de toutes parts, et réduits à envier ces rivaux inoffensifs en apparence, qui rient dans leur barbe de la bonne opinion que l'on a d'eux. Tenez, M. Claude, par exemple.

MADAME CLAUDE.

Eh bien, M. Claude ?

MADAME FAUVEL.

A coup sûr il n'avait rien du don Juan. Malgré les qualités les plus solides, il était bien le type de ce qu'on appelle sans conséquence, vous en conviendrez.

MADAME CLAUDE, à part.

Où veut-elle en venir ?

MADAME FAUVEL.

Je gage que vous n'avez jamais senti la moindre pointe de jalousie à son sujet.

MADAME CLAUDE.

Prétendez-vous qu'il me donnât des motifs de m'alarmer?

MADAME FAUVEL.

Je ne dis pas cela.

MADAME CLAUDE.

Eh bien, alors?

MADAME FAUVEL.

Mais enfin j'ai connu des femmes qui ne le voyaient pas d'un œil trop...

MADAME CLAUDE.

Trop ?

MADAME FAUVEL.

Vous me feriez dire des sottises, et puis vous interprétez avec une vivacité...

MADAME CLAUDE.

Bien naturelle, je crois. De grâce expliquez-vous. Etait-ce au Chili ?

MADAME FAUVEL, vivement.

Qui vous parle du Chili ? N'y a-t-il que le Chili au monde ? Il me semble que la France est assez grande et qu'il ne manque pas de Françaises. Mais laissons cela; j'ai eu tort de commencer ma théorie.

MADAME CLAUDE.

Vous nommez cela de la théorie ? Je trouve que vous faites toucher les choses du doigt. C'est de la pratique s'il en fût.

MADAME FAUVEL.

Je juge les autres d'après moi-même. On m'aurait affirmé que M. Fauvel avait eu toutes les aventures que je l'aurais cru sans peine et m'en serais médiocrement émue. Cependant il ne payait pas non plus de mine... Changeons de conversation. Vous m'avez mise sur une pente... Avez-vous remarqué le chapeau de madame de Tangy ? Est-ce assez ridicule ? On dirait un cornet à pistaches.

MADAME CLAUDE.

Ma chère Delphine, n'essayez pas de me donner le change. Je devine tout. M. Claude était comme les autres. Je suis bien malheureuse.

MADAME FAUVEL.

Vous êtes une enfant. Avec votre emportement de vénération conjugale vous enflez les choses à en perdre la raison et à la faire perdre aux autres. J'ai voulu vous faire sentir qu'il fallait de la mesure dans tout, même dans la bonne opinion qu'on a de la sagesse d'un mari, et qu'en affichant à tout propos une foi obstinée et bruyante, l'on finirait par donner la tentation à ceux qui savent quelque chose, et même à ceux qui ne savent rien, de montrer que les apparences peuvent être trompeuses. Maintenant changeons de sujet.

MADAME CLAUDE.

Pourvu, au moins, que l'on n'ait pas connu la trahison de M. Claude!

MADAME FAUVEL.

Qui parle de trahison ? Voilà un bien gros mot. Je vous l'ai dit : que votre culte soit discret. N'exaspérez pas l'incrédulité par une dévotion tapageuse.

MADAME CLAUDE.

Et moi qui ai engagé cette sotte gageure contre M. Verly! Cela était bien nécessaire. Quelle étourderie impardonnable!

MADAME FAUVEL.

Une gageure?

MADAHE CLAUDE.

Oui, je l'ai mis au défi de trouver la plus petite chose à la charge de M. Claude.

MADAME FAUVEL.

C'est, en effet, de la dernière imprudence. M. Verly a un pied dans tous les mondes. On le dit éperdument amoureux de vous, et il mettra tout en œuvre afin de ruiner le crédit de cette idole pour laquelle votre culte est un obstacle à ses espérances. Ah ! si vous avez fait cette faute, cela devient vraiment sérieux. M. Verly apprendra, soyez-en certaine, les plus petites distractions que M. Claude a pu se permettre.

MADAME CLAUDE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME FAUVEL.

Et si votre époux a oublié quelque part un chiffon, une bague, une lettre (ces misères traînent partout), M. Verly en sera informé; le corps du délit ne lui échappera point.

MADAME CLAUDE.

Vous me faites trembler.

MADAME FAUVEL.

Et s'il y avait quelque chose de plus grave...

MADAME CLAUDE.

De plus grave ?

MADAME FAUVEL.

Vous m'entendez, et je ne puis préciser autrement. Un témoignage vivant...

MADAME CLAUDE.

Mais c'est horrible !

MADAME FAUVEL.

Je ne dis pas que ce soit; mais cela s'est vu.

MADAME CLAUDE.

Je me sens perdue; que faire?

MADAME FAUVEL.

Il faut arrêter au plus tôt M. Verly dans son enquête, lui dire que vous avez réfléchi, et que vous trouvez la démarche inconvenante.

MADAME CLAUDE.

C'est fort embarrassant. N'est-ce pas me mettre à sa discrétion?...

MADAME FAUVEL.

Vous avez affaire à un galant homme. Je prendrai la chose sur moi, et je lui dirai que je vous ai fait voir combien il était ridicule de mettre la mémoire de M. Claude à cette épreuve, renouvelée de l'ancienne Egypte.

MADAME CLAUDE.

Mais de quel air recevoir M. Verly quand je le reverrai?

MADAME FAUVEL.

Ne craignez rien. Il est épris et il mettra de lui-même tous les torts de son côté. Je pars et vivement.

MADAME CLAUDE.

Vous êtes une excellente amie, et désintéressée!...

MADAME FAUVEL.

Je le crois bien. (A part.) Sauvée, j'espère.

SCÈNE VI

MADAME CLAUDE, seule.

Delphine a raison. Pourquoi prétendre à cet idéal de fidélité, et surtout pourquoi en afficher la prétention? M. Verly m'aura trouvée bien absurde. J'ai pris feu et flamme pour un pauvre petit mot comme s'il m'avait dit des énormités. Si madame Fauvel arrive trop tard pour empêcher le scandale, je devrai imputer le mal à moi seule. Quel langage tenir à M. Verly quand il viendra, et comment faire une retraite honorable?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Verly.

MADAME CLAUDE.

Déjà lui! Delphine n'a pas eu le temps de le voir. Il sait probablement tout! Mais comme me voilà faite! Je veux au moins me préparer à subir ses confidences, et avoir quelques avantages de mon côté. (Au domestique.) Introduisez M. Verly; je serai ici dans un instant.

SCÈNE VII

VERLY, seul.

Rien, absolument rien! Immaculé, tout à fait immaculé ! La blancheur de la colombe, avec plus de mœurs encore. On lui a fait tort du prix Montyon. J'arrive chez Coralie. Elle était seule, par hasard. Je lui dis : « Ma chère Coralie, je ne vous ai rien demandé jusqu'à ce jour. » Elle prend une figure de circonstance. J'ajoute vivement. « Non, ce n'est pas cela; un service d'ami. » Elle éclate de rire. « Je le pensais bien; voici deux ans que nous nous connaissons; vous n'auriez pas attendu aussi longtemps. « Vous rappelez-vous un M. Claude ? » « Claude... Claude... N'est-ce pas Claudin? Il est avec Estelle qui est en train de le manger. » « Non, Claude. » « Attendez donc... Un monsieur très sérieux, à lunettes ? » « En effet. » « On m'a dit qu'il était mort. » « Vous l'avez connu ? » Oui, je me souviens. » « Ah ! » Je m'apprête à prendre des notes. — « Eh bien? » — « Un phénomène. Il avait été amené à souper chez moi, par je ne sais qui, après un bal de l'Opéra. On l'avait conduit de force je crois. Je le place à côté de moi, et lui fais des avances dont je rougis encore. Rien, un carafon frappé. Je tourne la tête pour répondre à une bêtise de mon autre voisin. Pendant ce temps mon glaçon avait disparu. Est-ce qu'il s'agit de le canoniser, votre M. Claude? Faites-moi venir. Je donnerai de bons renseignements. » Je quitte Coralie et cours à mon cercle. On a vu des

hommes parfaitement sensibles, qui se réservaient pour les femmes du monde. J'avise Courchamps, l'homme le plus répandu dans les coulisses de la société parisienne. Je lui dis : « Mon cher, il faut que vous m'aidiez à gagner vingt louis. J'ai parié que feu Claude (vous savez, il était du cercle) avait eu une aventure galante avec madame... » Je fais semblant de chercher le nom. Courchamps me contemple avec effroi. « Mais vous êtes fou ! Vous ignorez donc que Claude était le type incarné de la fidélité conjugale, un homme à couler en bronze et à mettre sur la cheminée de toutes les mairies, salle des mariages. Entre nous, je ne sais même pas si cette constance, poussée jusqu'au paroxysme, ne cachait pas... » « Vous croyez ? » — « Oui, mon cher ; pauvre madame Claude ! » Je me dis, à part moi, que cette circonstance me la rendait encore plus chère, mais il s'agit bien de cela. Il était inutile de pousser plus loin mon enquête. Je viens confesser ici qu'elle a tourné à ma confusion complète, et je suis résigné à entendre mon arrêt. C'est dur, surtout lorsque je songe que je n'avais aucunement l'intention de noircir la renommée de feu Claude, et qu'il ne pourrait m'intenter, de là-haut, le moindre procès en diffamation.

SCÈNE VIII

MADAME CLAUDE, VERLY.

VERLY, *à part.*

Plus charmante que jamais ! (*Haut.*) Madame...

MADAME CLAUDE.

Monsieur... (A part.) Il est embarrassé et hésite à me confier ce qu'il aura appris.

VERLY.

Madame...

MADAME CLAUDE, à part.

Pauvre garçon; il craint de me faire de la peine.

VERLY.

Madame, rien ne m'est plus pénible, je vous jure, et il faut tout le sentiment de la vérité...

MADAME CLAUDE.

Je comprends votre hésitation.

VERLY.

Sans le fatal malentendu qui vous a portée à m'attribuer une intention bien éloignée de ma pensée, je vous l'atteste de nouveau...

MADAME CLAUDE.

Veuillez croire que je suis la première à le regretter.

VERLY.

Je n'ai pas perdu de temps, et, pour en avoir le cœur net, j'ai voulu aller jusqu'au fond des choses, ce que nous appelons le tuf. (A part.) Je ne puis pourtant pas lui dire que j'ai confessé Coralie. (Haut.) Eh bien, madame...

MADAME CLAUDE.

Ménagez-moi, je vous prie.

VERLY, à part.

La ménager... Comment?... Courchamps serait-il dans le vrai, et Claude aurait-il été un mari platonique? (Haut.) La franchise m'oblige à vous déclarer, quoi qu'il en doive résulter pour moi...

MADAME CLAUDE.

Vous êtes hors de cause. Je mets tout sur le compte de ma légèreté. Il est des voiles auxquels il est dangereux de toucher.

VERLY.

Croyez, madame que tous les voiles... (A part.) C'est un tissu d'obscurités. Je ne sais plus où j'en suis.

MADAME CLAUDE.

Je suis instruite de tout. Le témoin vivant, l'avez-vous vu?

VERLY, à part.

Elle est instruite de tout?... Le témoin vivant?... Il y a donc quelque chose? C'est peut-être un artifice. (Haut.) Madame, je ne souffrirai pas que la calomnie...

MADAME CLAUDE, à part.

La calomnie?... Quelle générosité! Il veut me donner le change. (Haut.) Monsieur, j'apprécie toute la loyauté de vos procédés; on n'est pas plus chevaleresque.

VERLY, à part.

Où est le piège? Gouvernons-nous prudemment.

MADAME CLAUDE.

J'eusse préféré n'avoir rien à entendre, mais il faut

que je me résigne à écouter vos révélations, et à subir la peine de mon imprudence. Parlez, monsieur.

VERLY.

Non, madame, permettez-moi de me taire. (A part.) Cela ne m'est pas difficile. (Haut.) J'ai eu le malheur ou le mauvais goût de m'exprimer sur M. Claude en termes qui, à tort ou à raison, vous ont paru constituer une injure grave pour sa mémoire d'époux exemplaire. Vous avez voulu des éclaircissements, et j'ai vainement essayé de me dérober à la nécessité de les recueillir. Que m'ont appris mes recherches?... Souffrez, madame, que j'en garde le secret (vous interpréterez cette réserve à ma honte, je vous y autorise) ; je veux me borner à déclarer qu'il serait, à mes yeux, contraire à toute vraisemblance qu'un homme assez fortuné pour être votre époux eût laissé tomber un regard sur une autre femme, fût-elle, après vous, le chef-d'œuvre de la création. (A part.) Voilà, j'espère, une tirade coquettement troussée.

MADAME CLAUDE, à part.

On n'est pas plus admirable.

VERLY.

Vous m'avez averti, madame, du sort que vous me réserviez si je ne vous apportais point la preuve de l'indignité de M. Claude. Je vais au-devant de votre arrêt en prenant congé de vous, et je vous présente mes excuses les plus humbles. Rien n'est moins conforme au devoir d'un galant homme, je l'ai senti trop tard, que de faire naître certains soupçons, ces soupçons fussent-ils même

parfaitement fondés. (A part.) Je laisse une porte ouverte si elle le veut.

MADAME CLAUDE.

Bien décidément il sait tout. (Haut.) Quel empressement à vous exécuter ! On dirait que vous y trouvez de la douceur. Eh bien, monsieur, tant pis. Je compte sur vous pour m'aider à organiser un spectacle, un concert, que sais-je encore, au profit de ma crèche. Vous êtes passé maître en ces matières.

VERLY.

Laissez-moi, madame, me soustraire à cette flatteuse mais dangereuse collaboration. Il est des situations où il vaut mieux brusquer les choses. (Faisant un pas vers la porte.) Madame...

SCÈNE IX

MADAME CLAUDE, VERLY, MADAME FAUVEL.

MADAME FAUVEL, entrant vivement.

Ma chère, impossible de le rencontrer. (Apercevant M. Verly.) Mais je vois que M. Verly m'a devancée.

MADAME CLAUDE, bas à madame Fauvel.

Il sait tout.

MADAME FAUVEL, à part.

Avec quelle résignation elle me dit cela, à moi !

VERLY, à part.

Redoublons de diplomatie.

MADAME CLAUDE, à madame Fauvel.

Mais il est d'une discrétion absolue.

MADAME FAUVEL, à part.

Il ne sait rien. (A M. Verly.) Claire m'avait chargée de vous demander un service; elle a, sans doute, fait sa commission elle-même.

VERLY.

Madame Claude avait eu, en effet, la bonté de songer à moi pour l'aider dans ses œuvres de charité, et j'ai eu le chagrin de devoir la refuser.

MADAME CLAUDE.

M. Verly est d'une rigueur...

VERLY.

Je pars.

MADAME FAUVEL.

Vous partez?... Où donc allez-vous?

VERLY.

Je ne suis pas encore fixé. Peut-être au Chili.

MADAME FAUVEL, à part.

Au Chili! Juste ciel!...

VERLY.

Et je compte sur vous, madame, sur vos anciennes relations dans la colonie européenne...

MADAME FAUVEL, à part.

Mes anciennes relations!... Il sait tout. Est-il possible de pousser l'ironie plus loin? (A madame Claude.) Retenez-le donc.

MADAME CLAUDE, à madame Fauvel.

Mais comment?

MADAME FAUVEL, à M. Verly.

Vous ne voyez pas que l'on brûle de vous garder et pour toujours? (A madame Claude.) Un mot d'encouragement. Je vous promets que vous serez heureuse. (A part.) Quelle peine ils me donnent!

MADAME CLAUDE.

Monsieur Verly, je sens qu'il serait du plus mauvais goût d'insister, mais je ne puis sortir d'embarras sans vous. Vous m'êtes nécessaire.

VERLY.

Nécessaire! Ah! madame, quel mot! Il m'ouvre des horizons... J'en suis littéralement aveuglé. Vous me permettez d'espérer?

MADAME CLAUDE.

Monsieur, l'espérance est une des trois grandes vertus théologales.

VERLY.

Ajoutez-y la charité. La foi viendra ensuite d'elle-même. Je vous jure une fidélité égale à celle de M. Claude.

MADAME CLAUDE, vivement.

Plaît-il ? Une fidélité égale à celle de M. Claude !... Mais...

VERLY.

Pour le moins... pour le moins. On tâchera de faire mieux.

MADAME CLAUDE.

A la bonne heure.

VERLY, à part.

Il y avait donc quelque chose?

MADAME FAUVEL, à part.

Je respire. Il n'ira pas au Chili.

LE
TYRAN DE FORLI

PERSONNAGES

PANDOLFO MALARIA, podestat de Forli.

JACOMO, son greffier.

SYLVIO, son valet.

CYNTHIE.

PREMIER PLAIDEUR.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

TROISIÈME PLAIDEUR.

UN MESSAGER.

UN OFFICIER.

UN HUISSIER.

PEUPLE. — GARDES.

L'action se passe à Forli, dans les États-Romains, au XVIe siècle.

LE

TYRAN DE FORLI

Le théâtre représente une salle de la maison du podestat.

SCÈNE PREMIÈRE

JACOMO, seul.

Il est assis devant une table chargée de papiers, et tient devant lui un registre dans lequel il lit.

« Trivulce Venosti... dix écus d'or d'amende
» Pour excès de boisson. » Là, je vous le demande,
N'est-ce pas un peu cher payer le vin cuvé?
Pour un écu, jadis, on se fût achevé
Sous la treille, et l'on eût en éclats mis les vitres
Par-dessus le marché. Poursuivons mes regîtres :

« Rafael de Crémone, un double ducaton
« Pour adultère et rapt. » On n'est pas un Caton,
Et, comme un autre, au temps de ma mine fleurie
J'eus entre chien et loup quelque galanterie;
Mais j'estime que c'est vilipender l'honneur,
De taxer deux ducats l'acte d'un suborneur.
Un juge amoureux est un fléau détestable,
Et justice chez nous est menée à la diable :
Selon que la Cynthie a gaie ou sombre humeur,
Le tribunal est tendre ou sévère au plaideur,
Et quand la belle éprouve un semblant de migraine
Le juge est implacable et double chaque peine.
Le même désordre est aux affaires d'État
Depuis que ce démon est le vrai podestat :
Une fille on ne sait d'où ni pourquoi venue,
Qui, l'an dernier, tomba, comme on dit, de la nue,
Poursuivant des desseins, je crois, plus raffinés,
Que simplement conduire un barbon par le nez.
En même temps parut ici cet escogriffe
Qui porte également de Lucifer la griffe,
Et qui, malgré qu'il soit à l'office installé,
Au jeu de la Cynthie est clairement mêlé.
L'instant est bien choisi pour cette mascarade
Lorsque l'État romain s'en va, seul et malade,
Et que le Mantouan, notre vieil ennemi,
N'est, d'après quelques-uns, que d'un œil endormi !

Bruit au dehors.

Mais quel est ce fraca ...

SCÈNE II

LE PODESTAT, JACOMO.

Le podestat entre vivement. Ses vêtements sont en désordre. Sur son épaule pend un grand manteau couvert de boue, des plis duquel s'échappent quelques pierres.

LE PODESTAT, parlant à des gens au dehors.

Mécréants... pendards... traîtres,
Je voudrais vous voir pris dans un cercle de reîtres,
Les plus noirs, les plus durs que l'on puisse trouver,
Les fallût-il exprès dans ce dessein lever,
Faisant, à tour de bras, pleuvoir sur vos épaules
Les coups drus et serrés d'un triple rang de gaules!...

A Jacomo, en lui montrant son chapeau déformé.

Tiens, regarde le poing qui vint s'abattre là;

Lui indiquant les pierres.

Et l'aimable dessert dont on me régala.
Quant aux propos qu'on fit siffler à mes oreilles,
Satan seul dans sa Cour en ouït de pareilles.

Bruit confus au dehors.

Tu les entends... « A bas le tyran de Forli! »
Tyran!... Bien, à ce nom je n'aurai pas failli.
Mande par un exprès au légat de Ravenne
Qu'il m'envoie, à l'instant, de quoi donner la gêne,
Avec un homme propre à l'opération :
Je veux que tout Forli passe à la question.
Hé bien, tu n'écris point?

JACOMO.

Saint Jacques m'en préserve;
Qu'un autre, s'il lui plaît, à votre perte serve,
Moi, non.

LE PODESTAT.

Tu montreras en ce cas le chemin,
Et mon homme sur toi va se faire la main.
Monsieur le bon apôtre, il faut qu'on vous soumette?...

JACOMO.

Quels que soient les écarts où votre humeur vous jette,
Vous ne pousserez point jusqu'à la pendaison;
Mais que j'aille avec vous me mettre à l'unisson,
Nous aurons beau tous deux crier miséricorde,
Et j'aurai, vous pendu, le reste de la corde.

LE PODESTAT.

Le discours impudent!...

JACOMO.

Plein de sincérité,
Et surtout, j'en ai peur, près de la vérité.
Voulez-vous que je parle avec franchise entière,
Et dise mon avis tout cru sur la matière?...
Vous n'êtes pas plus fait pour jouer au tyran
Que moi pour me donner des airs de capitan.
On n'est pas un Néron lorsqu'on a cette face :
Au seul mot de prison votre bouche grimace,

Et si vous deviez voir mettre à la question,
La victime elle-même aurait compassion.

Le podestat veut parler.

Ne vous récriez pas... Je n'en veux point démordre,
Vous n'avez pas les dents comme il les faut pour mordre.
Certain loup en berger se déguisa, dit-on ;
Vous de la peau du loup affublez un mouton.

LE PODESTAT.

Peste soit du bavard!...

JACOMO.

C'est la vérité nue ;
Vous n'avez pas de fiel.

LE PODESTAT.

Encor...

JACOMO.

Je continue.
Si vous êtes au fond un excellent humain,
Avant que le démon ne mît ici la main
Les vertus y poussaient sans effort ni culture ;
C'était du paradis une miniature :
Même en temps de vendange au plus quelques excès ;
Les brouilles d'amoureux étaient les seuls procès ;
Un vieux sergent manchot, traînant sa hallebarde,
A lui seul suffisait pour tenir bonne garde.
Au lieu de cet Eden quel enfer aujourd'hui !
Je verbalise avant que le soleil ait lui
Et consume mes jours à des réquisitoires.

Ce ne sont que débats, discordes, trames noires.
Vous étiez adoré ; l'on vous siffle à présent ;
De bénin, il est vrai, le joug s'est fait pesant.

LE PODESTAT.

Ou bénin ou pesant, il est ce qu'il doit être,
Ce que je veux, enfin. Suis-je ou non pas le maître?

JACOMO.

Vous?... Le vrai podestat est fille et non barbon,
Gente dame Cynthie...

LE PODESTAT.

Insolent!

JACOMO.

Dites non.

LE PODESTAT.

Après tout, s'il me plaît de me régler sur elle?...
Son petit doigt en sait plus long que ta cervelle.

JACOMO.

Pourquoi donc se laisser elle-même mener,
Puisqu'elle est si fort propre à l'art de gouverner?...

LE PODESTAT.

Hé, plaît-il ?

JACOMO.

Je m'entends.

LE PODESTAT.

En ce cas qu'on s'explique.

JACOMO.

Ce que vous avez dit n'est-il pas sans réplique?
Son doigt en sait plus long...

LE PODESTAT.

Par le diable, il s'agit
D'expliquer ton propos, non de ce que j'ai dit.
Voyons, parle...

JACOMO.

A quoi bon? Vous croirez que j'invente,
Et noircis par dépit la vertu de l'infante.

LE PODESTAT.

Malpeste, tu me fais à petit feu mourir.

JACOMO.

Voilà tout le profit qu'on recueille à nourrir
Ces muguets bien frisés, aux façons langoureuses,
Dont l'œil humide rend les filles amoureuses,
Qui s'accrochent sans honte aux galons de valet,
Pour dormir, manger, boire, aimer comme il leur plaît.

LE PODESTAT.

Mais c'est nommer Sylvio.

JACOMO.

Je veux bien.

LE PODESTAT.

Elle l'aime?...
Réponds...

JACOMO.

Euh... euh...

LE PODESTAT.

Oui-dà...

JACOMO, à part.

Comme le voilà blême !...

LE PODESTAT.

Ah ! mon mignon... Je vais net le congédier,
Et sans plus de retard le lui signifier.
Et quant à vous, ingrate, adieu le temps de fête,
Où tout dans la maison allait à votre tête.

Appelant.

Holà, holà, Sylvio !... N'entends-tu pas, maraud,
Et pour être obéi faut-il crier plus haut ?...
Sylvio !... Je crois qu'il veut m'époumoner, le traître.
Ah ! le sire à la fin se résout à paraître.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, SYLVIO.

Sylvio entre comme un homme qui vient d'être brusquement éveillé, en bâillant et en étirant les bras.

LE PODESTAT.

Que faisais-tu là, drôle ?...

SYLVIO.

Un rêve. Je songeais
Que de la tête aux pieds tout à coup je changeais ;
Des pieds à la tête, oui, crac... j'avais fait peau neuve.
Ma garde-robe était en un tour de main veuve
De ces grègues à jour, transparente cloison,
Où le frais quelquefois entre hors de saison ;
De ceci qui jadis fut une souquenille,
Et qu'on nommerait bien en l'appelant guenille,
Et du feutre roussi que je tiens à la main.
Bref, tout disparaissait par le même chemin,
Et je me retrouvais vêtu de brocatelle,
Ayant à chaque manche un fin tour de dentelle.

LE PODESTAT.

Les rêves sont parfois un avertissement,
Dit-on, et l'avenir se découvre en dormant :
Un songe t'a prédit que tu quittais ces hardes.
J'entends que pas un jour de plus tu ne les gardes.

SYLVIO.

En vous prétendant ladre on vous calomniait :
Je le soutins toujours contre qui le niait.
Vos générosités n'ont pas besoin de digue,
Et l'on irait trop loin en vous disant prodigue,
Certe... Mais on a vu moins libéral que vous,
Et ces méchancetés sont propos de jaloux,
Qui crèveront de rage en voyant la livrée
Dont vous m'allez vêtir, d'or et de soie ouvrée.

LE PODESTAT.

Si tu n'as pas le choix d'un autre vêtement,

Je t'engage à ne plus sortir que nuitamment,
En évitant la lune... Assez de verbiage ;
Pour parler net et bref, tu vas plier bagage.

SYLVIO.

Apprenez-moi mes torts.

LE PODESTAT.

Des raisons ?... Il me plaît,
Sans dire le pourquoi, de changer de valet.
Je n'ai point là-dessus de raisons à produire.
Je t'éconduis... c'est que je te veux éconduire,
Voilà tout.

SYLVIO.

Le silence est le pire motif
Et ne passa jamais pour fort démonstratif.

LE PODESTAT.

Tu m'échauffes enfin. Sans plus tarder détale.

SYLVIO, se renversant dans un fauteuil.

Où je me trouve bien, per Bacco, je m'installe :
Or, je suis bien ici ; pourquoi quitter, dès lors ?

LE PODESTAT, à Jacomo.

Saisis-moi ce vaurien, et le jette dehors.

JACOMO.

Y pensez-vous, bon Dieu !... Je ne suis pas de taille;
D'un souffle le maraud finirait la bataille.

SYLVIO, toujours assis.

Je témoigne, il est vrai, quelque civilité

En estimant si fort votre hospitalité :
Vous habillez vos gens... la meilleure peinture
Serait pâle à côté des choses en nature;
Par quelle métaphore égaler ce pourpoint?
Et vous les nourrissez... voyez mon embonpoint :
C'est de votre cuisine une enseigne vivante,
Et l'abstinence y parle une langue navrante ;
Mais, lorsque l'estomac a su se résigner
Aux menus qui d'abord pouvaient lui répugner,
On aime cette vie honnête et bien réglée
Pour conduire à cent ans savamment calculée ;
Et j'attends, quant à moi, l'exprès commandement
D'un arrêt pour songer au déguerpissement.
J'en puis même appeler.

LE PODESTAT.

Je te veux faire pendre
Haut et court, au plus tôt.

SYLVIO.

Mieux serait de m'apprendre
Peut-être — on est d'un âge à pouvoir s'amender —
De quel chef vous avez à me réprimander.

LE PODESTAT.

Morbleu, c'est un récit à prendre une heure entière;
J'y manquerais de souffle avant que de matière,
Mais je veux défiler un bout du chapelet,
Et tu t'amenderas... hors d'ici, s'il te plaît :
Passer tout le saint jour à bayer aux corneilles,
Lorsqu'il faut écouter ne pas avoir d'oreilles,
Mais en être soudain mieux pourvu que Midas.

Quand la discrétion veut qu'on n'entende pas ;
Et, de même, tantôt aveugle et cul-de-jatte,
Tantôt subtil de l'œil et dispos de la patte ;
Constant en un seul point, au métier d'aigrefin ;
Et, pour que rien ne manque à ta conduite, enfin,
Se permettre, Monsieur, de galantes visées,
Et sans vergogne aller sur mes propres brisées :
Drôle, si c'était là d'un bon sujet le fait,
Je t'en proclamerais le modèle parfait ;
Mais comme j'entends peu les choses de la sorte,
J'exige, encore un coup, que de chez moi tu sortes,
Et je...

Apercevant Cynthie ; à part.

Mais la voici...

JACOMO.

Ferme ! Ne bronchez pas.

LE PODESTAT, à part.

Ah ! qu'elle a chaque fois plus de grâce et d'appas !...

A Sylvio.

Sors.

Sylvio sort.

SCÈNE IV

LE PODESTAT, JACOMO, CYNTHIE.

CYNTHIE.

Bonjour, doux seigneur.

LE PODESTAT.

Bonjour.

CYNTHIE.

Votre air me glace.
Çà, que ce vilain pli de votre front s'efface.

Lui tendant la joue.

Venez me baiser là !

JACOMO, au podestat.

Restez !

LE PODESTAT, à part.

Cruel effort !...

Après un moment d'hésitation, il va pour l'embrasser.

CYNTHIE, s'éloignant.

Laissez ; cela n'a rien qui me tente si fort.
Vous confériez, je vois, d'une affaire secrète,
Et mon entrée ici fut, sans doute, indiscrète?

LE PODESTAT.

Nullement. Il n'est rien de moins mystérieux :
Je chassais un valet irrévérencieux,
Ce coquin de Sylvio. (A part.) Comment le prendra-t-elle?

CYNTHIE.

Et vous vous échauffez pour cette bagatelle ?
Le beau motif, vraiment, de se fouetter le sang !...

LE PODESTAT, à Jacomo.

Entends-tu ?

JACOMO, au podestat.

Faux semblants.

CYNTHIE.

Quelqu'un de votre rang
S'aller commettre avec un laquais ! J'en ai honte.

LE PODESTAT, à Jacomo.

Je te soupçonnais bien de m'avoir fait un conte.
Un laquais... Quel mépris !

JACOMO, à part.

Vieux fou...

LE PODESTAT, à Jacomo.

N'y reviens pas !

CYNTHIE.

Mais quittons, je vous prie, un sujet aussi bas,
— Je venais réclamer, seigneur, votre justice.

LE PODESTAT.

Parle.

CYNTHIE.

Et vous dénoncer le plus noir artifice.

LE PODESTAT.

Un complot ?

CYNTHIE.

Un quatrain, par la haine dicté
Où le moindre mot porte un coup prémédité.

Lui tendant un papier.

Lisez... je n'en veux pas, pour moi, souiller ma lèvre ;
Au contact du papier je sens monter la fièvre.

LE PODESTAT, lisant.

« Cynthie est-elle sage ? — Elle a mille beautés.
» A-t-elle des vertus ? — Ses propos sont vantés.
» Sa sagesse l'est-elle ? — Elle brille à la danse.
» Mais ses vertus ? — Sa voix à merveille cadence. »
Oui, le trait est perfide.

CYNTHIE.

A vos airs indulgens
On reconnaît le cas que vous faites des gens.
Cette satire, où perce un sens abominable,
Ne vous retenez pas, dites qu'elle est aimable.

LE PODESTAT.

Hé ! non pas, et je veux...

CYNTHIE.

Pour excuser ces vers
Il faut plus que l'auteur avoir l'esprit pervers.

LE PODESTAT.

Mais je n'excuse rien, et ressens ton outrage ;
Que ce vil grimaud ose avouer son ouvrage,
Et je...

CYNTHIE.

C'est lui prêter un grand fonds de candeur
De croire qu'il ira s'en proclamer l'auteur :
N'avez-vous pas l'enquête et l'interrogatoire,
L'appel par les sergents, l'arrêt comminatoire,
Le cachot simple ou noir, la séquestration
Sans boire ni manger, enfin la question ?

LE PODESTAT.

Là... là... pour un quatrain...

JACOMO, à part.

La pécore!... J'enrage.

CYNTHIE.

On ne mesure pas, mais on pèse l'outrage.

JACOMO, au podestat.

Croyez-moi, le conseil est des plus imprudents,
Pour quelques méchants vers de faire voir les dents.

Montrant les pierres que le podestat a laissées tomber en entrant.

L'arbre où croissaient ces fruits sous le poids d'autres penche
Vous en feriez sur vous pleuvoir de chaque branche,
Sans fermer, pour cela, la bouche aux médisants;
Leurs traits n'en deviendraient même que plus cuisants.
On aurait contre moi noirci toute une rame,
Entassé prose et vers, pamphlet sur épigramme,
Qu'après m'être tâté je demeurerais coi.
Et si l'on m'en venait demander le pourquoi,
Je dirais : « Vous criez *au voleur!* lorsqu'on vole.
» Bien... Mais on ne m'a pris seulement une obole.
» Quand vous voyez briller le fer : *à l'assassin!*
» Auriez-vous aperçu dans l'ombre un spadassin?...
» Laissez tout ce fatras s'en retourner en poudre.
» Un bâton suffirait ; vous invoquez la foudre!... »

LE PODESTAT.

Cet avis a du sens.

CYNTHIE.

Soit. Quittons ce sujet.
J'avais à vous parler encor d'un autre objet,
Mais un tiers est de trop pour que je m'en explique.

LE PODESTAT, à Jacomo.

Laisse-nous.

JACOMO, à part.

Je pressens quelque tour diabolique.

Jacomo sort.

SCÈNE V

LE PODESTAT, CYNTHIE.

CYNTHIE.

Seigneur, de vos bienfaits j'ai le cœur pénétré,
Et je ne sais comment je les reconnaîtrai;
Ne pouvant m'acquitter, la prudence me porte
A ne me charger pas d'une dette plus forte.

LE PODESTAT, à part.

Grand Dieu! (Haut.) Que prétends-tu par là?...

CYNTHIE.

Vous faire part
Du dessein arrêté de mon prochain départ.

LE PODESTAT.

Ce n'est pas sérieux?...

CYNTHIE.

S'il vous faut une preuve,
Vous l'aurez dès demain.

LE PODESTAT, à part.

Je vois où tend l'épreuve.

Haut.

Sur ces vers ne crois pas que j'eusse un parti pris :
Je veux faire saisir le coupable à tout prix;
En outre, de rimer édit portant défense.
La prose suffit bien pour dire ce qu'on pense,
Et des faiseurs de vers le style ténébreux
Masque le plus souvent des projets dangereux.

CYNTHIE.

Ces vers m'étaient déjà sortis de la pensée;
Dans le premier moment si j'en fus offensée,
C'est faute de savoir — depuis ce qu'on m'apprit —
Que porter le cœur haut marque un petit esprit.

LE PODESTAT.

Va, donne un libre cours à ton humeur railleuse.
A l'endroit des brocards j'ai la peau chatouilleuse :
Mais n'aie aucun égard à mon tempérament;
Tes sarcasmes seront mon juste châtiment.

CYNTHIE.

Quand nous allons tantôt nous quitter pour la vie,
Railler serait cruel, et n'est pas mon envie.

D'ailleurs, pour quelques torts, des bienfaits, et plus grands...

LE PODESTAT.

A l'aveu qui t'échappe, ingrate, je te prends.
Tu connais par des faits ce que vaut ma tendresse
Et tu broies mon cœur pour t'acquitter, traîtresse.
— Pourquoi donc ce dessein? Eh! suis-je autre pour toi
Que toujours tu m'as vu? — Méchante, réponds-moi.

CYNTHIE.

Vous-même répondez. Votre mémoire est brève.
Tout à l'heure, — pourtant ce n'était point un rêve, —
L'affront, l'affront sanglant...

LE PODESTAT.

J'avais l'esprit perdu;
Contre un doute poignant je luttais, éperdu.
Jacomo prétendait...

CYNTHIE.

Que pouvait-il prétendre?

LE PODESTAT.

Que j'étais le pendant du bonhomme Cassandre.
Il disait, et faisait de le croire semblant,
Que Sylvio...

CYNTHIE.

Mais après?

LE PODESTAT.

E... tait... ton galant.

CYNTHIE, *feignant de se trouver mal.*

Ciel ! Je me sens au cœur par l'injure frappée.

LE PODESTAT, *cherchant à la ranimer.*

Mignonne... — J'ai là fait une belle équipée !
Rustre !... Cerveau fêlé !... — Mignonne, remets-toi ;
Je t'établis en tout souveraine chez moi,
De rage en dût crever cette vipère infâme.
Plus d'un grand empire eut pour arbitre une femme
Et s'en trouva fort bien. Moi, chétif podestat,
Je ne puis t'assurer en douaire un État,
Ni faire que Forli soit la France ou l'Espagne,
Pas plus que transformer une butte en montagne ;
Mais qu'importe à l'amour le nid petit ou grand ?
Il fait d'un noir désert un bocage riant.

CYNTHIE, *se remettant.*

De vos desseins je suis on ne peut plus touchée,
Mais...

LE PODESTAT.

D'une barbe grise on est effarouchée,
L'œil n'est plus assez vif, le babil amoureux
Aux lèvres où l'hiver a passé sonne creux.
Je suis vieux.

CYNTHIE.

Que me fait la barbe blonde ou grise ?...
Mais aux malins propos je crains de donner prise.

LE PODESTAT.

Laisse dire aux railleurs. Je prétends désormais

Recevoir leurs lardons sans m'émouvoir jamais.

CYNTHIE.

Rien de mieux quand ce sont épigrammes légères,
Mais l'honneur peut souffrir des rumeurs mensongères ;
Et pour venger le mien je veux avoir raison
De qui sema le bruit de cette liaison.

LE PODESTAT.

Je livre, de grand cœur, le fourbe à ta sentence,
Et suis prêt à dresser moi-même la potence.

CYNTHIE.

Je crois pour lui savoir un meilleur châtiment :
Vous lui direz sur moi net votre sentiment.

LE PODESTAT.

Certe.

CYNTHIE.

Et dans quelle forme éclatante et publique
Je puis faire, à mon gré, que votre cœur s'explique.

LE PODESTAT.

Vivat ! Je vois d'ici son profil s'allonger ;
Le pauvre homme en perdra le boire et le manger.

CYNTHIE.

De plus, pour ôter tout prétexte à sa malice,
Et que jusqu'à la lie il boive le calice,
Ajoutez que Sylvio, ce lâche, ce vaurien,
Ce gibier de bourreau...

LE PODESTAT, à part.

Ho! la femme de bien!...

CYNTHIE.

Comme par le passé reste à votre service,
Et que vous lui voulez faire quitter l'office,
Afin qu'avec la chance en tout temps de me voir
Ses yeux éprouvent mieux sur moi tout leur pouvoir.

LE PODESTAT.

Plaît-il?

CYNTHIE.

La chose m'est fortement déplaisante,
Et l'honneur doit parler afin que j'y consente.

LE PODESTAT, à part.

Est-ce que j'entends bien?...

CYNTHIE.

Mais quel air effaré?...

LE PODESTAT, riant.

Ah! le tour est fort bon et longtemps j'en rirai.

CYNTHIE.

Tant mieux.

LE PODESTAT.

C'est, par bonheur, pure plaisanterie.

CYNTHIE.

Je n'ai de plaisanter, par malheur, nulle envie.

LE PODESTAT.

Ce serait tout de bon?...

CYNTHIE.

Ces étranges façons...

LE PODESTAT.

Pardonne. L'amour cède aux plus grossiers soupçons ;
Manque-t-il de prétexte, il faut qu'il en invente;
Plus même on le rassure, et plus il se tourmente.
Cependant, je n'ai point le travers de ces gens
Que chaque avance rend d'autant plus exigeans ;
Le moindre gage...

CYNTHIE.

Un gage ?

LE PODESTAT.

Oui... deux mots d'écriture,
Une promesse avec un bout de signature.

La conduisant vers la table.

Là, ce serait écrit avant qu'on s'en doutât :

Dictant.

« Je promets d'épouser le seigneur podestat. »

CYNTHIE.

Allons, s'il faut cela pour qu'on vous satisfasse :
Mais c'est à vos amours singulière préface.

LE PODESTAT.

La préface n'est rien quand le livre a du bon ;
Mignonne, on y mettra ses soins.

CYNTHIE, à part.

Pauvre barbon !

Elle écrit.

LE PODESTAT, à part, montrant les yeux de Cynthie.

Quel feu !... Ce sont flambeaux tout prêts pour l'hyménée,
Et signes précurseurs d'une riche lignée.

CYNTHIE, lui remettant le papier.

Vous êtes, cher seigneur, à présent satisfait ?...

LE PODESTAT.

Mais le contrat n'est pas entièrement parfait :
Justinien permet qu'on réclame des arrhes,
Et Gajus le prescrit même.

CYNTHIE.

Ce sont barbares,
Je n'ai rien.

LE PODESTAT.

Oh ! que si... Ce baiser que tantôt...

CYNTHIE.

Vous avez refusé.

LE PODESTAT.

J'étais un triple sot.

Il l'embrasse. Elle lui présente l'autre joue.

CYNTHIE.

Voyons, sur l'autre joue...

LE PODESTAT.

Oh ! douceur infinie !
Je me sens l'esprit frais et l'âme rajeunie.
Pour n'avoir pas les airs penchés d'un jouvenceau,
Crois-moi, l'on est encore un assez fin morceau ;
Et plus d'un porte en croc sa moustache, et promène
Des regards qui jamais ne virent d'inhumaine,
Auquel on se fait fort de remettre des points.
Mignonne, tu verras quand nous serons conjoints.

CYNTHIE.

Seigneur...

LE PODESTAT.

Hé ! l'innocente... A mon amour pardonne
Les transports un peu vifs auxquels il s'abandonne.
Je vais faire quérir ce fourbe maintenant,
Et lui dire son fait, sans plus de compliment.
Ah ! maître Jacomo... — Mais, un instant... j'oublie :

Il se met à la table et écrit.

Ce décret, sur-le-champ il faut qu'on le publie ;
Cent ducats à celui qui livrera l'auteur
De ce quatrain. On a pour moins un délateur.
Tiens, prends... et...

Bruit.

Qui va là ?...

SCÈNE VI

Les Précédents, SYLVIO, UN MESSAGER.

La porte du fond s'ouvre brusquement. Le messager paraît, avec Sylvio qui veut l'empêcher d'entrer.

SYLVIO.

La malice est grossière
Beau sire. Une autre fois sors de ta gibecière
Un tour moins fripé.

LE MESSAGER, résistant.

Mais...

SYLVIO.

Voyez donc le vilain
Qui force en plein soleil la maison du prochain.
Dehors !

LE MESSAGER.

Encore un coup, sache à qui tu t'adresses :
J'appartiens au Légat.

SYLVIO.

Hé ! si tu ne te presses
De tourner les talons, fourbe...

LE MESSAGER, se débattant.

A l'aide !...

LE PODESTAT, les séparant.

Holà !
Prenez-vous ce logis pour champ de pugilat ?...
Mes gars, allez dehors vider votre querelle,
Et que les horions tombent là comme grêle !
Mais plus un geste ici.

SYLVIO, cherchant à entraîner le messager.

Viens.

LE MESSAGER, au podestat.

Mon digne seigneur,
Tirez-moi de ses mains. Le Légat-gouverneur
De Ravenne vers vous en hâte m'expédie.

SYLVIO, même jeu.

As-tu fini bientôt de cette comédie ?...
Pour ces maîtres larrons il n'est mauvais moyen.

LE MESSAGER, remettant un papier au podestat.

Voyez plutôt.

LE PODESTAT, à Sylvio, qui veut l'empêcher de prendre le papier.

Tout beau !... Cette ardeur pour mon bien
De ta part...

SYLVIO.

On a ait un retour sur soi-même.

LE PODESTAT.

Dans ce retour subit ma foi n'est pas extrême.
— Avertis Jacomo que je l'attends ici.

CYNTHIE, bas à Sylvio qui lui a dit quelques mots pendant que le podestat ouvre le pli.

Je me charge de tout ; ne crains rien.

Sylvio sort.

LE PODESTAT.

Qu'est ceci ?...

Lisant.

« Seigneur Podestat, le duc de Mantoue vient de
» rompre à l'improviste la trêve qui durait depuis trois
» années entre lui et l'État de Rome. Il s'est emparé,
» par surprise, de Faënza et d'Imola. D'après une lettre
» qu'on a saisie sur un espion, le dessein du Mantouan
» serait de marcher incontinent sur Forli, où il paraît
» qu'il s'est ménagé des intelligences. Vous êtes averti,
» seigneur Podestat. Faites ce que vous pouvez afin de
» déjouer la trahison et de conserver Forli à notre
» maître Clément VI. »

Au messager.

Je rends grâce au Légat de l'avis salutaire.

Le messager sort.

SCÈNE VII

LE PODESTAT, CYNTHIE.

LE PODESTAT,

Nous avons sur les bras une méchante affaire :
Le Mantouan n'a feint un si profond sommeil
Que pour nous trouver moins préparés au réveil.

CYNTHIE.

Chacun heureusement n'eut pas votre assurance,
Et l'on sentit pour vous le péril à l'avance.
Oui, lorsqu'on vous pressait de relever ces murs
Lézardés et croulants, et par des hommes sûrs,
De braves lansquenets, vieille troupe choisie,
De remplacer l'inerte et molle bourgeoisie,
Gardienne sans vigueur de remparts chancelans,
On ne vous dictait point par caprice ces plans.

LE PODESTAT.

Quoi, c'était ?...

CYNTHIE.

Je n'ai pas don de seconde vue,
Et cette agression, qui donc l'aurait prévue ?
Mais je savais Gonzague en de tels jeux expert,
Et qu'il prenait les gens le plus souvent sans vert.

LE PODESTAT.

Fille rare, étonnante... Ah ! sans ta clairvoyance !...

CYNTHIE.

Ne vous laissez aller à trop de confiance ;
Ce complot par le duc dans la place noué...

LE PODESTAT.

Mais, une fois connu, n'est-il pas déjoué ?
Il suffit que de près et dans l'ombre on surveille...

CYNTHIE.

Qui donc ?...

LE PODESTAT.

Mais le Judas...

CYNTHIE.

Ce serait à merveille
S'il venait se livrer lui-même ingénument;
Mais c'est le supposer trop candide, vraiment;
Il n'attend pas de vous, je crois, sa récompense.

LE PODESTAT.

Nous saurons bien sans lui... Mais...

CYNTHIE.

Eh bien?...

LE PODESTAT.

Oui... j'y pense;
Quand nous vîmes tantôt s'agiter ce vaurien,
Les bons motifs n'entraient dans sa fièvre pour rien :
De toutes les horreurs le maraud est capable,
Et nous tenons en lui, je gage, le coupable.

CYNTHIE.

Qui?... Sylvio?... La plaisante imagination!...
Votre valet héros de conspiration!...

Avec force.

Le traître est Jacomo.

LE PODESTAT.

Jacomo!...

CYNTHIE.

Je l'affirme.

LE PODESTAT.

Se peut-il ?...

CYNTHIE.

Attendez que le fait le confirme,
Que Forli soit au duc. Après l'événement
Vous en raisonnerez bien plus pertinemment.

LE PODESTAT.

Un seul indice, au moins.

CYNTHIE.

Un seul indice ?... Mille.
Des indices... c'est peu. Des faits ; il en fourmille.
Par qui tous mes avis ont-ils été blâmés ?...
Qui voulait que ces murs restassent désarmés,
La place sans obstacle à tout venant ouverte ?...
Qui m'imputait, aussi, de tramer votre perte
Lorsque je conseillais l'appui des lansquenets ?...
Ce sont là des motifs, je suppose, assez nets.

LE PODESTAT.

On ne le peut nier.

CYNTHIE.

Vous devez vous résoudre
A me soupçonner, moi, si vous voulez l'absoudre.

LE PODESTAT.

Je me rends.

CYNTHIE.

Attendez. Rien ne vous presse tant :

Jacomo va venir ici dans un instant ;
De ce qui s'est passé ne faites rien paraître,
Annoncez ma disgrâce, et vous verrez le traître,
Laissant toute prudence, en son contentement,
De sa perte à plaisir se faire l'instrument.

Jacomo paraît.

C'est lui.

Cynthie sort.

SCÈNE VIII

LE PODESTAT, JACOMO.

JACOMO, à part.

J'augure mal de ce qu'il va m'apprendre :
La belle en ses filets aura su le reprendre.
Le pauvre homme !...

LE PODESTAT, à part.

Vraiment, à l'observer de près,
On voit je ne sais quoi de sinistre en ses traits ;
Oui, le Judas est peint sous ce faux air bonhomme.
Haut.
J'ai pesé tes conseils, et j'ai trouvé qu'en somme
Aux affaires de cœur mieux vaut donner congé.

JACOMO, à part.

Quel langage nouveau !...
Haut.
Fort sagement jugé.

Devant des cheveux gris Cupidon fait retraite;
Soixante ans ne sont pas l'âge d'une amourette.

LE PODESTAT.

Cinquante-neuf, bourreau !

JACOMO.

Sans compter, entre nous,
Que ce froid obstiné qui vous tient aux genoux
N'est pas...

LE PODESTAT, à part.

Hum !... Calmons-nous.

Haut.

Pour plus de garantie,
J'ai formé le dessein d'éloigner la Cynthie.
Ce sera dès demain.

JACOMO.

Tout de bon?...

LE PODESTAT.

Tout de bon.

JACOMO.

Et moi qui supposais, au contraire — pardon —
Qu'elle venait encor de serrer votre chaîne.
J'ai l'âme débonnaire et fermée à la haine,
Mais voir tomber enfin l'écaille de vos yeux
Est pour moi bonne aubaine, et j'en suis tout joyeux.
On ferait un volume, encor sans tout y mettre,
Des sottises sans fin qu'elle vous fit commettre.

Cependant son chef-d'œuvre, — entre tant de hauts faits
S'il s'en peut distinguer de plus ou moins parfaits, —
C'est d'avoir patronné ces soudards faméliques,
Qui plongent de longs bras dans les caisses publiques,
Houspillent le bourgeois après l'avoir grugé,
Sont de chaque maison le galant obligé
Et consolent l'époux en cajolant la femme.
Pandours n'auraient pas fait besogne plus infâme.

LE PODESTAT, à part.

Il y vient sans effort.

Haut.

Hé ! déjà j'inclinais
A ne pas retenir ici ces lansquenets.

JACOMO.

Alors, ne tardez plus un seul jour, pas une heure.
Faites vite ; la chose en paraîtra meilleure.

LE PODESTAT.

Là ! tant de hâte...

JACOMO.

Soit. Mieux vaut attendre encor ;
Il reste, en fouillant bien, cent écus au Trésor.

LE PODESTAT.

Je ne sais ce qui rend ta parole éloquente,
Mais je ne la trouvai jamais si convaincante.

JACOMO.

C'est le bon sens, enfin, qui vous ramène à lui ;

Et puisque la raison a son tour aujourd'hui,
Ne lui marchandez pas les avis qu'elle donne :
On pourrait supposer que votre esprit tâtonne.
— A la ville rendez aussi l'espace et l'air :
Ces bastions lui font comme un étau de fer ;
Désarmez-les sans crainte.

LE PODESTAT, à part.

O comble d'impudence !...
Allons ! poussons la chose à l'extrême évidence.
Haut.
Mais en cas de surprise ?...

JACOMO.

Au milieu de la paix ?...
L'horizon n'eut jamais plus rassurant aspect :
L'Italie a l'air d'être au soleil endormie.

LE PODESTAT.

Mantoue est, cependant, toujours notre ennemie.

JACOMO.

Et la trêve ?...

LE PODESTAT.

On la rompt.

JACOMO.

Ayez l'âme en repos :
Le duc aime l'amour, le jeu, les gais propos.
Il gardera la trêve.

LE PODESTAT, avec éclat et s'élançant sur Jacomo.

Ah! la mesure est pleine,
Scélérat; ton forfait va recevoir sa peine !

JACOMO, se débattant.

Quel vertige !...

LE PODESTAT.

Oui, la tête a tourné, mais à toi;
Nous la ramènerons dans le droit sens, crois-moi !

Appelant.

Holà !...

JACOMO.

Vous m'étranglez.

LE PODESTAT.

C'est l'office d'un autre.

Appelant.

Accourez...

JACOMO.

Mais, au moins, quelle idée est la vôtre?

LE PODESTAT.

C'est juste. Hypocrisie est sœur de trahison.

Aux gardes qui sont entrés.

Qu'on saisisse cet homme et le traîne en prison.

A Jacomo.

Le ciel pour ton salut amène ici Gonzague !...
Car, sinon...

JACOMO.

Je commence à voir clair dans le vague ;
Vous servez un complot contre vous-même ourdi,
Et qui finira mal pour vous, je le prédi.
J'y découvre la main de cet être funeste,
Auquel rien ne se peut comparer que la peste,
L'infernale Cynthie...

LE PODESTAT.

Un bâillon ! Un bâillon !...
Et s'il continuait dans sa rébellion,
Que, sur l'heure, on lui serve un tour de bastonnade,
Et qu'on double la dose, à la moindre algarade.

On entraîne Jacomo.

SCÈNE IX

LE PODESTAT, CYNTHIE.

LE PODESTAT, à la porte par laquelle Jacomo est sorti.

Va... va... maudite engeance.

CYNTHIE, entrant par le côté opposé.

Eh bien, l'avais-je dit ?...

LE PODESTAT.

Certes, tu me l'avais fort justement prédit,
Et j'ai sagement fait de t'avoir écoutée.
Se peut-il qu'à ce point une âme soit gâtée ?...
Sans vergogne il a mis sa trahison à nu.

CYNTHIE.

Vous n'êtes plus par rien maintenant retenu :
Le Mantouan approche.

LE PODESTAT.

A merveille... Qu'il vienne!

CYNTHIE.

En allant le chercher, mieux vaut qu'on le prévienne.

Mouvement du podestat.

Le conseil vous étonne?... Enfermez-vous ici;
On a de votre bien, ma foi, trop de souci.

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

Quoi! l'occasion s'offre à vous d'elle-même,
De rendre stratagème au duc pour stratagème;
Le piège dans lequel il voulait vous jeter,
Un effort vif et prompt peut l'y précipiter;
Et vous demeurez froid à ce coup de fortune!...
Et la gloire vous est à ce point importune
Que pour la laisser fuir vous retirez la main!...
Cher seign podestat, je vous croyais Romain.

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

La chose, après tout, quelque peu me regarde :
Je partage avec vous de votre honneur la garde,

Et si pour votre nom, vous préférez l'oubli,
Moi qui le dois porter, je le veux ennobli.

LE PODESTAT.

Tu dois avoir raison mille fois plutôt qu'une,
Sans doute, — mais permets, sans humeur ni rancune, —
Ton plan est glorieux, et j'y suis tout porté;
Mais n'est-il pas voisin de la témérité?...
La place n'a pas trop de bras pour sa défense.

CYNTHIE.

Le choix fait tout, le nombre est de peu d'importance.
Fiez-vous pour sa garde aux braves lansquenets;
Ils sauront se passer d'aide, je le promets.
Quant à la bourgeoisie, hostile ou bien flottante,
Dans ces murs je la crois plutôt compromettante.
Mais pour ce coup le cœur aux plus tièdes viendra;
Le facile succès les déterminera.
Nous perdons des instants que l'action réclame;
Pressez-vous.

UN HUISSIER, entrant.

Les plaideurs attendent.

LE PODESTAT.

Sur mon âme,
Nous avons autre chose à faire qu'à siéger.
Le tribunal remet à huit jours pour juger.

CYNTHIE.

Hé! non pas. La prudence au calme vous invite;

Lorsqu'on croit au danger la trahison vient vite.
Suivez-moi.

A l'huissier.

Que l'on entre.

Cynthie sort avec le podestat.

SCÈNE X

UGOLIN, ESTEVO, Autres Plaideurs, Peuple.

PREMIER PLAIDEUR, à Ugolin.

As-tu vu le rescrit
Qu'on vient de publier au sujet d'un écrit,
Fort peu galant, dit-on, pour la belle Cynthie ?...

UGOLIN.

Oui. L'auteur eût nié la sainte Eucharistie
Qu'on ne le traiterait avec plus de rigueur.
Chez les vieillards adieu la tête, quand le cœur
Est pris.

PREMIER PLAIDEUR.

Cent ducats sont beau profit.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Un pauvre homme
Consumerait sa vie à ramasser la somme.

UGOLIN.

Camarades, les temps sont durs, et cependant

On m'en offrirait trois et quatre fois autant
Que je rejetterais le marché comme infâme.
C'est honteux d'être ainsi le valet d'une femme.
O vieillard imbécile !...

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Ugolin a raison.

ESTEVO, accourant.

Devinez qui l'on vient de mener en prison...
Jacomo.

PREMIER PLAIDEUR.

Jacomo le greffier ?...

ESTEVO.

En personne.

UGOLIN.

Sait-on pour quel motif, au moins, on l'emprisonne ?

ESTEVO.

Mille récits pour un, mais auquel se fier?

PREMIER PLAIDEUR.

Peut-être il est l'auteur de ces vers ?

ESTEVO.

Un greffier !...
Je le soupçonnerais des plus atroces crimes
Plutôt que d'avoir joint l'une à l'autre deux rimes.

Le podestat entre avec Cynthie.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Voici le podestat.

UGOLIN.

Oui, mais lequel des deux ?...
Je vous le dis encor, compères, c'est honteux.

SCÈNE XI

LE PODESTAT, CYNTHIE, LES PLAIDEURS, UN HUISSIER.

Le podestat et Cynthie se placent sur une estrade de côté.

LE PODESTAT, à l'huissier.

Dépêchons; — ce qui peut se remettre, diffère.
Aux plaideurs.
Surtout que les plaideurs aillent vite en affaire.

UGOLIN, à part.

Nouvelle tyrannie.

L'HUISSIER, appelant les causes.

Ugolin Ranucci
Contre Paul Donato.

UGOLIN, s'avançant.

Que je passe... Voici
La chose en quatre mots : — je possède une ferme
Que pour un an je loue à Paul; — au bout du terme

Je veux que le bien rentre en ma possession ;
Mais contestation sur contestation.
Bref, le droit est pour moi, la chose est assez claire,
Et l'on jugerait mal en jugeant le contraire.
J'ai dit.

CYNTHIE.

Hé ! le butor s'exprime insolemment :
Il doit avoir tort.

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

Faisons au réclamant
Défense de troubler Paul dans sa jouissance ;
Dispensons celui-ci de toute redevance
Pendant dix ans. — Passons...

Murmures.

Qu'est-ce ?...

ESTEVO.

C'est du nouveau.
La justice est tombée en quenouille.

L'HUISSIER, appelant.

Estevo
D'Amalfi contre Luc Stefano.

SECOND PLAIDEUR, à son voisin.

Cause grasse.
Le pauvre homme est trois fois...

ESTEVO.

Le début m'embarrasse.
Voici. Ma femme... et Luc... Enfin... je suis...

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Un sot.

ESTEVO, se retournant.

Merci. Le mot n'est pas poli, mais c'est le mot.
Je demande que Luc me ramène ma femme,
Et compte, pour le tort fait à la chère dame,
Cent écus.

CYNTHIE, à Estevo.

Tournez-vous. Il a les cheveux roux.
Fâcheux signe ; — ce doit être un mauvais époux.
Nous ferons dans trois mois connaître la sentence.

ESTEVO.

Mais de trois mois alors je serai plus...

L'HUISSIER.

Silence.

Un messager entre précipitamment et remet un papier au podestat. En même temps le troisième plaideur.

UGOLIN.

C'est trop fort, à la fin.

DEUXIÈME PLAIDEUR, à qui le nouvel arrivant vient de parler.

Tu veux nous en conter.

TROISIÈME PLAIDEUR.

Ils sont si près déjà qu'on les pourrait compter :
Cinq cents lances, au moins.

DEUXIÈME PLAIDEUR, au premier.

La ville est investie.
Ils sont mille.

ESTEVO, au premier plaideur.

Combien ?...

LE PREMIER PLAIDEUR.

Trois mille.

ESTEVO.

La partie
Est perdue.

UGOLIN.

Eh, qu'importe ?.... Autant le Mantouan
Que le joug qui sur nous pèse depuis un an.

LE TROISIÈME PLAIDEUR.

Oui, certe.

UGOLIN.

A l'ennemi prêtons même un peu d'aide ;
Puisqu'il faut succomber, mieux vaut encor qu'on cède.

Ils sortent.

SCÈNE XII

LE PODESTAT, CYNTHIE, puis JACOMO.

LE PODESTAT.

Cernés et prisonniers !...

CYNTHIE.

Calmez donc vos esprits.

LE PODESTAT.

Que dira le Légat?

CYNTHIE.

Pour quelques bourgeois pris,
Des brouillons; grand malheur!... Que seulement la ville
Tienne bon, — et soyez de ce côté tranquille.

JACOMO, paraissant au fond.

Ah! c'est par trop pousser les choses à l'excès.

Mouvement de Cynthie.

Ne vous alarmez point... Vous touchez au succès.

LE PODESTAT.

Jacomo!...

CYNTHIE.

De prison il a fui.

LE PODESTAT.

Double traître,
Oses-tu bien encore à mes yeux reparaître?...

JACOMO.

Celui qu'il faut nommer traître, dans un moment
Vous le saurez.

A Cynthie.

Ma foi, c'est bien joué.

LE PODESTAT.

Comment?

JACOMO.

L'ennemi dans la ville à cette heure pénètre ;
A peine il s'est montré qu'on l'en proclame maître ;
Les habitants, réduits des meilleurs citoyens,
Paraissent des captifs qui rompent leurs liens ;
Vos féaux lansquenets, retournant leur cocarde,
A la troupe ennemie ont servi d'avant-garde ;
Ces fiers remparts, pour Rome impuissants aujourd'hui,
Contre Rome demain seront un bon appui ;
De toutes parts le voile à la fois se déchire ;
Tout devait vous aider, — contre vous tout conspire.

Bruit.

On vient de ce côté.

A Cynthie qui fait un mouvement vers la porte.

Restez. C'est bien le moins
De l'accueil du vainqueur que nous soyons témoins.

SCÈNE XIII

LE PODESTAT, CYNTHIE, JACOMO, PEUPLE, GARDES, UN OFFICIER, puis SYLVIO.

LE PEUPLE, se précipitant sur la scène.

Vive, vive Mantoue !

L'OFFICIER.

Et vive la Cynthie !...
Elle nous prépara le gain de la partie.

LE PODESTAT.

Je rêve.

JACOMO.

Vous sortez plutôt d'un long sommeil,
Et la réalité vous surprend au réveil.

LE PODESTAT, à Cynthie.

Perfide!... Est-ce à cela que je devais m'attendre ?

CYNTHIE.

A feindre plus longtemps je ne saurais prétendre;
Mais de ce qu'à bon droit vous jugez trahison,
Je veux loyalement vous donner la raison,
Afin que de mon acte apprenant le mobile,
Vous ne me croyiez pas du moins abjecte et vile.
Mantoue est mon pays, vous le savez déjà,
Je puis, même à vos yeux, me disculper par là;
Mais un autre motif encor m'a décidée,
Et dans ce que j'ai fait surtout encouragée.
Une sentence avait de Mantoue exilé,
Pour avoir méchamment du seigneur duc parlé,
Un galant cavalier, mon ami dès l'enfance.
Je suppliai le duc de remettre l'offense,
Lui disant de fixer le prix de son pardon,
Et m'offris à payer moi-même la rançon.
Il exigea Forli pour casser la sentence :
J'arrivai, je vous vis, j'avais vaincu d'avance.
Vous avez rendu trop aisé mon dévoûment,
Et plus qu'à moi le duc vous doit le dénoûment ;

Il ne me demanda pas d'autre sacrifice
Qu'un innocent emploi de ruse et d'artifice.

JACOMO, au podestat qui lève les mains au ciel.

Devant ce beau récit vous voilà tout pâmé.

LE PODESTAT.

Certe. Et ce beau récit m'a si bien désarmé
Que, sentant croître encor pour elle mon estime,
Je la prends devant tous pour femme légitime.

A Cynthie.

Mamour, il vous souvient de ce petit contrat :

Montrant le papier.

« Je promets d'épouser le seigneur podestat. »

CYNTHIE.

Quoi ! cet engagement?...

LE PODESTAT.

Je veux qu'il s'accomplisse.

CYNTHIE.

Bien.

Appelant.

Seigneur podestat.

Sylvio fend la foule et s'approche. Il a le costume de podestat.

LE PODESTAT.

Hein ?... Sylvio!...

JACOMO.

Son complice !...

LE PODESTAT.

Mon coquin de valet !...

SYLVIO.

Moins de vulgarité,
Brave homme, je vous prie, avec l'autorité.

Montrant un parchemin.

De votre emploi voici l'ordre qui vous décharge
Et du maître au valet fait passer votre charge.
Je prends Cynthie avec les honneurs de l'emploi.

CYNTHIE.

Moi, ce contrat m'oblige à lui donner ma foi :
C'était lui que j'aimais. J'ai fini sa disgrâce.

LE PODESTAT.

Ah ! race de serpents !

SYLVIO, au podestat.

Encore un mot, de grâce ;
D'un quatrain malsonnant je vous livre l'auteur.

Se désignant.

Voici... De cent ducats vous m'êtes débiteur.
Le moyen, je l'avoue, est machiavélique,
Mais on peut tout oser, dit-on, en politique.

LE PODESTAT.

Je vais fuir à jamais cet endroit détesté

Et chercher, pour y vivre, un roc inhabité,
Où de fille on ne voie empreinte ni vestige.
Fût-ce un type de grâce — et d'esprit un prodige,
L'innocence en personne, une femme y viendrait,
Que vers d'autres climats ma course reprendrait ;
Pour dépister la race en malices féconde,
Dussé-je aller plus loin que les confins du monde.

APPARTEMENT A LOUER

PERSONNAGES

THÉMINES.

MADAME PAGE.

UN CONCIERGE.

APPARTEMENT A LOUER

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉMINES, LE CONCIERGE.

Le concierge introduit Thémines.

LE CONCIERGE.

Voici le salon.

THÉMINES.

Pas mal. Un peu bas. Voyons la grandeur...

LE CONCIERGE.

Six mètres sur cinq.

THÉMINES, marquant la place.

Ici mon piano.

LE CONCIERGE, à part.

Encore un piano. Nous en avons déjà trois dans la maison, sans compter celui de ma fille.

THÉMINES, continuant à désigner les places.

Les deux tables de whist.

LE CONCIERGE.

Monsieur joue au whist ? Un joli jeu. J'y suis d'une certaine force.

THÉMINES, à part.

Il est magnifique. (Haut.) Je vous inviterai quelquefois. Le papier n'est pas très frais.

LE CONCIERGE.

Il a été posé au printemps, mais nous avons eu des Américains.

THÉMINES.

L'appartement se loue ?

LE CONCIERGE.

Cinq mille francs, plus les contributions. C'était six mille avant la guerre. Les Prussiens nous ont fait tort de mille francs. Monsieur a été aux remparts pendant le siège ?

THÉMINES.

Il y a un autre appartement au même étage ?

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur, avec une disposition tout à fait semblable et un nombre égal de pièces; cet appartement communique avec celui-ci par une porte qui est condamnée. Il n'est pas loué non plus, mais la propriétaire a l'intention de venir l'occuper.

THÉMINES.

Vous avez au premier?

LE CONCIERGE.

Un notaire, Me Truchet, et monsieur n'en sera pas fâché, car voici mon cinquième hôtel et mon cinquième notaire, et j'ai toujours remarqué que les notaires portaient bonheur. Nous avons au troisième des Brésiliens, des gens très comme il faut et fort généreux surtout; ils reçoivent tous les petits journaux, ce qui est très agréable. Plus haut, une demoiselle de l'Opéra, mademoiselle Moulinette. Monsieur la connaît peut-être ? Je dois lui signifier congé, par ordre de la propriétaire. Mademoiselle Moulinette a ouvert un cours de danse, qui attire trop de monde, surtout des messieurs âgés.

THÉMINES.

L'appartement me plaît, et je crois que je l'arrêterai.

LE CONCIERGE.

Il faut que je fasse encore part à monsieur d'une condition. Monsieur n'a pas de jeunes enfants ?

THÉMINES.

Pourquoi cette question ?

LE CONCIERGE.

C'est que la propriétaire n'en veut point dans la maison.

THÉMINES.

La singulière idée !

LE CONCIERGE.

C'est une observation que madame Colombet, ma femme, me fait aussi quelquefois.

THÉMINES.

Je suis garçon ; par conséquent...

LE CONCIERGE.

Je crois toujours bien faire en prévenant monsieur.

THÉMINES.

Parfaitement. Avant de me décider, je désire donner encore un coup d'œil à la chambre à coucher et à la bibliothèque.

Il entre à droite.

LE CONCIERGE.

J'attendrai monsieur ici.

SCÈNE II

LE CONCIERGE, puis MADAME PAGE.

LE CONCIERGE.

Il a l'air distingué et doit plaire aux femmes. Je me retrouve un peu, quand j'étais jeune, dans sa tournure. (Voyant entrer madame Page.) Madame Page, la propriétaire.

MADAME PAGE.

Madame Colombet m'a dit que je vous rencontrerais ici. Je venais vous prier de donner de l'air aux pièces de l'appartement que je compte habiter. J'y entrerai plus tôt que je ne croyais.

LE CONCIERGE.

Fort bien, madame.

MADAME PAGE.

Vous avez signifié congé à cette demoiselle Moulinette ?

LE CONCIERGE.

Je m'en occuperai aujourd'hui même.

MADAME PAGE.

Vous étiez avec quelqu'un ?

LE CONCIERGE.

Oui, avec un monsieur qui désire louer cet apparte-

ment. Il le trouve à son goût et le visite une dernière fois. Il va rentrer.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINES.

THÉMINES, sans voir madame Page.

C'est à merveille. Vous pouvez enlever l'écriteau; j'arrête l'appartement. (Apercevant madame Page.) Vous, madame!...

MADAME PAGE.

Monsieur Thémines...

Le concierge sort.

THÉMINES.

Vous venez donc aussi visiter l'appartement?

MADAME PAGE, à part.

Quelle idée!... Laissons-lui son erreur.

THÉMINES.

Je vous préviens que je vous ai devancée. L'appartement est loué, et j'ai le plaisir de vous recevoir chez moi, ou à peu près. Veuillez excuser l'indigence de l'ameublement. Je vous offre la moitié d'un fauteuil, une épave, oubliée sans doute par les derniers locataires, des insulaires d'Amérique.

MADAME PAGE.

Grand merci, je ne suis pas fatiguée.

THÉMINES.

Comment trouvez-vous l'appartement?

MADAME PAGE.

A quoi bon me le demander, puisque vous avez loué?

THÉMINES.

Je suis prêt à renoncer à mes droits.

MADAME PAGE.

Non... non. (A part.) Un si parfait locataire, j'en serais très fâchée.

THÉMINES.

L'appartement me plaît, quoique...

MADAME PAGE.

Il y a une restriction ?

THÉMINES.

Oui. La propriétaire; car il paraît que l'immeuble appartient à une dame...

MADAME PAGE.

Vous la connaissez ?

THÉMINES.

Nullement, mais il y a des indications; ce qu'on appelle en paléontologie des lignes générales, à l'aide desquelles on reconstruit tout l'individu. Vous avez quel-

ques débris, une dent, l'extrémité d'un tibia, et vous refaites un mammouth.

MADAME PAGE.

Voilà une aimable science appliquée aux propriétaires. Eh bien! voyons vos lignes générales.

THÉMINES.

Pour commencer, la propriétaire donne congé à mademoiselle Moulinette, une jeune personne de l'Opéra, sous le prétexte qu'elle a une chorégraphie trop hospitalière.

MADAME PAGE.

Vous vous intéressez à mademoiselle Moulinette?

THÉMINES.

Pas le moins du monde. J'ignore si elle est blonde, brune ou rousse, si elle a de la pointe ou du ballon, si elle est grasse ou maigre; je croirais plutôt à de la maigreur. Mais il faut bien que ces demoiselles trouvent un abri quelque part.

MADAME PAGE.

C'est trop juste.

THÉMINES.

Secundo : la propriétaire ne veut pas de locataire ayant de jeunes enfants. Ceci est simplement féroce. C'est pousser à la dépopulation. Je me la figure, cette horrible propriétaire, sous les traits d'une vieille demoiselle, longue et sèche, ayant fait fortune dans la quincaillerie. Elle doit prendre du tabac.

MADAME PAGE, à part.

Il me flatte. (Haut.) Que vous importe la personne de la propriétaire ?

THÉMINES.

Ah ! c'est qu'elle doit venir occuper un appartement contigu au mien et qui n'en est séparé que par une porte condamnée, légèrement condamnée peut-être. C'est presque de la cohabitation.

MADAME PAGE, à part.

Juste ciel ! J'avais oublié cette circonstance. M. Thémines a la réputation d'un homme terriblement dangereux, et l'on sait qu'il m'a fait la cour.

THÉMINES.

Quelle agitation !... (La suivant avec le fauteuil.) Madame, veuillez vous asseoir, je vous prie.

MADAME PAGE, à part.

Cela est impossible. (Haut.) Monsieur, vous m'avez offert tout à l'heure de renoncer à cet appartement et de me céder vos droits. J'accepte.

THÉMINES.

Désolé, madame. Je vous avais fait cette offre avec le secret espoir d'être refusé. Cependant j'étais lié si vous m'aviez pris au mot. Voici trois mois que je m'aveugle à lire des écriteaux, que je m'essouffle à monter des étages, et que je m'abrutis à m'entretenir avec des concierges. J'ai trouvé enfin cet appartement qui me convient

tout à fait, et vous voudrez bien me permettre de le conserver.

MADAME PAGE.

Monsieur, je vous en supplie.

THÉMINES.

Ne m'en veuillez pas d'être inflexible. Je serais obligé de mettre un trop haut prix à ma condescendance.

MADAME PAGE.

Eh bien, si je vous disais que je connais cet appartement, qu'il est rempli d'inconvénients, que les cheminées fument, que l'air pénètre de tous côtés, qu'il y vient des revenants la nuit.

THÉMINES.

Des revenants... Ceci me déciderait absolument si j'éprouvais encore la moindre hésitation.

MADAME PAGE.

Pour finir, sachez que la propriétaire de l'hôtel, c'est moi.

THÉMINES.

Vous, madame !...

MADAME PAGE.

Si vous en doutez, je ferai venir le concierge pour le certifier.

THÉMINES.

Comment, madame, depuis un quart d'heure — que

j'ai passé, au surplus, de la façon la plus agréable — vous me laissez patauger, excusez cette expression triviale, et vous ne dites rien...

MADAME PAGE.

J'avais d'abord trouvé plaisant, et je me le reproche, d'encourager votre méprise ; et puis, le portrait que vous avez fait de la propriétaire était piquant à ce point que je n'eusse voulu l'interrompre pour rien au monde.

THÉMINES.

Veuillez excuser, madame, ce crayon de fantaisie. L'original y donne un démenti trop éclatant pour qu'il en reste quelque chose.

MADAME PAGE.

Hum, hum... Dans tous les cas, maintenant que vous connaissez ma qualité de propriétaire, vous ne ferez pas de difficulté, je pense, d'écouter ma demande, et vous renoncerez à cet appartement.

THÉMINES.

Moins que jamais, madame. Mais je m'installerais au septième, dans une mansarde, brûlée par le soleil l'été et glacée l'hiver par la bise, pour avoir l'ineffable bonheur de posséder une propriétaire telle que vous. Et quand je puis m'établir ici, dans ce délicieux appartement, porte à porte avec vous (pensez donc à cela !), j'abandonnerais cet idéal ! Jamais, au grand jamais ! Je voudrais un bail à perpétuité.

MADAME PAGE.

Je suis bien bonne de vous faire toutes ces sollicitations. Vous n'avez pas d'écrit. Il n'y a point de bail.

THÉMINES.

Madame, je suis Breton et entêté comme trois douzaines de mes compatriotes. J'ai quelque teinture du droit, et je connais mon code. Titre VIII : *Du contrat de louage;* articles 1714 et 1715. « On peut louer ou par écrit, ou verbalement. Si le bail fait sans écrit n'a encore reçu aucune exécution, le serment peut être déféré à celui qui nie le bail. » C'est catégorique. Vous ne voudrez pas, madame, m'imposer la fâcheuse nécessité de vous appeler devant M. le juge de paix, et de vous demander le serment? Il n'en est qu'un seul qu'il me serait doux d'entendre de votre bouche.

MADAME PAGE.

Tenez, vous êtes un homme abominable. Je vous ferai regretter votre opiniâtreté. Vous n'aurez jamais eu de propriétaire plus difficile, plus exigeant, plus intraitable que moi. Ne comptez pas sur la moindre concession de ma part. Au plus léger dégât, vous aurez l'huissier à vos trousses, et si vous ne payez pas exactement votre terme, à la minute, fussiez-vous en voyage aux Grandes-Indes, ou à toute extrémité dans votre lit, je fais saisir et vendre impitoyablement vos meubles.

THÉMINES.

Allez, madame, allez... Je ne crains rien. Soyez certaine que je désarmerai vos noirs projets. Je serai un

locataire modèle, et l'on me citera comme tel dans le quartier. J'aiderai M. Colombet à faire vos recettes, et, s'il le faut, je tirerai le cordon pour lui, et je ferai la partie de whist dans sa loge, avec madame Colombet.

MADAME PAGE.

C'est inutile, monsieur, vous ne me changerez point.

THÉMINES.

Je n'ai plus alors qu'un parti à prendre. Je vous propose, madame, de vous acheter cet hôtel. Veuillez en fixer vous-même le prix. Je mets à mon achat une seule condition : c'est que vous consentiez à devenir ma locataire ; vous prendrez l'appartement à côté, que vous vous étiez réservé. Je vous en demande seulement quatre mille francs ; c'est mille francs de moins que vous ne prétendiez pour celui-ci, qui lui est en tout semblable, au dire de M. Colombet. En outre, je le fais décorer à neuf. J'espère que je me montre superbe dans mes façons.

MADAME PAGE.

Vous êtes fort aimable, mais je n'entends pas me défaire de mon hôtel.

THÉMINES.

Mais, madame, cela devient inextricable. Vous ne voulez pas me louer ni que je vous loue ; vous me repoussez comme locataire et comme propriétaire. On n'a rien vu de pareil depuis la fatalité antique. Oreste trouvait au moins où reposer sa tête. — J'entrevois une dernière issue.

MADAME PAGE.

Vous avez de l'imagination.

THÉMINES.

Laissez-moi d'abord ouvrir une parenthèse, et veuillez bien, madame, m'écouter assise. C'était l'hiver dernier, à l'un de vos mercredis. Il était venu beaucoup de monde, de belles dames à la mode, des indifférents, quelques familiers, classe particulière d'oisifs qui profitent de ce qu'ils sont importuns avec assiduité pour imposer plus facilement leurs manies et leur sans-gêne. J'étais resté après les autres visiteurs. Le flux de paroles banales que vous aviez essuyé pendant deux ou trois heures, vous avait donné le goût d'une conversation moins vaine, et notre entretien prit naturellement un tour intime. Vous me parliez de vous-même, du vide que la mort d'un époux aimé avait fait dans votre cœur et dans votre existence. Vos confidences amenèrent les miennes. Je me plaignis de ma vie désœuvrée et sans but. Vous fîtes quelques railleries sur ce que vous appeliez mes bonnes fortunes. Je répondis que la renommée m'avait noirci ou flatté outre mesure, et que je donnerais volontiers tous ces succès, prétendus ou réels, pour un bonheur sérieux et définitif, dont la dispensatrice n'était pas loin. Ceci parut vous déplaire. Je le compris par un geste qui m'indiqua que mon audience était terminée. Dans votre mouvement vous fîtes tomber un petit cachet; je le ramassai, et vous me montrâtes une devise gravée sur la pierre : *une fois et plus jamais.* J'étais arrivé le cœur un peu égratigné; je partis avec une vraie blessure.

MADAME PAGE.

Je ne présume pas que ce récit soit la préface d'une nouvelle déclaration ; ce serait un guet-apens.

THÉMINES.

En tous cas, c'est le hasard qui l'aurait préparé. Puisque je lui dois cette rencontre inespérée et qu'il nous a mis dans ce dédale, permettez-moi de vous proposer le seul moyen d'en sortir. Madame, consentez à m'accepter pour époux. Nous pourrons habiter ensemble cet immeuble ; toutes les difficultés se trouveront supprimées, et je serai le plus heureux des hommes.

MADAME PAGE.

Monsieur, de toutes vos folies celle-ci est la plus forte. Vous voyez combien il m'était impossible, avec vos sentiments, de vous agréer comme locataire.

THÉMINES.

Je parle très sérieusement, je vous jure. J'avoue que cela s'écarte un peu du formulaire classique, mais puisque le dénoûment est moral et bien trouvé...

MADAME PAGE.

Finissons, monsieur. M. Colombet doit remarquer que nous restons bien longtemps à débattre les conditions du bail de cet appartement, que je ne vous loue pas, et vous ne voudrez point me compromettre dans l'esprit de mon concierge. (Bruit au dehors.) Quel est ce bruit?

SCÈNE IV

Les Précédents, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE.

Ah! madame, quel esclandre! Je me suis présenté chez mademoiselle Moulinette pour l'informer que vous lui donniez congé. Le cours de danse était en train. J'arrive au milieu d'une troupe de messieurs, dont quelques-uns chauves et décorés, et de demoiselles, qui exécutaient ensemble le quadrille des *Lanciers*, avec la plus folle gaîté. On m'entraîne dans le tourbillon. Je me dégage et fais connaître ma pénible mission, avec la gravité nécessaire. Aussitôt tout le monde se tourne contre moi ; l'on m'envoie une chaise dans le dos, et on me jette à la porte.

THÉMINES.

C'est une indignité. Permettez-moi, madame, d'aller faire respecter votre autorité. Il ne sera pas dit qu'on aura méconnu d'une manière aussi scandaleuse vos droits de propriétaire.

MADAME PAGE.

Mais, monsieur...

THÉMINES.

Non, madame, j'y cours.

Il sort, suivi de Colombet.

SCÈNE V

MADAME PAGE, seule.

C'est un original, mais sa vivacité ne me déplaît point. Il a la réputation d'être loyal et chevaleresque, et si l'on n'avait pas tant parlé de ses aventures... On a été peut-être au delà de la vérité. Cependant il a été positivement au mieux avec madame de Fermont. Elle est bien jolie, et, après tout, elle ne l'aurait point distingué s'il eût été un homme ordinaire. J'ai entendu dire que M. Thémines s'était très bravement conduit pendant la guerre; cela lui a valu d'être décoré. Mais le serment que j'ai fait à la mémoire de M. Page : *une fois et plus jamais*. Il y a cinq ans, à la vérité... Folle que je suis de prendre au sérieux les déclarations de M. Thémines!... Lui-même n'a peut-être voulu faire qu'un jeu d'esprit. Quel âge peut-il avoir? Trente-cinq ans. J'en ai trente. Il a les cheveux d'un brun doré. Je suis blonde. Cela ne se nuit point. Encore... Laissons cette idée. Je voudrais pourtant savoir au juste ce qu'il en est de cette liaison avec madame de Fermont. Elle a de la grâce et du piquant, mais, sans me flatter, ma figure vaut la sienne. Vais-je être jalouse, et de quel droit? Ce serait avouer que ce cœur si fier a baissé pavillon. Et cela parce que le hasard a conduit ici M. Thémines, que je m'y suis trouvée en même temps que lui, qu'il a eu envie de cet

appartement, et qu'il m'a débité quelques banalités galantes. Fi donc!... Madame Page ne se rend point ainsi.

SCÈNE VI

MADAME PAGE, THÉMINES.

THÉMINES.

Madame, tout est rentré dans l'ordre. Force est restée à la loi. J'ai dit à mademoiselle Cascarette...

MADAME PAGE.

Moulinette.

THÉMINES.

Cascarette ou Moulinette, c'est tout un, car ces demoiselles passent par autant d'incarnations que le grand Vichnou; j'ai dit à mademoiselle Moulinette, dont j'ignorais la dernière métamorphose, que si elle n'était pas sage, elle m'obligerait à lui demander la permission de lui présenter un commissaire de police de ma connaissance. Cette offre l'a immédiatement calmée. Il y avait là quelques habitués de mon cercle. Je leur ai fait entendre aussi raison. Seulement le petit Chose (je ne vous dis pas son nom, car il est le mari de l'une de vos amies), le petit Chose m'a fort embarrassé. Il m'a demandé si je venais de la part de la propriétaire, et à

quel titre. Je cherchais une réponse diplomatique, lorsque mademoiselle Moulinette s'est mise au piano et a entamé la bacchanale d'*Orphée aux Enfers*. J'en ai profité pour m'esquiver. Mais le petit Chose n'est pas homme à se taire. Je redoute son bavardage.

MADAME PAGE.

Cela est fort désagréable, en effet.

THÉMINES.

Il a heureusement les meilleures raisons pour ne point mettre sa femme dans le secret. Sans cela, en sa qualité de votre amie très intime, elle en remplirait tout Paris avant deux jours.

MADAME PAGE.

Laissez-moi deviner le nom.

THÉMINES.

Essayez, mais je ne vous aiderai point; c'est à vous de lire sur ma physionomie.

MADAME PAGE.

Madame Gautier... Madame de Fermont... Vous avez clignoté des yeux.

THÉMINES.

Je n'y suis pour rien; mes yeux ont clignoté tout seuls. Mais je puis vous dire que ce n'est point elle.

MADAME PAGE.

Je le crois. Son mari serait inexcusable de hanter des

demoiselles Moulinette. Je connais peu de femmes aussi séduisantes que madame de Fermont.

THÉMINFS.

D'accord.

MADAME PAGE.

Il faudrait être de marbre pour n'en point devenir amoureux. De qui donc a-t-on parlé à propos d'elle?

THÉMINES.

Ne cherchez pas loin. C'est de moi, madame.

MADAME PAGE.

En effet, je me souviens. C'était l'an dernier, à l'époque de votre duel avec M. de Séligny, pour ce motif que l'on trouva si futile.

THÉMINES.

M. de Séligny est mort, et je n'ai plus aucune raison de me taire. On ne connut point le vrai motif de notre duel, et je vous le révélerai d'autant plus volontiers que ma confidence fera disparaître de votre esprit jusqu'au plus petit nuage sur le compte de madame de Fermont. M. de Séligny avait parlé d'elle et de moi avec la dernière légèreté. J'ai pour maxime que calomnier une femme serait l'action la plus lâche s'il n'y en avait pas une plus méprisable encore : c'est le fait de l'homme qui autorise, fût-ce justement et, à plus forte raison, sans vérité aucune, des suppositions qui flattent son amour-propre, aux dépens de la réputation d'une femme. Je provoquai M. de Séligny, et je lui dis que,

bien que je fusse en droit de me considérer comme l'offensé, je lui abandonnais le choix des armes, pourvu qu'il m'aidât à couvrir ce duel d'un prétexte qui laissât madame de Fermont hors de cause. Nous convînmes d'élever une discussion à propos d'un pari sur le champ de courses. On nous blâma de nous battre pour un motif aussi frivole; mais au moins le nom de madame de Fermont ne fut point livré à la malignité; elle-même ignora que j'avais tiré l'épée pour elle.

MADAME PAGE, à part.

C'est noble, et, ma pauvre chère devise, je crains bien que tu n'aies tort. (Haut.) Votre histoire est intéressante; je crois que j'ai le ridicule d'en être presque émue. Mais dites-moi, et cet appartement... Car nous ne pouvons rester ici jusqu'au soir.

THÉMINES.

J'ai poussé l'insistance si loin que j'en suis vraiment confus.

MADAME PAGE.

Je ne voudrais pas, cependant, que vous pussiez me supposer un mauvais caractère. Le fâcheux, c'est que j'ai renoncé à mon petit hôtel de la rue Blanche, pour le prochain terme.

THÉMINES.

Il n'y a décidément que ce moyen... héroïque.

MADAME PAGE.

Vous y revenez encore?... Que dirait-on de nous?

THÉMINES.

On dira que lorsqu'un galant homme offre à une honnête femme d'unir leurs existences en tout honneur, le lieu, l'heure et l'occasion importent peu, et qu'en amour comme à la guerre, les marches rapides sont les meilleures et ne sont pas les moins sûres.

MADAME PAGE.

Vous avez des maximes toutes prêtes...

THÉMINES.

Il y a un notaire dans la maison. Nous pourrions passer chez lui en descendant. Ce serait cela de fait.

MADAME PAGE.

Doucement. Laissez-moi le temps de me reconnaître.

THÉMINES.

Je prends toujours l'appartement.

MADAME PAGE.

Il le faut bien.

THÉMINES.

Mais j'y pense; il y a une clause qui me chiffonne un peu pour la suite.

MADAME PAGE.

Quoi donc?

THÉMINES.

La propriétaire ne veut pas de jeunes enfants dans la maison.

MADAME PAGE.

J'espère, monsieur, que la propriétaire vous a fait assez de concessions pour aujourd'hui.

BLOQUÉS
PAR LES NEIGES

PERSONNAGES

M. VALPINÇON.

M. BLANCHET.

PAUL DE LUSSAN.

MATHILDE, femme de M. Valpinçon.

LOUISE, femme de M. Blanchet.

La scène se passe à Altstatten, près de Saint-Gall.

BLOQUÉS
PAR LES NEIGES

Maisonnette de cantonnier. — Table et chaises rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

M. VALPINÇON, MATHILDE.

M. VALPINÇON.

Brr... bloqués par les neiges, comme à la Bérésina. Jolie situation!... Retour d'Italie, et le nez gelé!

MATHILDE.

De la patience, mon ami; on s'occupe de déblayer la voie.

M. VALPINÇON.

Ah ouiche! nous en avons pour vingt-quatre heures. Parlez-moi des sociétés de chemin de fer. On fait des bénéfices superbes. Les administrateurs empochent des millions, et, au moindre accident, plus personne.

MATHILDE.

Qui pouvait prévoir?

M. VALPINÇON.

Comment!... qui pouvait prévoir?... Mais s'il n'y avait qu'à rouler tout seul et toujours, cela serait par trop commode. Il ne fallait pas se laisser prendre, que diable!

MATHILDE.

Ne te fâche pas.

M. VALPINÇON.

Si, je me fâcherai et très fort. D'abord cela entretient la circulation. Hygiéniquement, par vingt-cinq degrés de froid, la colère est une bonne chose!... Il n'y a même pas de feu dans cette bicoque.

MATHILDE.

Nous aurions peut-être mieux fait de rester dans la voiture...

M. VALPINÇON.

Merci, j'avais des fourmillements dans les jambes... Aussi quelle nécessité d'aller en Italie! Tout le monde va en Italie. Mon bottier a vu le Vésuve. Il eût bien

mieux valu rester à Paris. Nous ne serions pas exposés maintenant à mourir comme le capitaine Franklin, au milieu des glaces.

MATHILDE.

Vous allez un peu vite!...

M. VALPINÇON.

Comment!... je vais un peu vite? Je sais bien que cela fait le compte de ton imagination. Quelle joie de pouvoir raconter, à ton retour, que nous avons été bloqués par les neiges. Tu pourras même placer un petit ours blanc dans le paysage!... Cela donnera du mordant au récit. Quant à ton pauvre mari, il serait perclus des quatre membres, la belle affaire!

MATHILDE.

Vous êtes un égoïste. Croyez-vous que cela me divertisse beaucoup d'être retenue ici, par cette température glaciale, en compagnie d'un homme qui me fait honte par ses impatiences et sa mauvaise humeur d'enfant? Fi! monsieur, vous devriez rougir de donner ce spectacle à votre femme. Savez-vous bien que nous valons beaucoup mieux que vous? Vous êtes incapables de rien supporter, ni le chaud, ni le froid, ni la faim, ni la soif, ni la moindre contrariété morale; tandis que nous, malgré notre nature délicate, nous nous raidissons contre ces misères.

SCÈNE II

Les Précédents, M. BLANCHET, LOUISE.

LOUISE.

Je te dis, mon cher ami, que je n'en peux plus. S'il faut périr, périssons; mais je suis à bout.

M. BLANCHET.

Voyons, mignonne, que veux-tu que j'y fasse?

LOUISE.

Je n'en sais rien, mais on ne laisse pas une femme dans une pareille situation. Avec cela j'ai une faim, une faim...

M. BLANCHET, montrant Valpinçon.

Tiens, voilà un voyageur... gras... dans la même position que nous. C'est tout ce que je puis t'offrir pour le moment.

M. VALPINÇON, à Mathilde.

Mathilde...

MATHILDE.

Mon ami...

M. VALPINÇON.

Regarde donc ces voyageurs. Ils nous examinent d'un

air tout... chose. Sais-tu bien que je ne me sens pas trop en sûreté ici?

MATHILDE.

Que veux-tu qu'il nous arrive?... Mais attends donc... Je les reconnais sous les fourrures qui les font ressembler à deux naturels de la Nouvelle Zemble... C'est M. et madame Blanchet.

M. VALPINÇON.

Tu crois?... En effet!

M. BLANCHET.

Bigre de bigre... Mais c'est Valpinçon et sa charmante femme.

MATHILDE.

Louise!

LOUISE.

Mathilde!

M. VALPINÇON.

Blanchet!...

M. BLANCHET.

Mon vieux!... allons! un petit ensemble :

O moment plein d'ivresse!
Chantons notre allégresse.
Une douce chaleur
Me pénètre le cœur.

M. VALPINÇON.

Une douce chaleur... tu es bien heureux!...

M. BLANCHET.

Nous étions donc compagnons de route?

M. VALPINÇON.

Et d'infortune. Si un malheur nous arrive...

M. BLANCHET.

Tu seras avec des amis. C'est une demi-consolation. Les journaux diront (je lis cela d'ici) : « On a trouvé dans une misérable hutte de cantonnier, parfaitement reconnaissables sous une épaisse croûte de glace, quatre voyageurs, M. et madame Blanchet, domiciliés à Paris, boulevard Haussmann, 13, et M. et madame Valpinçon, même boulevard, 72.

M. VALPINÇON, avec un soupir.

74.

M. BLANCHET.

74... « Leurs mains étroitement enlacées témoignaient que ces malheureux n'avaient pas été insensibles, dans le moment suprême, aux pures jouissances de l'amitié. Plaignons les cœurs égoïstes, incapables d'apprécier et de ressentir ces nobles sentiments, qui rendent supportables et presque délicieuses les épreuves les plus cruelles. » On nous mettra dans un même mausolée. Le *Figaro* parlera de nous.

LOUISE.

Voyons, monsieur, c'est bien assez que vous accabliez

votre femme de vos ridicules plaisanteries, sans en assassiner encore les autres.

MATHILDE.

Tu es bien heureuse d'avoir un mari qui prenne les choses aussi gaiement.

M. VALPINÇON.

Et dire que nous étions dans le même train sans le savoir!...

M. BLANCHET.

Que voulez-vous? On est empilé dans ces grandes machines roulantes sans avoir la moindre idée des êtres que la locomotive entraîne avec vous. Et il faut un hasard comme celui-ci pour que ces colis humains se retrouvent et se reconnaissent. Vous avez donc été en Italie comme nous?

M. VALPINÇON, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui.

M. BLANCHET.

Cela te fait gémir!

MATHILDE.

Si c'était la première fois encore!... Mais depuis que M. Valpinçon a mis le pied en Italie, ç'a été une suite de regrets et une désolation sans fin. Nous devions visiter Rome et Naples, et déjà à Florence monsieur m'a signifié qu'il voulait retourner à Paris. Il soupirait après son cercle en regardant le *Penseroso,* et pendant que je le croyais en contemplation devant les portes du bap-

tistère il discutait avec un Anglais, son voisin, les mérites relatifs du *Petit Faust* et de *Madame Angot.*

M. BLANCHET.

Mon cher ami, tu ferais bon ménage avec ma femme. Louise a promené son ennui pendant tout le temps de notre voyage.

LOUISE.

Dites plutôt que votre grosse gaieté et votre contentement éternel finissaient par m'agacer les nerfs.

M. BLANCHET.

Mais laissons cela. Nous n'avons pas besoin d'ajouter au froid de la température. Viens, Valpinçon; il faut chercher à se dégourdir un peu. Nous allons sortir à la découverte et voir si la neige commence à céder. Ces dames resteront ici en nous attendant; elles trouveront bien à occuper leur temps en médisant du prochain... et de leurs maris. Voyons, arrive.

M. VALPINÇON.

Diable, mais si je n'allais pas revenir?

MATHILDE.

Monsieur, on vous pleurerait pendant une journée tout entière, et l'on s'arrangerait un joli petit deuil qui ferait honneur à votre mémoire.

SCÈNE III

LOUISE, MATHILDE.

MATHILDE.

Un excellent homme que ton mari.

LOUISE.

Oui... et le tien?

MATHILDE.

Oh, je suis résignée... Vois-tu, ma chère, les maris... Il n'y en a pas d'absolument bons ni de complétement mauvais. Les meilleurs ont des défauts gros comme le Saint-Gothard que nous venons de traverser, et les pires, en cherchant bien, ne sont pas loin de valoir les meilleurs. C'est une affaire de perspective conjugale. Le tout est de se mettre au point juste.

LOUISE.

Encore faut-il le trouver.

MATHILDE.

Avec de l'observation et de la patience on y arrive. Tiens, mon mari n'est certes pas l'idéal qui rêvent les jeunes filles; et quand nous étions en pension, songeant à l'époux que le dieu d'hymen formait exprès pour nous, élégant, chevaleresque, poétique, j'étais loin de me douter que mon mari s'appellerait Casimir Valpinçon,

qu'il ferait sa fortune dans les cuirs, donnerait tout Rossini pour une ariette de la *Belle-Hélène* de M. Offenbach, et dormirait régulièrement une heure et demie après son dîner. Mais que veux-tu? Il est mon mari et je ne suis pas une coquette. J'ai découvert d'ailleurs que M. Valpinçon avait un vrai cœur; à la naissance de ma petite Gabrielle, et lorsque j'ai été si malade il y a deux ans, il fallait le voir, le pauvre homme...

LOUISE.

Tu m'attendris.

MATHILDE.

Je ne t'en demande pas tant. Mais toi, qui n'es pas trop mal partagée cependant, tu me sembles ne point accepter aussi facilement ton sort.

LOUISE.

Je n'ai pas de reproches à faire à M. Blanchet. Il a des goûts élevés et va au-devant de tous mes désirs... mais...

MATHILDE.

Mais?...

LOUISE.

Je ne sais pas. Enfin je ne suis pas complétement heureuse...

MATHILDE.

Complétement?... Tu exiges beaucoup. Cela ne se voit qu'à la fin des contes de fées. « Ils vécurent parfaite-

ment heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Que manque-t-il à ton bonheur? Tu aimes ton mari?...

LOUISE.

Oh! certainement.

MATHILDE.

Tu n'aimes que lui?...

LOUISE.

Mais il me semble, ma chère...

MATHILDE.

Prends garde; tu es sur la pente des aveux.

LOUISE.

Comment, des aveux? Mais je n'avoue rien et je n'ai rien à avouer.

MATHILDE.

Cependant tu as un secret.

LOUISE.

Encore... Comment sais-tu? J'aimerais mieux avoir affaire à un juge d'instruction. Mettons que j'aie un secret.

MATHILDE.

Nous arrivons, si tu veux continuer à m'aider un peu. Nous disons donc que... monsieur... (je ne te demande pas son nom) te fait la cour...

LOUISE.

Avec une témérité... Aïe!

MATHILDE.

Ah!

LOUISE.

Je veux tout te dire. Tu connais M. de Lussan?

MATHILDE.

Non, mais il est du cercle de mon mari qui m'en a parlé à propos d'une demoiselle Paquita...

LOUISE.

Paquita?

MATHILDE.

Va toujours.

LOUISE.

Eh bien! c'est lui... Il est constamment sur mes pas; il nous a suivis en Italie... Oui, ma chère. Mon mari l'a aperçu plusieurs fois, et il a paru surpris de la fréquence de ses apparitions. Charles est jaloux et...

MATHILDE.

C'est là tout?... Mais tu ne peux empêcher M. de Lussan de soupirer et de se montrer empressé. Seulement, à la première occasion, tu lui feras sentir que pour ton repos il doit modérer ses assiduités.

LOUISE.

Oui... mais...

MATHILDE.

Ah! il y a un mais; ceci devient plus grave.

LOUISE.

J'ai une imprudence à me reprocher.

MATHILDE.

Une imprudence, et laquelle?...

LOUISE.

M. de Lussan a une lettre de moi.

MATHILDE.

Une lettre!... Mais c'est l'enfance de l'art. Une femme qui a le sentiment de la prudence n'écrit qu'à sa couturière et à son mari, et encore...

LOUISE.

Je ne trouve plus un instant de tranquillité, et si j'ai le caractère fantasque, difficile, l'humeur insupportable par moments, c'est à cause du tourment que me donne cette malheureuse lettre. J'en fais souffrir cruellement mon mari, qui pourtant devrait être le dernier à en pâtir.

MATHILDE.

Mais enfin cette lettre, comment l'as-tu écrite et que dit-elle?

LOUISE.

M. de Lussan me faisait déjà la cour à Paris l'hiver dernier. Il était très assidu, très aimable, avait mille soins. J'étais flattée sans avoir encore le droit de me

fâcher. Un soir, en dansant avec lui, il me glissa, je ne sais trop comment, un billet dans la main. Tu comprends mon trouble. J'étais plus morte que vive. Cette lettre, que je lus en rentrant, me demandait un rendez-vous, dans les termes les plus passionnés. Du Jean-Jacques. Tu connais la *Nouvelle Héloïse?*...

MATHILDE.

Non... Oui... Cela ne fait rien. Va toujours.

LOUISE.

Je fis la sottise de répondre — pour refuser, cela s'entend. Mais enfin je répondis, et j'eus le tort de mettre dans ma lettre une nuance de regret tendre; je déplorais que M. de Lussan m'eût ôté le droit de le traiter désormais en ami. Cela fut écrit un peu vite, et certains mots ont été peut-être au delà de ma pensée.

MATHILDE.

Ma pauvre enfant! Mais M. de Lussan serait un misérable s'il cherchait à tirer avantage de cette lettre, qui le condamnerait, d'ailleurs, tout le premier.

LOUISE.

Je ne dis pas non. Mais cela ne diminue en rien mon inquiétude.

MATHILDE.

Pourquoi ne pas déclarer tout à ton mari?

LOUISE.

Y penses-tu? Il pourrait faire un éclat, provoquer M. de Lussan...

MATHILDE.

Ah ! ma chère, on ne devrait pas savoir écrire. Après la pomme de cette bonne mère Ève, c'est l'écriture qui nous a fait le plus de mal. Le cas est embarrassant, très embarrassant. Laisse-moi y penser... Le hasard peut nous fournir un bon moyen.

SCÈNE IV

Les Précédents, M. VALPINÇON.

M. VALPINÇON.

Mesdames, j'arrive comme la colombe messagère. L'arche, je veux dire la locomotive a fait un mouvement.

LOUISE.

Mais mon mari?...

M. VALPINÇON.

M. Blanchet... Ah ! madame, quel homme ! Nous fumions tranquillement notre cigare, marchant au pas de course, pour tâcher de nous réchauffer (je ne suis pas sans inquiétude pour l'extrémité de mon pied gauche), lorsque tout à coup M. Blanchet prend son élan et part comme un éclair. Une minute après, je le découvre au milieu des travailleurs qui balaient la neige des rails et s'efforcent de dégager la locomotive. Il avait mis habit

bas, et se démenait, se démenait... Quel homme! Ce n'est pas moi qui ferais cela.

MATHILDE.

Vous n'avez pas besoin de vous en défendre.

M. VALPINÇON, montrant une pancarte attachée au mur.

Mais dites-moi, vous n'avez pas lu ce papier?...

LOUISE.

Quel papier?

M. VALPINÇON.

Ceci.

MATHILDE.

Nous n'y avons pas fait attention.

M. VALPINÇON.

C'est très sérieux. Écoutez plutôt. — AVIS. « Dans le train numéro 4 allant de Coire à Saint-Gall, un voyageur demeuré inconnu a été frappé, par une main criminelle, le 25 octobre dernier, vers trois heures de l'après midi, entre la station de Herbrugg et celle d'Altstatten (peste! l'endroit où nous sommes). On soupçonne de l'attentat le nommé Borromeo Spinaccio, dit le *Birbone*, qui a déjà commis plusieurs forfaits du même genre. Taille... front... nez... menton... » Le signalement ordinaire. « Signe distinctif : tatouage sur le bras gauche au-dessous du coude, représentant un navire en détresse battu par les flots. » Voilà qui est clair et facile à reconnaître. « Borromeo Spinaccio est vêtu habituellement avec une certaine recherche. Une récompense de cinq mille francs

sera accordée à celui qui le livrera aux autorités; la personne qui mettra la police sur ses traces recevra douze cents francs. On le soupçonne de rôder dans les environs. »

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LUSSAN. Il est très enveloppé de fourrures et porte un grand bonnet d'astrakan.

M. VALPINÇON.

Hein, quel est ce particulier?

M. DE LUSSAN, à part.

Ce bavard de Valpinçon! Que vient-il faire ici?

M. VALPINÇON.

Il a un air de mystère...

MATHILDE.

En effet.

M. DE LUSSAN, à part.

Il ne me reconnaît pas. Tant mieux. Si je pouvais l'éloigner d'ici...

M. VALPINÇON, regardant alternativement M. de Lussan et la pancarte.

Voyons donc. .. voyons.

M. DE LUSSAN.

Qu'a-t-il à me contempler ainsi ?

M. VALPINÇON, à mi-voix.

Mesdames, aucune émotion n'aura manqué à cette journée... Je crois que c'est bien lui.

LOUISE.

Qui, lui?

M. VALPINÇON.

Birbone, dit le *Spinaccio*... Non, je me trompe. Spinaccio dit le *Birbone*.

MATHILDE.

Quelle supposition!

M. VALPINÇON.

J'ai comparé avec le signalement.

M. DE LUSSAN, qui est passé de l'autre côté, et a lu la pancarte.

Ah! bon; il me prend pour ce bandit...

M. VALPINÇON.

Vous remarquerez combien la lecture de ce papier l'agite... Ah! brigand! on va te faire ta petite affaire. Je vais chercher du monde.

MATHILDE.

Mais il faut au moins s'assurer d'abord si c'est bien lui.

M. VALPINÇON.

Cela viendra après. On commence d'abord par s'assurer de lui... C'est toujours ainsi. Ah! je tiens mon idée. (Haut, s'approchant de M. de Lussan.) Hum! hum!

M. DE LUSSAN, de même.

Hum! hum!

M. VALPINÇON.

Que dites-vous du temps, monsieur? Je me permettrai de l'appeler un temps bien déplorable. Cela me remet en mémoire une circonstance... Nous étions en mer. Notre navire en détresse battu par les flots... (Il fait un geste du bras gauche.) Je vais répéter... Notre navire battu par les... (M. de Lussan part d'un éclat de rire.) Il rit pour mieux feindre. Attends, scélérat!

LOUISE, à Mathilde.

C'est lui... je le reconnais.

MATHILDE.

Qui, lui?...

LOUISE.

M. de Lussan...

MATHILDE.

Ah!...

M. VALPINÇON.

Mesdames, retirons-nous... Il va être pris comme dans une souricière... Venez.

MATHILDE, à Louise.

Laisse-moi faire; je reviens.

M. DE LUSSAN, les voyant sortir.

Fuite générale... C'est plus que je ne voulais.

SCÈNE VI

MATHILDE, rentrant. M. DE LUSSAN.

MATHILDE.

Monsieur Paul de Lussan, je vous arrête au nom de la loi.

M. DE LUSSAN.

Comment, vous savez?...

MATHILDE.

A moins que vous n'aimiez mieux être Borroméo Spinaccio, dit le *Birbone,* auquel cas je vous arrêterais encore, et ce serait tout profit pour moi, puisque cela me vaudrait la prime de cinq mille francs. J'ai justement envie d'une parure turquoises et perles fines, qui coûte cette somme.

M. DE LUSSAN.

Non... non... je préfère être Paul de Lussan; mais comment savez-vous, ne me connaissant pas?

MATHILDE.

Attendez. Avant de me questionner, commencez par subir votre interrogatoire. Dans quel but vous êtes-vous introduit ici?...

M. DE LUSSAN.

Madame, à peu près comme vous-même, je suppose... Après être resté enfermé dans mon wagon pendant cinq mortelles heures, avoir fumé une demi-douzaine de cigares et lu pour la troisième fois un roman de M. Ponson du Terrail, que je puis vous réciter d'un bout à l'autre...

MATHILDE.

Oh ! grand merci...

M. DE LUSSAN.

L'impatience m'a pris et je suis descendu de voiture. Ayant aperçu cette maisonnette, j'y suis entré sans me douter que j'y rencontrerais une aussi aimable...

MATHILDE.

Assez... monsieur... ne cherchez pas à gagner la justice. Vous n'aviez pas d'autres motifs?

M. DE LUSSAN.

Mais... non...

MATHILDE.

Nous reprendrons ce point tout à l'heure. Après avoir pénétré ici, pourquoi ces allures mystérieuses, ce soin extrême de dérober vos traits, en un mot toute cette comédie?...

M. DE LUSSAN.

J'ai vu ce bavard de Valpinçon qui s'était forgé je ne sais quelle fable, et j'ai voulu m'amuser un peu à ses dépens...

MATHILDE.

Monsieur, ce bavard de Valpinçon est mon mari, et je ne puis tolérer...

M. DE LUSSAN.

Ah, madame!... Excusez-moi de grâce. Je félicite bien sincèrement Valpinçon d'avoir une aussi ravissante...

MATHILDE.

Encore... Monsieur, je vous ai déjà prié de ne pas essayer de corrompre la justice. Vous devez comprendre qu'il m'est impossible de prendre au sérieux cette explication.

M. DE LUSSAN.

Madame, je vous jure...

MATHILDE.

Mais qui me dit, après tout, que vous êtes M. de Lussan? J'ai prononcé ce nom en l'air. Y a-t-il seulement dans le monde un M. de Lussan?...

M. DE LUSSAN.

Oh!... oh!...

MATHILDE.

Je vous soupçonne fort d'être Borromeo Spinaccio.

M. DE LUSSAN.

Je vous atteste.

MATHILDE.

Quelle preuve pouvez-vous donner que vous n'êtes pas Spinaccio?... On prétend qu'il est bien de sa personne, élégant, assez distingué, spirituel... par moments

M. DE LUSSAN.

Ah! madame, vous en dites tant; l'on voudrait au moins lui ressembler. Cependant, je n'ai pas l'avantage d'être ce bandit.

MATHILDE.

La preuve, encore une fois?

M. DE LUSSAN.

Ah!... ce tatouage. (Tendant son bras.) Je n'ai pas de navire en détresse. Voulez-vous vous assurer?...

MATHILDE.

Monsieur!... La justice vérifiera. Mais vous devez avoir des papiers... quelque chose constatant votre identité...

M. DE LUSSAN.

Avec votre incrédulité, tous les papiers du monde...

MATHILDE.

Essayez toujours.

M. DE LUSSAN, tirant son portefeuille.

Voici d'abord une lettre de crédit sur la maison Belinzaghi, de Milan, au nom de M. Paul de Lussan.

MATHILDE.

Ta... ta... cela ne prouve rien. Spinaccio a pu dérober cette lettre de crédit au véritable M. de Lussan.

M. DE LUSSAN.

Soit. (Présentant un autre papier.) Voici ma note de l'hôtel de l'*Arno*, à Florence, où j'ai logé pendant une semaine.

MATHILDE.

Voyons. (Lisant.) « Côtelettes... côtelettes... côtelettes... » Vous aviez donc juré la destruction de tous les moutons de la Toscane? Mais cette pièce est sans valeur ou plutôt elle prouve contre vous. La note est au nom de M. de Luzzan... L... u... z... z... a... n. J'en suis fâchée pour vous, mais si vous n'avez pas de meilleure preuve à donner à la justice, votre affaire est claire. (S'emparant du portefeuille.) Permettez... Il y a là un compartiment secret. Sans doute la place où vous mettez la liste des horribles forfaits que vous méditez de commettre... L'*aide-mémoire* du crime. Voyons... un papier d'une écriture de femme... (A part.) Je tiens la lettre.

M. DE LUSSAN.

De grâce, rendez-moi cette lettre. Elle pourrait compromettre une personne...

MATHILDE.

Qui a eu le tort de vous écrire sans songer à mal, et sans penser surtout qu'elle vous confiait une pièce qui pouvait causer le tourment de sa vie...

M. DE LUSSAN.

Oh, madame, vous me faites injure !

MATHILDE.

Détrompez-vous, monsieur. Je vous crois incapable de commettre une vilaine action. Mais est-on toujours bien sûr de soi-même? N'arrive-t-il pas que le dépit conseille fort mal les plus honnêtes gens? Cette lettre pouvait, d'ailleurs, passer par accident dans des mains moins loyales que les vôtres. Et puis elle vous égarait sur le caractère de sentiments que votre amour-propre a trop interprétés à son avantage. Pour votre repos, pour celui de la personne qui vous l'a écrite, oubliez... oubliez cette lettre, et renoncez à des démarches inutiles qui finiraient par troubler sérieusement l'existence de celle que vous lassez de vos poursuites. Vous me demanderez de quel droit je vous fais cette morale. Ce droit, je le prends dans le devoir que nous avons toutes de nous entr'aider l'une l'autre, dans le sentiment du péril que court mon amie, et même dans le désir d'ouvrir les yeux à un galant homme... On vient... A genoux, monsieur, à genoux, pour me remercier de vous avoir soustrait à la tentation de commettre un acte indigne de vous, et baisez-moi la main, car je vous dois une récompense pour n'avoir pas trop mal pris la leçon.

SCÈNE VII

Les Précédents, M. BLANCHET, M. VALPINÇON, LOUISE, Un Garde.

M. VALPINÇON.

Le Birbone aux genoux de ma femme!

M. BLANCHET.

M. de Lussan...

M. VALPINÇON.

Comment, c'est toi, Paul? Que diable faisais-tu là?

MATHILDE.

Monsieur me demandait pardon de sa sotte mystification de tout à l'heure.

M. VALPINÇON.

Ah! mauvais plaisant; va, si tu as cru m'attraper... Tu reviens aussi d'Italie. Tout le monde était donc en Italie?

M. BLANCHET.

Prends garde, mon cher. M. de Lussan est un homme redoutable. Il m'a donné des inquiétudes pour mon compte.

M. VALPINÇON.

Allons donc, et Paquita?

M. BLANCHET.

Comment, Paquita aussi? (A part.) Le gaillard m'entreprenait donc par tous les côtés à la fois?

MATHILDE, à Louise.

J'ai la lettre.

LOUISE.

Oh! merci... merci...

M. DE LUSSAN, passant près de Louise.

Vous me rendez votre amitié?

LOUISE.

Oui, si je vous retrouve... avant la lettre.

UN GARDE, entrant.

En voiture, messieurs et mesdames, en voiture! On part.

LOUISE, à Blanchet.

Ah! mon ami, quel bonheur de voyager avec toi!

M. BLANCHET.

Quel changement subit!... Que s'est-il donc passé depuis tout à l'heure?

MATHILDE.

Je lui ai fait la leçon. Elle sait le trésor de mari qu'elle possède.

M. VALPINÇON.

Et quelle poigne! Il remuait la locomotive comme une plume. Sans lui nous périssions dans les neiges.

LOUISE.

Tu es notre sauveur.

M. BLANCHET.

C'est trop, c'est trop... (A part.) Je recommence à avoir des inquiétudes.

M. DE LUSSAN, à Mathilde.

Ah! madame, j'ai droit à un dédommagement. Me permettez-vous de vous faire la cour?

MATHILDE.

Essayez; mais je vous avertis que mon éducation a été horriblement négligée. J'écris comme une blanchisseuse. Vous n'aurez jamais une ligne de ma main.

UN
COUP DE BOURSE

UN
COUP DE BOURSE

J'ai fait un coup de Bourse, et je veux vous conter,
Afin que mon récit vous puisse profiter,
Comment se fit la chose.

— Avec plaisir j'écoute
D'autant plus qu'à ces coups, ma foi, je n'entends goutte.

— Je reçois le dimanche un journal financier;
Son titre le dépeint : *le Tuteur du rentier.*
Pour rien, ou moins que rien plutôt, on vous le donne,
Car le premier venu pour deux francs l'an s'abonne ;
Et, même sans compter prime ni supplément,
Ce n'est pas la valeur du papier seulement.
« Alors, me direz-vous, mais par quel artifice?
« Pour le bien du prochain est-ce pur sacrifice ?

« Aime-t-on s'appauvrir pour enrichir les gens?
« Et ce bon gazetier n'a-t-il donc pas d'enfans? »

On risque sa candeur à fouiller ce mystère,
Et mieux vaut ignorer ou, si l'on sait, se taire.
Le journal vous en donne au moins pour votre argent;
Quant au mobile, il doit vous être indifférent.

Ce tuteur est un vrai père pour son pupille,
Et tous les abonnés ne font qu'une famille.
Il connaît pour chacun le meilleur placement,
Selon l'âge, le sexe et le tempérament,
Et tient pour tous les goûts un bureau de fortune.
Son conseil vous arrive à l'époque opportune
Où le bourgeois exact détache le coupon,
Et pour ses écus cherche un emploi qui soit bon.
Que faut-il acheter? Du Foncier, de la Rente?...
C'est du public banal la ressource courante.
Mais est-ce habilement gouverner son argent
Que d'en tirer au plus quatre et demi pour cent?
Cependant il ne peut rester longtemps en friche.
Les dollars d'Amérique et les florins d'Autriche
Sont, disent les malins, d'un fort bon revenu.
Le bourgeois est flottant devant cet inconnu.

Mon journaliste alors découvre sa belle âme :
Pour cet argent oisif il s'émeut, il s'enflamme,
Et lui veut assurer un emploi productif,
Mais son zèle n'est point indiscret ni hâtif ;
Et, procédant avec mesure et retenue,
Il vous fait entrevoir, doucement insinue
Qu'il sait un placement, excellent entre tous,
Dont il partagera le secret avec vous,
Vous, son cher abonné, vous, son client fidèle.
L'affaire est sans fracas et fait peu parler d'elle :
C'est un chemin de fer qui tiendrait dans la main ;
Une banque où l'on doit gagner beaucoup — demain ;
Des mines où l'argent, dit-on, afflue en masse,
Mais la fièvre et l'Indien ne quittent pas la place.
Ou, si vous aimez mieux une valeur d'État,
Sans être, quant au choix, d'un goût trop délicat,
Un emprunt au profit de quelque République,
Qui de ses dettes vit au fond de l'Amérique.
Vous prenez dans le tas, et, facteur diligent,
Le journal convertit en papier votre argent ;
Car, — la coïncidence est, j'en suis sûr, fortuite,
Il prône en même temps l'article et le débite.

Que devient cet argent, après qu'il est casé ?

Entre nous, comme on dit, il est parfois rasé.
Non que la bonne foi du journal soit suspecte;
L'abonné, d'ailleurs, est un être qu'il respecte
Beaucoup trop pour vouloir l'abuser sciemment.
Mais toujours il arrive, — on ne sait trop comment,
Que l'affaire qu'on fait, soit emprunt, mine ou banque,
Est, par un fâcheux sort, la première qui manque.

Sur le compte d'autrui j'ai bien assez glosé.
C'est mon exemple à moi que je vous proposai.
Venons donc à mon cas. C'est tout une autre histoire;
On ne boit de bouillon que celui qu'on veut boire.

Je pouvais disposer d'un certain capital,
Provenant d'un cousin, colon à Port-Natal.
Il avait eu des mots avec un chef sauvage,
Qui le mangea, laissant intact mon héritage.
Que son nom soit béni, du cousin, — non du chef,
Bien que, au fond, contre lui je n'aie aucun grief;
Je lui devrais plutôt un peu de gratitude.
Pour placer cet argent je fis toute une étude :
J'analysai, pesai, soupesai, discutai,
Et dans tous leurs recoins poursuivis et scrutai
Les valeurs que la Bourse offre à sa clientèle.

Rien ne fut à mon gré dans cette kyrielle :
La Rente est sous le coup d'une conversion,
Mine qui tôt ou tard doit faire explosion ;
Quant aux chemins de fer, demain on les rachète,
Ou pour la galerie au moins on le projette ;
Le Turc laisse en souffrance un monceau de coupons,
Papier qui vaut au poids le prix de vieux chiffons ;
Madrid rogne sa dette et Honduras la nie.
Qu'est-ce donc si l'on touche au champ de l'industrie ?
Dans deux ans nous serons battus par le Japon ;
L'acier fait tort au fer et la grève au charbon ;
Le gaz est menacé par la lampe électrique,
Le calicot anglais par celui d'Amérique.
C'est partout, entre tous, un combat acharné.

Le *Tuteur du rentier* me vint, à point nommé,
Tirer d'incertitude.

A la troisième page,
Entre un *Foncier chinois* et les *Lavoirs du Tage*,
Valeurs de tout repos, dont point je ne médis,
Mais où je ne mettrais pas un maravédis,
Se glissait une annonce en menus caractères,
Comme il sied aux appels honnêtes et sincères.

Le *Limon du Nil*, tel est le nom que je lus ;
Et, subjugué du coup, je ne balançai plus.
Le Nil et son limon, ô souvenir classique !
C'était l'agriculture à la hauteur épique,
La Bourse relevée et l'engrais ennobli,
Pharaon souriant au rentier enrichi.

Je calculai l'argent à mettre dans l'affaire,
Et prenant avec moi la somme nécessaire,
Au bureau je courus.

Derrière un guichet clos
Un vieillard sommeillait dans un demi-repos.
A mon entrée il fit un geste de surprise.
« Vous venez bien ici ?... Ce n'est point par méprise ?... »
— « J'apporte mon argent pour le *Limon du Nil*.
« Monsieur, j'arrive tard, peut-être ; en reste-t-il ? »
— « Quelque peu. Pour combien désirez-vous souscrire ? »
(Il avait, en parlant, un diable de sourire.)
— « Mais j'en prendrai d'abord pour vingt-cinq mille francs. »
Je tendis mes billets. Sans se donner le temps
Presque de les compter, et d'une main pressée,
Comme s'il redoutait quelque arrière-pensée,
Il glissa les billets dans le fond d'un tiroir,

De tout contenu vierge, autant que je pus voir ;
Et puis il me remit vingt-cinq titres superbes.
Du milieu d'attributs, de fleurs, de fruits, de gerbes,
Le vieux Nil émergeait, sur une urne penché ;
J'avais ailleurs déjà rencontré ce cliché.
« C'est sur du papyrus du temps de Rhamsès quatre, »
Dit l'honnête caissier. Je sentis mon cœur battre,
Et fixai sur le Nil un regard attendri.
« Un moment... Vous avez encor droit à ceci. »
Alors avec respect il tira d'une armoire
Un flacon singulier, plein d'une liqueur noire.
« C'est du limon du Nil, sincère, original ;
« Pour féconder le sol il n'a point son rival,
« Et, grâce à son emploi, les steppes de Russie
« Effaceraient bientôt les campagnes d'Asie. »
— « Et j'en puis obtenir? » — « Pour couvrir un arpent. »
Vous jugez si je fus de mon marché content.
Je triplai mon enjeu dans cette affaire unique.
Afin de m'assurer de sa valeur pratique,
Avec ce qui restait des écus du cousin
J'acquis, en le prenant infertile à dessein,
Pour jouir d'autant mieux de la métamorphose,
Un champ où je comptais récolter toute chose.
J'y mis, en dosant bien, le précieux limon,

Et semai du froment. — Il poussa du mouron !...
Sans pareil, il est vrai, l'orgueil d'une volière.
Je résolus alors de faire une rizière;
Avec sécurité cette fois j'attendis ;
J'attendis dix-huit mois; il vint quelques radis!...
Tout le monde n'est point fait pour l'agriculture,
Et je désespérai de dompter la nature.

Je revendis mon champ, ou plutôt le donnai ;
Le limon, jusqu'au tuf, l'avait empoisonné.
Mais de mes actions je gardais la ressource,
Et je voulus savoir ce qu'en pensait la Bourse ;
On les cotait plus bas que les *Ports de Cadix!*
Pour vingt francs on offrit de m'en acheter dix !
L'amateur, au besoin, se fût contenté d'une :
La pièce le tentait, étant fort peu commune ;
Elle faisait défaut à sa collection.
Moi seul j'avais pris part à la souscription ! !
Pourtant, je me souviens, lorsqu'elle fut ouverte,
On jura qu'elle était cinq ou six fois couverte,
Et je fus même fier d'avoir mon chiffre entier,
Comme heureux abonné du *Tuteur du rentier*.

— Mais vous m'avez parlé, mon cher, d'un coup de Bourse,

Qui d'un profit pour moi devait être la source.

— Je vous parlai d'un coup, sans dire qu'il fût bon :
Le profit est pour vous de saisir la leçon.
Ma réussite en rien n'eût garanti la vôtre ;
Votre fortune eût pu fort bien être tout autre ;
Mon échec vous sera meilleur, sans contredit :
C'est toute la morale, ami, de ce récit.

LE FUMOIR

PERSONNAGES

M. DE VERNON.

M. DE KERSAINT.

MADAME DE VERNON.

UN DOMESTIQUE.

LE FUMOIR

Le théâtre représente un fumoir élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE VERNON.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur a sonné ?

M. DE VERNON.

Vous direz à Justine que je fais demander si madame est prête.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

Il sort.

M. DE VERNON; il parcourt un paquet de lettres.

Elles sont au complet, du n° 1 au n° 37; toutes les étapes de la route du Tendre, aller et retour. (Prenant une des lettres et lisant.) « Je vous renvoie, monsieur, le » volume que vous m'avez prêté. » C'était *Manon Lescaut*. « Pourquoi est-ce une créature aussi vile qui » éprouve et inspire des sentiments que toute femme » serait fière de ressentir et de savoir partagés par » l'homme qu'elle aime? » C'est la première. — N° 2, 3, 4, escarmouches et passes d'armes. — N° 7. Nous entrons dans les régions éthérées; il y a une petite fleur bleue. On me demande *Werther*, que l'on n'a pu trouver chez le libraire. — N° 11. Brume légère; l'on veut rompre. — N° 12... Ah! le n° 12! quatre lignes seulement; mais quelles lignes!... Un bulletin de la grande armée; le soleil d'Austerlitz. — N° 14... Elle m'envoie son portrait, en bergère Watteau. Le portrait, on ne le redemande pas, et je le garde, comme objet de haute curiosité. Je puis le donner pour un vrai Latour. — N° 15 et suivants. Passons... passons... — N° 30. Le baromètre baisse. — N° 34. On m'appelle Armand pour la dernière fois. — N° 37. Congé en due forme, au sieur de Vernon, avec signification, commandement et sommation d'avoir à restituer ses lettres à la requérante, et ce, dans les vingt-quatre heures, sous peine de forfaiture, trahison et déloyauté. Je trouve le terme un peu bref, et soupçonne quelque arrière-pensée dans cet empressement à vouloir débarrasser la place de tout ce qui pourrait rappeler le passé. (Il met le paquet de lettres dans la poche de son habit.) Voilà qui est fait. Ma-

dame de Luçay désire que je lui remette ses lettres, en échange des miennes, au bal de ce soir. C'est un caprice, respectable comme une dernière volonté. Elle sera obéie, et demain je ne serai plus importuné à mon réveil par le souci d'une liaison pleine de trouble et d'orages. Ah! qu'il serait facile aux professeurs de morale, s'ils connaissaient leur métier, de renforcer leurs préceptes par des exemples qui ramèneraient la vertu sur terre! Il leur suffirait d'ouvrir une lucarne, large comme l'ongle du petit doigt, par où l'on distinguerait l'envers de tous les bonheurs de contrebande, dont la joie ne paie pas l'inquiétude et le tourment. Heureusement, j'ai doublé le cap cette fois, et je vais voguer de nouveau sur les eaux dormantes du mariage. Chère et confiante Louise, si elle savait à quel point je la trompais!...

SCÈNE II

M. DE VERNON, MADAME DE VERNON.

M. de Vernon est assis dans un fauteuil ; il tourne le dos à la porte ; il a allumé un cigare.

MADAME DE VERNON.

C'est moi qui pénètre dans votre sanctuaire.

M. DE VERNON.

Attendez. J'éteins mon cigare.

MADAME DE VERNON.

Ne vous dérangez pas.

M. DE VERNON, se retournant.

C'est comme cela que vous êtes habillée ? Ma chère amie, il va être dix heures. Votre coiffeur vous a donc manqué de parole, et on n'a pas apporté votre robe?

MADAME DE VERNON.

J'ai renvoyé mon coiffeur, et ma robe aurait eu un succès... un succès... Il a fallu que j'eusse positivement mis dans ma tête que nous n'irions pas à ce bal pour que je renonçasse à un triomphe certain.

M. DE VERNON.

Nous n'irons pas à ce bal !... Et pourquoi donc?...

MADAME DE VERNON, lui montrant un calendrier fixé au mur.

C'est aujourd'hui le 16 mars.

M. DE VERNON.

Eh bien! quoi, le 16 mars?... (Lisant sur le calendrier.) « 16 mars 1792. Assassinat de Gustave III, roi de Suède. » Assurément, c'est là un événement douloureux, et je suis on ne peut plus sensible à la fin de ce prince chevaleresque, musique de M. Auber; mais cela ne doit pas nous empêcher d'aller dans le monde, à moins que tu ne craignes pour moi le sort du monarque, qui fut mis à mort entre deux contredanses.

MADAME DE VERNON.

Homme sans mémoire et sans cœur! Il y a aujourd'hui dix ans, monsieur, que vous eûtes l'ineffable bonheur de devenir mon époux. J'ai pensé qu'il vous serait doux de finir la soirée en tête-à-tête avec votre femme, et je suis venue vous faire cette proposition compromettante, ici, chez vous, dans votre domaine particulier, où le cigare veille toute l'année pour m'en défendre l'entrée, un vrai blocus anticonjugal, et il a fallu toute la gravité du motif pour me décider à le rompre.

M. DE VERNON.

Que tu es bonne!...

MADAME DE VERNON.

Je suis fâchée de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Je vous aurais épargné l'ennui de faire toilette; mais la toilette d'un homme, ce n'est pas bien compliqué; un habit noir et une cravate blanche, cela se met et s'ôte à volonté.

M. DE VERNON.

Ma chère Louise, il faut que je te dise, je crois difficile de ne pas aller à ce bal...

MADAME DE VERNON.

Et pourquoi cela?

M. DE VERNON.

Voilà la troisième fois que nous sommes engagés par cet excellent banquier moldave, dont je n'arriverai ja-

mais à articuler le nom, sans me désarticuler la mâchoire. Dix-sept consonnes et une seule voyelle, que l'on ne prononce point, par politesse pour l'accent local. Nous avons refusé deux fois, et nous finirions par brouiller la France avec les Principautés Danubiennes.

MADAME DE VERNON.

Vous écrirez demain pour vous excuser. Tenez, je tousse. Je crois que c'est votre cigare. Vous direz que votre femme était horriblement enrhumée. Cela vous fera passer pour un époux rare. Je prends le mensonge pour moi. Une fausse petite bronchite conjugale et anti-mondaine ; mon confesseur ne sera pas sévère.

M. DE VERNON.

Tu le veux?

MADAME DE VERNON.

Non, il faut que ce soit vous qui le vouliez.

M. DE VERNON.

Avec bonheur. (A part.) Et madame de Luçay qui m'attend avec mes lettres!

MADAME DE VERNON.

Asseyez-vous là sur cette petite chaise dont j'ai brodé la tapisserie de mes mains, mes blanches mains, comme vous disiez autrefois.

M. DE VERNON, embrassant les mains de madame de Vernon.

Je le dis toujours. Tu es bien certaine, ma chère amie, que le 16 mars est le jour anniversaire de notre mariage?...

MADAME DE VERNON.

Parfaitement. Oublie-t-on ces dates-là?... Un mercredi.

M. DE VERNON.

Je t'y prends. C'était un jeudi. Donc le 17, et c'est demain, non aujourd'hui, l'anniversaire de ce jour trois fois heureux. Crois-tu que je n'y avais point songé? (A part.) Je m'enfonce dans l'hypocrisie. (Haut.) Tu me forces à te dire tout. J'ai comploté les choses les plus galantes. Un dîner au cabaret, en tête-à-tête, dans un cabinet particulier. Qu'en dis-tu? Un cabinet particulier, des époux de dix ans, quel triomphe pour la morale, et quelle nouveauté pour les cabinets particuliers! Je m'arrangerai afin que l'on nous voie. Tu remarqueras de quel air je passerai devant les garçons. Il faut de ces exemples publics pour prouver que tout n'est pas corruption dans notre société si décriée. (A part.) Je suis lancé.

MADAME DE VERNON.

Vrai?

M. DE VERNON.

Le cabinet est retenu depuis huit jours. (A part.) J'enverrai demain de grand matin pour être certain d'en avoir un.

MADAME DE VERNON.

Vous êtes cher. Je ne regrette pas mon erreur, puisque je vous garde aussi ce soir. Coup double, mon cousin.

M. DE VERNON, à part.

Hein?... (Haut.) Ce n'est pas possible. Il faut que je sorte.

MADAME DE VERNON.

Ah!... Et pourquoi donc?

M. DE VERNON.

Je dois voir à ce bal Blandin, tu sais, le quart d'agent de change, celui dont la femme est partie avec un autre quart, son associé. Il a promis de me faire entrer dans le syndicat des chemins de fer du Péloponèse. (A part.) Je suis dans le mensonge jusqu'aux épaules.

MADAME DE VERNON.

Tu vas t'occuper des chemins de fer du Péloponèse?

M. DE VERNON.

Pas le moins du monde. Je serai dans le syndicat avec des messieurs parfaitement posés qui connaissent la Grèce comme moi, par le *Voyage du Jeune Anacharsis*. Nous lançons l'affaire avec une jolie petite prime. Le public la paie avec bonheur, et on liquide l'opération.

MADAME DE VERNON.

Fi, monsieur! Et c'est là ton motif pour aller à ce bal?...

M. DE VERNON.

Oui.

MADAME DE VERNON.

Bien vrai?

M. DE VERNON.

Tu en doutes?

MADAME DE VERNON.

Au moins cela ne te prendra pas longtemps?

M. DE VERNON.

Dans une heure je suis de retour.

MADAME DE VERNON.

Allez, monsieur. Puisque je suis dans la place, j'y demeure, et prenez garde à vous si je trouve quelque chose de suspect.

SCÈNE III

MADAME DE VERNON.

Me voici dans l'appartement particulier de mon mari, le lieu trois fois saint où ces messieurs se retirent après le dîner, lorsque les cœurs s'ouvrent avec un complet abandon, et que la langue des moins bavards se délie. Le cigare est le prétexte. — Fumez-vous? — Je ne fume pas, le tabac m'incommode. — Venez toujours. — Et dire que cette méchante feuille noire et âcre, qui ne prend même pas la peine de dissimuler son poison, est notre plus redoutable ennemie — après ces demoiselles cependant. Ah ! si les esprits familiers qui habitent ces murs pouvaient parler !... Nous aurions de jolies confi-

dences. Armand, qu'a-t-il pu dire?... Rien de grave assurément. Assurément?... Je m'avance peut-être beaucoup. Il est jeune, il est élégant, il a de l'esprit et il est généreux. On dit que c'est une qualité qui dispense même des autres, dans un certain monde... Allons, chassons cela. S'il a fait le mal, je l'ignore, et j'aime mon ignorance. Cependant, si je pouvais le suivre au bal en ce moment... Quel besoin d'y aller pour cette affaire?... Les affaires, manteau pour toutes les perfidies, paravent pour toutes les trahisons. Nos grand'mères ne connaissaient pas ce mot mystérieux et commode, les affaires; et, cependant, de leur temps les maris avaient déjà un arsenal assez respectable de mauvaises raisons. Armand est très assidu auprès de madame de Plassan, cet hiver. Madame de Luçay l'attire aussi. J'ai remarqué qu'en dansant avec lui, l'autre soir, à l'ambassade d'Angleterre, elle avait un certain air penché, bien en rapport avec la valse de *Faust*, que l'orchestre jouait. Tout à fait la langueur de Marguerite... Une Marguerite un peu effeuillée par exemple. Fi donc, vais-je être jalouse?... (Parcourant un paquet de journaux.) Voyons, que disent les journaux? *Le Moniteur de l'Armée*... Si je doutais de la constance de mon mari, en voilà une preuve. Il y a cinq ans qu'il a renoncé à l'état militaire, et cependant, il continue à recevoir fidèlement ce journal; à la vérité, il ne l'ouvre plus... (Dépliant la bande.) Tiens, une nouvelle qui m'intéresse : « M. Gontran de Kersaint, capitaine au 3e régiment d'artillerie, passe dans l'artillerie de la Garde, à Paris. » Cet aimable et brave Gontran!... Armand sera bien heureux d'apprendre qu'il vient à Paris, et moi je serai

charmée de le revoir. Un cousin de mon mari. Si Armand m'en donne sujet, j'aurai ma vengeance sous la main. *(Regardant au mur.)* Mon portrait un peu enfumé... sous une pipe turque. Ne nous fâchons pas; sa pipe favorite, et c'est presque de l'honneur qu'il me fait. *(Montrant un cadre.)* Voici qui est gentil. Ma petite esquisse du Clos-Rosé, où Armand me vit pour la première fois. La date y est; 3 juin 1859; il y a dix ans... Nous sommes là, au fond de cette allée tournante; la main dans la main... Comme il était amoureux!... *(Soupirant.)* N'y pensons plus, c'était trop bon. *(Apercevant un autre petit cadre placé sur la cheminée.)* Tiens, qu'est ceci?... Un portrait du siècle dernier. L'agréable figure!... M. de Vernon aurait-il un goût platonique pour cette charmante personne qui a dû faire tourner bien des têtes, il y a cent ans. *(Prenant le cadre en main.)* Voyons-la de plus près. C'est singulier... Quelle ressemblance avec... mais oui, avec madame de Luçay. Est-ce là ce qui séduit M. de Vernon dans ce portrait? Quelle folie! Vais-je me piquer à propos de quelque demoiselle d'Opéra, du temps de la Camargo, parce qu'elle a un faux air de madame de Luçay? Un faux air... C'est bien elle-même. Que fait là ce portrait? Je veux le savoir, et il faut qu'Armand me le dise.

SCÈNE IV

MADAME DE VERNON,
GONTRAN DE KERSAINT.

GONTRAN, paraissant à la porte du fond.

J'entre sans frapper. Armand, y es-tu?

MADAME DE VERNON.

M. de Kersaint!... Non, monsieur, Armand n'y est point ; mais si vous voulez bien que je vous reçoive à sa place?

GONTRAN.

Ma chère cousine...

MADAME DE VERNON.

Ah ! c'est ainsi que vous venez surprendre les gens, à onze heures du soir? Il est heureux que l'on fût un peu préparée à votre visite ; pas dans ce moment, cependant...

GONTRAN.

Vous me saviez à Paris, moi qui ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis des mois?...

MADAME DE VERNON.

Non, mais j'ai appris par ce journal, il n'y a pas un

quart d'heure, que vous y deviez venir. Vous en avez assez de l'Afrique?

GONTRAN.

De l'Afrique, du Mexique, de la Chine, de la Cochinchine. J'ai vu la barbarie noire, marron et safran, et je viens retrouver la civilisation à Paris.

MADAME DE VERNON.

La civilisation?... Les frondeurs prétendent que c'est nous qui retournons à la barbarie.

GONTRAN.

Où est Armand?

MADAME DE VERNON.

Armand est au bal.

GONTRAN.

Sans vous?...

MADAME DE VERNON.

Ah! mon Dieu, oui, sans moi; mais il va rentrer.

GONTRAN.

Vous n'êtes donc pas jalouse?...

MADAME DE VERNON.

Jalouse, moi?... Ah! s'il fallait être jalouse à Paris!... Fi donc, la jalousie y est horriblement portée. Othello n'aurait pas plus de succès dans ce pays que Bartholo. C'est pis qu'un chapeau de l'an dernier.

GONTRAN.

Eh bien! ma cousine, j'ai les mœurs du désert; je suis terriblement jaloux.

MADAME DE VERNON.

Heureusement, mon cousin, votre jalousie ne tire pas à conséquence, à moins que, dans l'une ou l'autre de vos expéditions, vous n'ayez donné votre nom à quelque moricaude, devant un officier municipal au nez percé de coquillages.

GONTRAN.

Non, je suis garçon; mais peut-être pas pour longtemps.

MADAME DE VERNON.

Ah! vous vous mariez?

GONTRAN.

Je fais ma demande officielle demain.

MADAME DE VERNON.

Et vous êtes à Paris?

GONTRAN.

Depuis ce matin.

MADAME DE VERNON.

Peste, mon cousin, vous y allez rondement, et traitez le temple de l'hymen comme une redoute. L'ennemi a vingt-quatre heures pour capituler à merci. Et je connais la personne qui sera madame de Kersaint?

GONTRAN, lui montrant une miniature.

Vous n'aurez pas de peine à mettre un nom au bas de ce portrait.

MADAME DE VERNON, à part.

Le même portrait qui est là! Que veut dire?... Je saurai si c'est elle décidément. (Haut.) Ah, mon cher cousin, c'est une passion rétrospective. Nos grand'mères ont dû rencontrer cette charmante bergère conduisant son blanc troupeau dans les allées de Trianon.

GONTRAN.

Nullement; l'original est très vivant. Vous connaissez la belle dame dont voici l'image, et qui a eu la fantaisie de se faire peindre en poudre.

MADAME DE VERNON.

Aidez-moi ; j'ai l'imagination paresseuse.

GONTRAN.

La première lettre est un *L*...

MADAME DE VERNON.

Continuez, ou je cherche l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*. Tant pis pour vous si je tombe sur madame Leblanc, madame Leroux ou madame Lebleu.

GONTRAN.

Madame de Luçay.

MADAME DE VERNON.

Mais oui, c'est bien elle. Où donc avais-je les yeux?

Mais qui eût songé à la reconnaître dans cette mascarade!

GONTRAN.

Mascarade... Ma cousine, le mot est dur.

MADAME DE VERNON.

Et vous tenez le portrait d'elle-même?

GONTRAN.

De quelle autre main me viendrait-il?

MADAME DE VERNON.

Je veux dire qu'elle vous l'a donné... comme un gage de son affection?

GONTRAN.

Voici l'histoire. J'ai rencontré madame de Luçay l'an dernier, aux eaux de Mont-Dore, et je suis devenu très épris d'elle. J'ai fait ma déclaration. On n'a répondu ni oui ni non, mais l'on m'a promis que le jour où ma recherche serait agréée, j'en serais averti par l'envoi de ce portrait (un exemplaire unique, le chef-d'œuvre de Maxime David), qui n'appartiendrait jamais qu'à l'homme aimé.

MADAME DE VERNON, à part.

Me voilà fixée. (Prenant le portrait.) Et ce portrait vous est arrivé?

GONTRAN.

Aujourd'hui même. Il m'attendait chez moi pour me souhaiter la bienvenue.

MADAME DE VERNON, à part.

S'il allait apercevoir l'autre!

Elle l'entraîne de l'autre côté de la scène.

GONTRAN.

Que faites-vous?

MADAME DE VERNON.

Je veux voir ce portrait à la lumière de la lampe.

GONTRAN.

N'est-ce pas qu'il est adorable, et que l'on est heureux de savoir que personne autre ne possède le pareil? Eh bien, ma cousine, que pensez-vous de mon choix?

MADAME DE VERNON.

Mais madame de Luçay est une personne tout à fait séduisante, (A part.) trop séduisante, hélas!

GONTRAN.

De quel air vous me dites cela! Ce mariage vous déplaît?

MADAME DE VERNON.

Pourquoi donc? Madame de Luçay est une des femmes les plus élégantes et les plus spirituelles de Paris; son salon est à la mode; j'ajouterais que son mari lui a laissé une grande fortune, si cette considération pouvait avoir quelque importance pour vous, et vous serez très envié, probablement.

GONTRAN.

Eh bien! alors, vous m'approuvez?...

MADAME DE VERNON.

Vous faut-il mon approbation?... Mon cher cousin, j'ai entendu dire qu'il y avait deux circonstances dans lesquelles on était formellement autorisé à refuser un avis à son meilleur ami : c'est lorsqu'il demandait conseil pour faire emploi de sa fortune ou pour fixer son cœur. Les placements sont trop chanceux, et on voit trop de faillites.

GONTRAN.

Vous n'êtes pas charitable, ou plutôt le seriez-vous trop?... Vous voulez bien vous charger, au moins, d'un message pour Vernon, et le prier de me servir de témoin?

MADAME DE VERNON.

M. de Vernon votre témoin! Je ne sais si ce sera possible.

GONTRAN.

Ma cousine, ceci devient grave. Vous avez un secret. Oui, très certainement. Je n'ai pas le droit de chercher à le pénétrer, malgré vous. Mais je vous prie de considérer combien la circonstance est sérieuse pour moi. Je suis le parent d'Armand; le vôtre par conséquent, et un peu votre ami, n'est-il point vrai? (Elle lui tend la main.) J'arrive à Paris, avec l'idée de madame de Luçay dans la tête, et le cœur suffisamment touché; pas assez cependant pour commettre une folie, coûte que coûte. Vous me direz, peut-être, que madame de Luçay est coquette, qu'elle a souri à celui-ci, qu'en cherchant bien

on trouverait un bouquet qu'elle a laissé prendre à celui-là, à la fin d'un cotillon qui s'est prolongé tard. Je consens à accepter cela; il faut bien que je me résigne à l'idée d'un premier mari. Mais s'il y avait autre chose...

MADAME DE VERNON.

Qui vous parle de cela?... Mais vous prenez les gens brusquement pour l'action la plus importante de la vie. Faut-il que j'épouse, que je n'épouse pas? Madame de Luçay fera-t-elle mon bonheur? Et il faut répondre dare dare, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple, la couleur d'une robe ou une invitation à dîner. Finissons-en. Si vous êtes décidé, à quoi bon me questionner? Si vous ne l'êtes pas, adressez-vous ailleurs. Je ne tiens pas un bureau d'informations à l'usage des soupirants.

GONTRAN.

Fort bien, ma cousine. J'avais trop compté sur votre amitié. Il faudra que j'interroge Armand.

MADAME DE VERNON, vivement.

Non, non, Armand est l'homme le moins propre à donner un avis en ces matières. Vous ne me refuserez pas au moins vingt-quatre heures pour que je puisse réfléchir au parti que je dois vous conseiller.

GONTRAN.

Soit; je remets mon sort entre vos mains.

MADAME DE VERNON.

Maintenant partez; il est minuit, et vous finiriez, je crois, par me compromettre.

GONTRAN, lui baisant la main.

A demain, alors.

MADAME DE VERNON.

Ah! quel terrible homme vous faites! Si l'on m'avait dit, il y a une heure, que vous viendriez ce soir et que vous me tiendriez sur la sellette pour une affaire de mariage, j'aurais inventé une migraine atroce pour ne pas vous recevoir, et vous vous seriez marié à votre fantaisie.

SCÈNE V

MADAME DE VERNON.

C'est odieux. Gontran ne peut épouser cette femme. Mais comment l'en dissuader sans tout lui dire? Lui dire quoi? Que cette affection tendre, dont il est si heureux, un autre en avait reçu des preuves avant lui; que cet autre est Armand, mon mari... Après tout qu'en sais-je? Et parce que madame de Luçay sème ses portraits à la volée, faut-il qu'elle donne chaque fois son cœur en même temps? Son cœur! J'ai dit son cœur. Ont-elles du cœur ces femmes-là! Oh, je le sens aux frémissements du mien, j'ai un sujet mortel de la haïr. (Reprenant le portrait.) Que vois-je! « Souvenez-vous; 12 juillet 1869. » Oh, sans doute le jour où elle envoya son portrait à Armand, le jour où... Honte et infamie! Contenons-nous; je veux tout savoir de lui-même.

SCÈNE VI

MADAME DE VERNON, M. DE VERNON.

M. DE VERNON, à part.

Elle est encore là. Maintenant que tout est fini, comme je me sens l'esprit plus léger! (Haut.) Chère Louise, vous m'avez attendu?

MADAME DE VERNON.

N'était-ce pas convenu? Et ce bal?...

M. DE VERNON.

Une chose insensée. Trois cent cinquante personnes périssant d'asphyxie dans cette boîte à compartiments qu'on nomme un appartement parisien. La moitié de la Moldavie et toute la Valachie. On avait oublié d'inviter le Danube; c'est dommage, car cela eût rafraîchi l'atmosphère... Madame de Plassan, très belle en mauve. Lady Whitmore aveuglante, avec la robe lamée d'or qu'elle traîne partout. Madame Deniset avec des diamants neufs et un attaché d'ambassade inédit, le troisième de la saison. Tout le corps diplomatique y passera.

MADAME DE VERNON.

Et madame de Luçay?...

M. DE VERNON.

En rose, très simplement.

MADAME BE VERNON.

Vous aimez le rose?

M. DE VERNON.

Pourquoi cette question? Pas plus le rose qu'une autre nuance.

MADAME DE VERNON.

Vous avez parlé à madame de Luçay?

M. DE VERNON.

Nous avons échangé quelques mots.

MADAME DE VERNON.

Sur quel sujet?

M. DE VERNON.

Je serais fort embarrassé de le dire... Le duel de M. de Cosson ou la dentition de la petite princesse de Siam, je ne sais au juste.

MADAME DE VERNON.

Ce n'est pas gai. — J'ai reçu une visite qui était pour vous.

M. DE VERNON.

Une visite?...

MADAME DE VERNON.

Rassurez-vous; ce n'était point une dame.

M. DE VERNON.

Mais vous ne me rassurez nullement. Qui donc est venu?

MADAME DE VERNON.

M. de Kersaint.

M. DE VERNON.

Gontran?

MADAME DE VERNON.

Oui.

M. DE VERNON.

Je le croyais en Afrique.

MADAME DE VERNON.

Il a obtenu la faveur de venir à Paris.

M. DE VERNON.

Ce cher Gontran... Nous le verrons souvent.

MADAME DE VERNON.

Je ne sais si ce sera possible.

M. DE VERNON.

Pourquoi donc?

MADAME DE VERNON.

M. de Kersaint se marie.

M. DE VERNON.

Quelle idée!... C'est bien le dernier homme que j'en aurais soupçonné... Gontran vous a dit qui il épousait?...

MADAME DE VERNON.

Sans doute. Cherchez...

M. DE VERNON.

Ma chère amie, comment voulez-vous que je devine entre les soixante mille jeunes filles qui se lèvent tous les matins à Paris, avec le vague espoir que la journée leur amènera ce merle panaché de blanc, que l'on nomme un mari, gibier pour lequel la chasse est ouverte en toute saison, et qui se laisse prendre à la même glu depuis six mille ans.

MADAME DE VERNON.

Nous avons aussi les veuves.

M. DE VERNON.

Ah! Gontran épouse une veuve!... Mais le champ des veuves est encore assez vaste, en ne prenant même que les veuves qui ont eu un mari... Je n'aimerais pas non plus à jouer Collin-Maillard par là.

MADAME DE VERNON.

Vous comprenez que si je vous dis de chercher, ce n'est pas pour que vous fassiez le tour des vingt arrondissements. M. de Kersaint épouse madame de Luçay.

M. DE VERNON.

Madame de Luçay!... (A part.) Je comprends maintenant pourquoi elle était si pressée de ravoir ses lettres. (Haut.) Ah! Gontran épouse madame de Luçay?...

MADAME DE VERNON.

Eh bien! que trouvez-vous là de si extraordinaire?...

M. DE VERNON.

Rien... mais rien... Gontran est bien libre d'épouser qui il veut. Un homme qui a fait tant de campagnes. A part.) Et elle donc!...

MADAME DE VERNON.

Qu'est-ce que cela a de commun avec le mariage?

M. DE VERNON.

Vous avez raison. Ma réflexion n'a pas le sens commun. Ah! Gontran épouse madame de Luçay!... En êtes-vous bien certaine?

MADAME DE VERNON.

Vous êtes singulier. Mieux que personne, du reste, vous pourrez vous en assurer, puisque M. de Kersaint m'a chargé de vous demander d'être son témoin à ce mariage.

M. DE VERNON.

Moi, son témoin?... Cela n'est pas possible

MADAME DE VERNON.

Pourquoi donc?... C'est un service que l'on ne peut

refuser à un ami, sinon pour les raisons les plus graves.

M. DE VERNON.

Je ne vous avais pas dit que je m'absentais?... Oui, je vais en Angleterre, pour cette affaire des chemins de fer. Je ne puis donc être le témoin de Gontran.

MADAME DE VERNON.

Vous ne savez même pas quand a lieu son mariage.

M. DE VERNON.

Ce n'est pas bien difficile à deviner. Gontran aura obtenu tout juste le congé nécessaire pour se marier, la cérémonie doit être proche, et je pars demain pour quinze jours, trois semaines, un mois peut-être.

MADAME DE VERNON.

Je ne pense pas que Gontran y mette absolument cette hâte, et tout épris qu'il soit, il n'est pas entièrement résolu, puisqu'il m'a demandé conseil.

M. DE VERNON.

Ah!... Et vous avez répondu?

MADAME DE VERNON.

Qu'auriez-vous répondu, vous?

M. DE VERNON.

Mais... Le mariage pour un militaire...

MADAME DE VERNON.

Il ne s'agit pas d'une théorie sur le mariage pour les

militaires, mais du choix que M. de Kersaint a fait de madame de Luçay. Gontran a voulu avoir mon avis. J'ai essayé de me dérober, mais il a insisté, et j'ai réclamé vingt-quatre heures pour me prononcer. Vous allez m'aider.

M. DE VERNON.

Moi ?

MADAME DE VERNON.

Vous connaissez de longue date madame de Luçay (car elle n'est pas d'hier, malgré son blanc et son rouge), et vous devez pouvoir décider si elle mérite qu'un honnête homme, qui est votre parent, lui donne son nom et lui consacre son existence. Vous paraissez hésiter ?...

M. DE VERNON.

Cela est fort délicat.

MADAME DE VERNON.

Supposez qu'il s'agît de vous.

M. DE VERNON.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE VERNON.

Épouseriez-vous madame de Luçay, si un malheur... Serait-ce bien un malheur?

M. DE VERNON.

Louise, vous êtes cruelle. Sincèrement, la question

veut qu'on y réfléchisse. On peut trouver charmante une personne sans la souhaiter absolument pour femme à son meilleur ami. Je réclame aussi pour moi le répit de vingt-quatre heures que vous vous êtes fait accorder.

MADAME DE VERNON.

Soit. — A propos, Gontran a fait chez vous une rencontre singulière.

M. DE VERNON.

Laquelle?

MADAME DE VERNON, lui présentant la miniature.

Ce portrait.

M. DE VERNON.

Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ce portrait? Une belle du temps passé, peinte par Latour.

MADAME DE VERNON.

M. de Kersaint a reconnu dans cette miniature les traits de madame de Luçay.

M. DE VERNON.

Ces amoureux sont tous les mêmes. Ils voient partout l'image de la dame de leurs pensées. Au lieu d'une blonde langoureuse il y aurait eu une brune piquante, que Gontran n'eût pas hésité davantage.

MADAME DE VERNON.

Cela est fort ingénieux, mais l'explication est d'autant

moins admissible que M. de Kersaint possède le même portrait exactement. Il le tient de madame de Luçay, et je ne présume pas que celui-ci, malgré la poudre dont l'original s'est enfariné, vous vienne d'un marchand de curiosités.

M. DE VERNON.

Qu'entendez-vous par là?

MADAME DE VERNON.

Croyez-vous qu'il me reste quelque chose à apprendre? Votre trouble lorsque je vous ai parlé de ce mariage, ce prétendu départ pour l'Angleterre afin de vous dérober à la... (comment dirai-je?) de servir de témoin à Gontran, la présence de ce portrait chez vous, vos efforts pour me faire prendre le change, tout cela ne décèle-t-il pas votre trahison?

M. DE VERNON.

Vous accordez une importance aux choses... Ne peut-on avoir chez soi le portrait d'une femme sans que cela autorise toutes les suppositions?

MADAME DE VERNON.

Et cette date, tracée au bas du portrait avec la pointe d'une aiguille, « le 12 juillet 1869, » ce n'est d'aucune conséquence, n'est-ce pas, et ne donne pas le droit de tout croire?... Fantaisie du peintre, peut-être, ou plutôt impudence du modèle. Vous êtes allé à ce bal pour madame de Luçay.

M. DE VERNON.

Je ne veux pas feindre plus longtemps, mais je vous

jure que tout est fini entre madame de Luçay et moi. Je suis allé à ce bal afin de rompre définitivement avec elle.

MADAME DE VERNON.

Je ne vous crois pas. Et que m'importe, au surplus! Vous m'avez trompée, odieusement trompée.

M. DE VERNON.

Je vous atteste que je vous dis la vérité. Et s'il vous faut une preuve, en voici une irrécusable... (Montrant un paquet de lettres.) Ces lettres... mes lettres, qu'elle m'a restituées.

MADAME DE VERNON.

Vos lettres!... Des lettres que vous écriviez à cette femme!... Et moi qui conserve précieusement, depuis dix ans, comme un cher et pieux souvenir, les lettres que j'ai reçues de vous, au temps de notre mariage, et où vous dépeigniez, dans un langage passionné, cette affection dont vous vous êtes si indignement joué! Vous lui avez écrit comme vous m'écriviez alors, peut-être dans les mêmes termes! Et je frémis dans tout mon être, en songeant que, sans le hasard qui a amené ici M. de Kersaint, un galant homme se déshonorait en épousant votre...

M. DE VERNON.

De grâce!... Gontran sait donc?...

MADAME DE VERNON.

Gontran ne sait rien. Je lui ai caché ce portrait ; j'ai

eu tort de vous dire qu'il l'avait vu; j'aurais dû laisser toute la feinte et toute la fourberie de votre côté. J'ai refoulé mon indignation et composé mon visage, afin que M. de Kersaint n'y pût lire les sentiments qui m'étouffaient. Ah! quelle lutte!... Me taire, c'était presque me rendre votre complice, et donner mon aveu à ce mariage impossible. Parler, c'était mettre M. de Kersaint sur la trace de la vérité. Cruelle alternative!... Tandis que mon cœur était livré à toutes les tortures, mon esprit s'ingéniait à trouver le moyen d'éluder toute explication et de gagner du temps. Voilà, monsieur, dans quelle situation vous avez mis une honnête femme.

M. DE VERNON.

Je me soumets à tout ce que vous déciderez.

MADAME DE VERNON.

Cela vous est aisé à dire. Quoi que je décide et fasse, l'arrêt que je prononcerai n'est-ce pas moi qu'il frappera surtout? Je ne veux pas de scandale. Aux yeux du monde, pour nos gens, rien ne sera changé à nos habitudes, à notre manière d'être l'un avec l'autre. Mais, le devoir extérieur accompli, le rôle joué, la séparation sera absolue et complète. Vous avez votre appartement. J'ai le mien, que je vous défends. Il vous reste, monsieur, à vous entendre avec madame de Luçay afin que ce soit elle qui refuse Gontran. Je ne présume pas que vous me demandiez de dire à M. de Kersaint pour quel motif ce mariage ne peut avoir lieu, ni que vous vous chargiez de le lui expliquer vous-même.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, GONTRAN.

MADAME DE VERNON.

M. de Kersaint! Comme il est pâle.

M. DE VERNON.

Gontran!...

GONTRAN.

Ma chère cousine, je sais que c'est d'un sauvage de venir à minuit troubler un tête-à-tête conjugal, mais je me suis frotté dans ma vie à des naturels si peu civilisés que je suis peut-être excusable. (A M. de Vernon.) J'ai vu rentrer ta voiture, et après un certain combat avec ma candeur de célibataire je me suis décidé, et me voici.

M. DE VERNON.

Tu as bien fait. Cher Gontran! Tu vas demeurer quelques jours avec nous.

GONTRAN.

Je resterai à Paris le moins possible, le temps d'accomplir un devoir sérieux. (A M. de Vernon.) Eloigne Louise; j'ai à t'entretenir seul.

M. DE VERNON, à madame de Vernon.

Ma chère Louise, il est bien tard, et Gontran parle

d'allumer un cigare, ce qui nous mènera certainement à la demi-douzaine, et nous tiendra jusqu'à deux heures du matin.

MADAME DE VERNON, à part.

Je veux savoir ce qui va se passer. Gontran aura peut-être tout deviné. Je serai près d'ici. (A Gontran.) Bonsoir, mon cousin; on vous reverra, j'espère.

M. de Vernon va pour lui donner la main; elle retire la sienne.

GONTRAN, qui a vu ce mouvement de madame de Vernon.

Il y a de l'orage par ici.

SCÈNE VIII

M. DE VERNON, GONTRAN.

GONTRAN.

Armand, ma cousine t'a fait des confidences?

M. DE VERNON.

Mais oui.

GONTRAN.

Elle t'a dit que je voulais te demander d'être mon témoin?

M. DE VERNON.

Oui, elle me l'a dit.

GONTRAN.

Eh bien, je te le demande toujours.

M. DE VERNON.

Comment!

GONTRAN.

Ce n'est plus de la même manière. J'ai abandonné le projet de ce mariage, mais j'ai l'intention de me battre.

M. DE VERNON.

Te battre, et contre qui?

GONTRAN.

C'est ce que tu vas m'aider à savoir. J'ai renoncé à ce mariage parce que d'après l'embarras et les réticences de Louise, la réflexion m'a fait comprendre que je devais cesser d'y penser; mais je porte une haine mortelle à l'homme qui l'a rendu impossible (car là doit être la cause du trouble de Louise), et je veux le tuer ou qu'il me tue.

M. DE VERNON.

En vérité, Gontran, tu pousses les choses trop loin. Tu voulais épouser et tu n'épouses plus. Que tu en aies un certain dépit, je le conçois, — quoique, mon cher ami, crois-en mon expérience, le mariage soit chose bien chanceuse; et puisqu'on a supprimé les autres jeux de hasard, l'on aurait fait aussi bien, peut-être, d'abolir également celui-là. Parlons sérieusement. Tu ne peux vouloir te couper la gorge avec un inconnu qui

était ton rival sans le savoir, en supposant qu'il fût ton rival.

GONTRAN.

Tu as raison sans nul doute, mais je professe sur la séduction en général une théorie probablement fort absurde, à laquelle je suis par malheur d'autant plus attaché en ce moment que ma passion est intéressée à la trouver sans réplique. Je te développerai ce système un autre jour, lorsque j'aurai mis mon homme sur le flanc, à moins qu'il ne me loge une balle dans la tête, et dans ce cas ma théorie sera perdue pour toi et pour les autres. En attendant je compte sur tes bons offices dès demain, car il me tarde de régler cette affaire.

M. DE VERNON.

Voyons, Gontran, songes-tu à ce que tu me demandes? Tu ne peux vouloir, toi l'honneur même, que je te livre, en supposant que je le connaisse ou que je parvienne à le savoir, le nom de l'homme que madame de Luçay a pu distinguer. Et de quel prétexte, d'ailleurs, colorer ton défi, car tu ne peux donner pour raison ostensible à ta querelle ce qui en est le motif véritable?

GONTRAN.

Oh! pour cela ne t'inquiète pas; je saurai bien trouver un prétexte acceptable. Mais je vois que j'ai eu tort de te demander ce service. J'arriverai à ce que je désire; c'est une chose dont je m'occuperai moi seul. Tu voudras bien au moins être mon témoin. (Apercevant le portrait que madame de Vernon a laissé sur la table.) Mais dis-moi, ce portrait est celui de madame de Luçay?

M. DE VERNON.

Oui, en effet.

GONTRAN.

C'est bizarre. La copie ou l'original de la miniature qu'elle m'a donné, et que je croyais être le seul à posséder. Tu vas me trouver bien curieux ; mais comment ce portrait est-il ici?

M. DE VERNON.

Gontran!... (A part.) Ce diable d'homme. Que n'est-il resté chez les Arabes!

GONTRAN.

Je répète ma question. Elle peut sembler impertinente, j'en conviens; mais la situation où je suis est tellement singulière qu'elle doit te rendre indulgent. Donc, mon cher Armand, dis-moi tout simplement, comment ce portrait se trouve chez toi ; tu peux, sans nul doute, en expliquer la présence ici de la manière la plus naturelle et la plus plausible; mais, au nom du ciel, ne me refuse pas cette satisfaction.

M. DE VERNON.

Mon cher Gontran, tu perds décidément la tête. Il est des questions qu'un galant homme n'accepte pas, même lorsqu'il y pourrait donner une réponse absolument claire et satisfaisante; et l'interrogation que tu m'adresses est de cette nature.

GONTRAN.

Alors tu autorises toutes les suppositions, et si l'hon-

neur d'une femme, le repos d'une autre peuvent avoir à en souffrir, tu auras à en porter la responsabilité.

M. DE VERNON.

Gontran, ce langage...

GONTRAN, élevant la voix.

Prends mes paroles comme tu voudras; je n'ai pas coutume d'y rien changer.

M. DE VERNON.

Mais c'est presque une provocation.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERNON.

Madame de Vernon a ouvert la porte aux derniers mots de M. de Kersaint.

MADAME DE VERNON, à part.

J'arrive à temps. (Haut.) Pardon, messieurs, d'interrompre votre entretien, mais j'ai oublié ici quelque chose.

M. DE VERNON.

Quoi donc?

MADAME DE VERNON.

Un portrait. Le portrait d'une belle dame que M. de Kersaint connaît, et qui ne peut convenablement passer la nuit dans le fumoir d'Armand.

M. DE VERNON, *à part.*

Elle a tout entendu. Chère Louise... De quelle situation elle me sauve!

MADAME DE VERNON.

Justement, vous l'avez en mains, mon cousin. Comme vous tremblez. J'avais apporté ce portrait tout à l'heure après votre départ, pour le comparer avec celui que vous m'aviez montré, et que vous vous imaginiez, monsieur le présomptueux, être un exemplaire unique. Vous êtes arrivé. On m'a poliment mise à la porte, et dans ma précipitation, j'ai négligé de reprendre le portrait; je ne me suis aperçue de l'oubli qu'en voyant la place du cadre vide dans ma chambre... (A part.) Je mens, je mens, je mens. (Haut.) Aussitôt je suis accourue, et... rendez-moi ce portrait.

GONTRAN.

Comme vous êtes émue... Vous allez vous trouver mal.

MADAME DE VERNON.

Ce n'est rien. L'horrible odeur du cigare.

M. DE VERNON.

Louise!

GONTRAN, à part.

Je devine tout... Leur trouble à mon arrivée... Elle nous écoutait. Je ne serai pas en reste de générosité avec elle.

MADAME DE VERNON.

Et mon portrait?

GONTRAN.

Le voici. Il sera désormais le seul. (Il tire de la poche de son habit un cadre et le jette au feu.) Armand, oubliez mes paroles.

MADAME DE VERNON.

Mon cher Gontran, je ne veux pas vous mettre à la porte, mais il est deux heures du matin, et nous mourons de sommeil.

GONTRAN.

Ma chère cousine, la pluie tombe à flots, il n'y a plus de voitures ; vous ne me refuserez pas l'hospitalité. Je suis fort accommodant. Tenez, ce fumoir. Je m'installerai dans un fauteuil. J'ai campé moins bien que cela à Saïgon et à Djemma Ghazouat.

M. DE VERNON.

Je ne souffrirai pas que tu passes la nuit sur une chaise.

GONTRAN.

As-tu mieux à m'offrir?

MADAME DE VERNON.

Mais il y a l'appartement de M. de Vernon.

GONTRAN.

Fort bien.

M. DE VERNON.

Et moi ?

GONTRAN.

Comment... et toi? Il me semble que l'appartement de Louise... A moins que... Tu es difficile... Ah çà ! décide-toi, faut-il que je m'en aille?

MADAME DE VERNON sonne ; un domestique paraît.

Conduisez monsieur à l'appartement de M. de Vernon.

Gontran sort. — Un court silence.

M. DE VERNON.

Et moi ? Suis-je destiné à camper dans ce fumoir? Je n'ai pas été à Saïgon ni à Djemma Ghazouat. Et M. de Kersaint ayant pris mon appartement...

MADAME DE VERNON, lui montrant le calendrier.

Le 16 mars 1862. Rendez grâce à l'anniversaire de notre mariage, mais convenez que c'était bien un mercredi.

M. DE VERNON.

De grand cœur. Vous me pardonnez donc?

MADAME DE VERNON.

Je ne pardonne pas, mais j'oublie.

M. DE VERNON.

Chère Louise!

———

LA BISE

PERSONNAGES

MADAME DE L'ESTANG.

OCTAVE DE NANTEUIL.

THÉCLA, femme de chambre.

LA BISE

Un salon de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE L'ESTANG, THÉCLA.

Thécla, debout devant une porte-balcon, regarde sur la grande route. — Madame de l'Estang travaille; elle est agitée et nerveuse.

MADAME DE L'ESTANG.

Eh bien?

THÉCLA.

Toujours rien. La route qui poudroie, mais pas le moindre facteur qui verdoie.

MADAME DE L'ESTANG.

Est-ce insupportable!.. Voilà deux heures que ce malheureux facteur aurait dû être ici.

THÉCLA.

Il lui sera peut-être arrivé quelque accident.

MADAME DE L'ESTANG.

Tant pis pour lui. Les facteurs n'ont pas le droit d'avoir des accidents. Ils ont une responsabilité envers le public.

THÉCLA.

Madame... madame...

MADAME DE L'ESTANG.

Tu le vois?

THÉCLA.

Non. Je songe que c'est aujourd'hui dimanche. Le facteur fait une seule tournée, et s'il la manque on ne le revoit plus que le lundi.

MADAME DE L'ESTANG.

Eh, mon Dieu, c'est vrai. Me voilà donc pour un grand jour sans lettres, sans journaux, privée de tout, dans une nuit complète. Je ne sais comment j'arriverai jusqu'à demain. J'ai bonne envie de me mettre au lit. — Voyons, ferme la fenêtre; il y faut renoncer.

THÉCLA.

Madame me pardonnera de ne pas me décourager si

vite, (A part.) d'autant plus que j'attends une lettre de mon cousin Alexis.

MADAME DE L'ESTANG.

Je comptais avoir des nouvelles du mariage de ma nièce avec cet ingénieur dont ma sœur me fait mille éloges, le Prince Charmant des ponts et chaussées.

THÉCLA.

J'aperçois une ombre à l'entrée du chemin, mais c'est encore si loin que je ne puis distinguer.

MADAME DE L'ESTANG.

Et le *Figaro* qui me manque pour m'aider à passer le temps. Madame de Coulanges trompe-t-elle ou ne trompe-t-elle pas son mari? Le feuilleton d'aujourd'hui devait me l'apprendre.

THÉCLA.

Elle le trompe, madame; soyez-en sûre.

MADAME DE L'ESTANG.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle?

THÉCLA.

Cela m'intéresse beaucoup et j'ai fait les cartes pour le savoir. (Retournant à la fenêtre.) Cette fois j'aperçois sûrement quelqu'un qui a les allures du facteur. Il presse le pas, car voilà la bise qui commence à souffler terriblement.

MADAME DE L'ESTANG.

Ferme la fenêtre, te dis-je; je sens le froid. (Regardant

la pendule.) Deux heures seulement, c'est impossible; je croyais qu'il en était au moins cinq.

THÉCLA.

Ce n'est point le facteur. J'ai fait erreur à cause de l'espèce de boîte qu'il porte en bandoulière, comme le marchand qui est venu offrir de la parfumerie à madame l'autre jour.

MADAME DE L'ESTANG.

Ce doit être quelque commis voyageur en tournée.

THÉCLA.

C'est un fort joli homme. Pauvre garçon, la bise doit lui couper le visage! Madame ne veut pas regarder? Cela la distrairait. Le voilà qui se met à l'abri, sous le gros orme, en face du balcon. Il cherche à allumer une cigarette et tire un journal de sa poche. Madame...

MADAME DE L'ESTANG.

Que veux-tu encore? Je t'ai demandé de fermer la fenêtre.

THÉCLA.

Ce pauvre jeune homme doit être glacé jusqu'aux os. Madame ne croit-elle pas qu'on pourrait le faire entrer, en attendant que cet horrible vent soit un peu tombé?...

MADAME DE L'ESTANG.

Je ne puis admettre ainsi un inconnu. Nous sommes seules. François est allé à la Grenadière rapporter la *Revue des Deux-Mondes* à madame de Seychelles.

THÉCLA.

Il n'a point l'apparence d'un malfaiteur. Tiens, le journal qu'il parcourt c'est le *Figaro*, peut-être le numéro d'aujourd'hui. Est-il heureux! Il sait la fin de l'aventure de M. de Coulanges.

MADAME DE L'ESTANG.

Tu crois que c'est le journal d'aujourd'hui?

THÉCLA.

Je n'en saurais juger à cette distance; mais cela doit être, car il met beaucoup d'intérêt à sa lecture. Il s'interrompt et regarde de notre côté comme pour dire qu'on doit être commodément dans cette maison.

MADAME DE L'ESTANG, se levant et regardant.

Il n'a pas mauvaise tournure, en effet, pour un commis voyageur. C'est bien le *Figaro* qu'il tient à la main.

THÉCLA.

On le voit grelotter d'ici. A coup sûr il va prendre une fluxion de poitrine. Si j'étais de madame je ne voudrais pas m'en charger la conscience. Tout cela se compte un jour, comme dit M. le curé. Et puis nous aurions le *Figaro*... Madame autorise-t-elle?

MADAME DE L'ESTANG.

Puisque tu crois que mon salut y est engagé, fais entrer ce jeune homme. Je n'ai dans cette saison que le feu de la cuisine à lui offrir pour se réchauffer. Tu diras

à Marguerite de lui préparer un consommé, à moins qu'il ne préfère autre chose.

THÉCLA.

Un mazagran.

MADAME DE L'ESTANG.

Un mazagran ?

THÉCLA.

C'est du café bouillant, servi dans un verre où l'on ajoute de l'eau. (A part.) Alexis adore cela.

MADAME DE L'ESTANG.

Va pour le mazagran. Cela doit être plus dans les mœurs de ces messieurs.

SCÈNE II

MADAME DE L'ESTANG, seule.

C'est une excellente fille, mais qui ne regarderait point à se compromettre, ni surtout à compromettre autrui. Le pis qui lui puisse arriver, après tout, c'est que ce jeune homme lui débite quelques sornettes en buvant son... Comment a-t-elle dit cela?... Mazagran. Cet incident aura servi, du moins, à couper la journée. Heureusement ma réclusion volontaire va finir dans peu de temps. J'ai cru devoir à mon veuvage de m'exiler du

monde pendant quelques mois et de m'ensevelir à la campagne. Ce sont des résolutions que les femmes qui ne sont point des héroïnes ne devraient pas prendre à la légère. Pour un courrier qui n'arrive pas à son heure, voyez dans quel état nous sommes!... On dit que l'ennui fait commettre beaucoup de sottises. Je n'ai pas grand' peine à le croire.

SCÈNE III

MADAME DE L'ESTANG, THÉCLA.

THÉCLA.

Ce jeune homme désire remercier madame avant de se mettre en route. Il est vraiment fort bien. Il a refusé toutes les consommations. Ce doit être un homme du monde. Il fume des cigarettes de la Ferme et de la véritable marque.

MADAME DE L'ESTANG.

Tu t'y connais donc?

THÉCLA.

J'ai servi chez des dames russes qui étaient fort difficiles sur les cigarettes, la comtesse particulièrement. Puis-je introduire ce jeune homme? Il faut pourtant que je prévienne madame d'une grande déception. C'était un vieux *Figaro*, avec les funérailles de M. Thiers. Nous ne sau-

rons pas encore le dénouement de l'aventure de M. de Coulanges. Madame veut-elle recevoir ce jeune homme?

MADAME DE L'ESTANG.

Je trouve cela fort inutile. Cependant, s'il y tient absolument... Ce sera toujours quelques minutes de passées. Mais il ne faut pas que ce monsieur reste indéfiniment. Aussitôt que tu verras une éclaircie dans le temps, tu viendras nous prévenir, en insistant s'il ne comprenait point.

THÉCLA.

Madame peut compter sur moi.

SCÈNE IV

MADAME DE L'ESTANG, OCTAVE NANTEUIL.

THÉCLA, introduisant Octave.

Entrez, monsieur.

OCTAVE.

Je voulais, madame, vous remercier de votre aimable hospitalité, et je suis tenté de rendre grâce à l'inclémence du temps qui m'en a valu la faveur.

MADAME DE L'ESTANG, à part.

Du mirliton tout pur; ce doit être un commis voyageur en nouveautés. (Haut.) Vous ne me devez rien, monsieur. Ma femme de chambre vous a aperçu en lutte

avec les éléments, et l'honneur de la bonne action lui revient.

OCTAVE.

Ah! c'est mademoiselle Thécla.

MADAME DE L'ESTANG.

Elle vous a dit son nom?

OCTAVE.

Avec empressement. Elle est très communicative, cette jeune personne. En trois minutes elle m'a appris la contenance de la propriété et m'a fait l'histoire du château: douze hectares en jardin anglais, prés, bois, vignes, étangs (mademoiselle Thécla aurait du succès dans une étude de notaire). Pour la partie historique cela clochait un peu comme chronologie. Henri IV venait sous Robespierre, et c'est madame de Pompadour qui faisait assassiner le duc de Guise. Mais, à part ces légères incorrections, le récit ne manquait pas d'intérêt.

MADAME DE L'ESTANG.

Je ne savais point mademoiselle Thécla si savante en histoire. Vous venez de Paris, monsieur, ou du moins d'une ville où l'on connaît les nouvelles? Je vous prie d'excuser la question, mais le facteur nous a fait défaut aujourd'hui, et dans la solitude où nous vivons, l'imagination se donne facilement carrière. Il n'y a pas de révolution?

OCTAVE.

Non, madame, et il n'y en aura pas cette année. J'ai

des amis dans la politique qui sont très au courant, et ils m'ont assuré d'une manière positive qu'il n'y aurait rien pour le moment.

MADAME DE L'ESTANG.

Tant mieux, quoique mes opinions personnelles ne soient pas contraires à l'idée d'un petit bouleversement qui mettrait tout à sa place. Mais pour les affaires le calme est une bonne chose et cela doit vous convenir.

OCTAVE.

Moi?... Mais oui, madame.

MADAME DE L'ESTANG.

Vous appartenez, sans doute, à une grande maison?

OCTAVE.

Une grande maison?... (A part.) Je ne saisis pas du tout.

MADAME DE L'ESTANG.

Savez-vous ce qu'on portera cet hiver?

OCTAVE, à part.

Je commence à m'orienter; elle me prend pour un collègue de l'illustre Gaudissart. (Haut.) Je suis incapable de vous le dire, madame.

MADAME DE L'ESTANG.

Je veux vous demander conseil. Vous devez avoir du goût et de l'habitude. Je suis veuve depuis neuf mois. Mon veuvage aura duré un an lorsque je retournerai à Paris au mois de novembre. Je voudrais faire

dans le monde une rentrée correcte où la douleur de la veuve se laissât encore voir, mais avec une nuance de résignation nécessaire, déjà perceptible. Avez-vous quelque idée sur un costume bien en situation?

OCTAVE.

Aucune, madame, et je serais fort en peine de vous aider.

MADAME DE L'ESTANG.

D'abord la couleur pensée me paraît indiquée tout à fait : ce n'est ni lugubre ni folâtre.

OCTAVE.

Madame, je vais vous causer peut-être une certaine déception, mais vous vous méprenez sur mon compte. Je n'appartiens point à cette corporation réjouie et vagabonde, qui apporte à la province les modes défraîchies et l'esprit fané de Paris, et je serais hors d'état de vous donner un avis quelconque sur le costume le plus convenable pour une veuve qui commence à n'être plus éplorée. Cependant s'il vous faut absolument une opinion, je puis vous jurer que, même au prix d'un monument au Père Lachaise, chacun, en vous voyant habillée de noir ou de rose, enviera le bonheur d'un époux qui eut la félicité de vous posséder.

MADAME DE L'ESTANG, à part.

C'est encore de la confiserie, mais un peu moins mal. (Haut.) Vous restez debout, monsieur. Prenez donc un siège. Je suis vraiment confuse de l'erreur. Mais c'est la

faute de cette étourdie de Thécla, qui en vous apercevant sur la route, remarqua que vous portiez une boîte semblable à celle d'un marchand qui est venu l'autre jour nous apporter des colifichets.

OCTAVE, riant.

Ah! je sais, une boîte où je serre des papiers.

MADAME DE L'ESTANG.

Vous êtes avocat?

OCTAVE.

Non, madame, il y avait déjà dix-sept avocats dans la famille ; cela tournait à l'épidémie. J'exerce une profession qui est celle de l'autre moitié des Français majeurs et vaccinés. Je suis ingénieur, et je viens étudier un chemin de fer par ici.

MADAME DE L'ESTANG.

Une jolie profession que j'aurais voulue pour mon fils si M. de l'Estang... mais il me laissa sans enfants...

OCTAVE.

Ah! c'est à madame de l'Estang... J'avais bien cru l'entendre de la bouche de mademoiselle Thécla, mais elle avait été si rapide dans son exposition que je n'étais point parfaitement certain...

MADAME DE L'ESTANG.

Le nom vous est donc connu?

OCTAVE.

On n'a point vécu dans le monde sans avoir entendu

parler de madame de l'Estang comme d'une femme qui réunit la distinction de l'esprit et l'élévation du cœur à toutes les grâces de la personne.

MADAME DE L'ESTANG.

Monsieur... (A part.) Il s'exprime bien.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, THÉCLA.

THÉCLA.

Madame...

MADAME DE L'ESTANG.

Que veux-tu?

THÉCLA.

Il y a une éclaircie.

MADAME DE L'ESTANG.

Tant mieux.

THÉCLA.

Je disais à madame qu'il y a une éclaircie.

MADAME DE L'ESTANG, avec impatience.

Fort bien; j'avais entendu.

THÉCLA, allant à Octave.

C'est plus même qu'une éclaircie; le temps est revenu au beau; le soleil est resplendissant.

OCTAVE, à part.

Est-ce l'habitude de la maison d'annoncer les changements de temps, ou veut-on me renvoyer?

THÉCLA, à Octave.

C'est une véritable bénédiction de se mettre en route par un soleil pareil; la température est d'une douceur...

MADAME DE L'ESTANG.

Voyons, Thécla, qui te demande ces détails? Nous savons que le temps se remet. Cela suffit.

THÉCLA, en se retirant.

Il paraît que la consigne est changée. On pouvait au moins me prévenir.

SCÈNE VI

MADAME DE L'ESTANG, OCTAVE.

OCTAVE.

Vous avez là une femme de chambre bien attentive aux variations de la température. Avec elle on pour-

rait faire l'économie du baromètre. Le temps étant remis, mon indiscrétion serait sans excuse si je prolongeais ma visite. En prenant congé de vous, je vous renouvelle, madame, mes remerciements pour votre gracieuse hospitalité.

MADAME DE L'ESTANG.

Vous accordez vraiment trop d'importance aux choses... J'ai toujours à me reprocher une méprise dont je demeure confuse, et que je voudrais au moins vous laisser le temps d'oublier un peu. Qu'est-ce donc qui vous presse si fort?

OCTAVE.

Je dois rejoindre avant la nuit la gare de Beaumont pour y prendre le train.

MADAME DE L'E TANG.

Vous avez bien le temps (Regardant la pendule.) Ah! mon Dieu.

OCTAVE.

Quoi donc?

MADAME DE L'ESTANG.

La pendule est arrêtée. Il est toujours deux heures, comme lorsque vous êtes entré.

OCTAVE.

Si vous voulez bien me permettre je vais essayer de

voir ce qui suspend le mouvement de la pendule. Tout ingénieur est naturellement un peu mécanicien.

MADAME DE L'ESTANG.

Faites, monsieur. Il n'y a rien d'insupportable comme de ne pas savoir l'heure, surtout à la campagne, quand on est seule.

OCTAVE.

J'y suis. Le ressort en pressant gênait le mouvement, qui s'est arrêté. Voilà qui est arrangé. Je vais régler la pendule maintenant. Trois heures et demie.

MADAME DE L'ESTANG.

Déjà... Monsieur, si j'osais...

OCTAVE.

Parlez, madame.

MADAME DE L'ESTANG.

Le coucou du vestibule...

OCTAVE.

Le coucou du vestibule?

MADAME DE L'ESTANG.

Voilà trois mois qu'il ne marche point, au grand désespoir de Thécla. Si vous vouliez bien y regarder, avant de partir...

OCTAVE.

Très volontiers. Je dois au moins cela à mademoiselle

Thécla qui a eu la bonne pensée de me faire entrer ici.

MADAME DE L'ESTANG.

Monsieur, je crains vraiment d'abuser...

OCTAVE.

Dites, madame. (A part.) Y a-t-il encore une horloge éclopée dans la maison?

MADAME DE L'ESTANG.

Le piano... Cela ne doit pas vous être plus difficile d'accorder un piano que de mettre une pendule en état. Le mien est terriblement faux.

OCTAVE.

Je vais essayer. Vous avez la clef?

MADAME DE L'ESTANG.

La voici; je n'ai pas touché à l'instrument de tout l'été. Nous avons un seul accordeur dans les environs; il est en même temps taupier et fait de la médecine en contrebande, et voilà des semaines qu'il est en prison pour exercice illégal de l'art de guérir.

OCTAVE.

C'est aussi un peu mon cas en ce moment. (Il fait quelques accords.) Je crois, madame, que cela va d'une manière passable.

MADAME DE L'ESTANG.

Mais c'est merveilleux. Vous êtes un homme univer-

sel. Et puis l'on entend que vous êtes bon musicien. Jouez-vous des morceaux à quatre mains? J'ai là justement la *Marche aux flambeaux*, du *Prophète.*

OCTAVE.

Je serais heureux d'accepter, mais je n'ose vraiment.

MADAME DE L'ESTANG.

Rassurez-vous, je suis d'une force très ordinaire. Vous ferez la basse, si vous voulez.

OCTAVE.

Ce n'est pas cela.

MADAME DE L'ESTANG.

Quoi donc?

OCTAVE.

Rien.

MADAME DE L'ESTANG.

Alors, asseyez-vous et commençons. (Ils jouent quelques notes; Octave s'arrête brusquement et se lève.) Qu'est-ce donc qui vous prend, monsieur? Cela allait très bien, je vous assure.

OCTAVE.

Madame, il faut que je parte. Il se fait tard, et la nuit me trouvera dans les champs, si je diffère davantage.

MADAME DE L'ESTANG.

Mais, monsieur, vous n'avez pas dîné. Puisque je vous

ai retenu ici à vous faire mettre en ordre mon horlogerie et accorder mon piano, c'est le moins que je vous offre le couvert. Quant au logement, la chose est moins aisée : j'habite seule ce corps de bâtiment avec Thécla. De l'autre côté, au-dessus des communs, nous avons bien la chambre verte, mais on dit qu'il y vient des rats. Avez-vous peur des rats?

OCTAVE.

Non, madame, ce ne sont pas les rats qui m'effraient. Mais je redoute de prolonger mon séjour ici, parce que...

MADAME DE L'ESTANG.

Parce que?...

OCTAVE.

Vous voulez le savoir? Madame, vous allez peut-être me juger tout à fait ridicule, mais depuis que je suis auprès de vous je me sens singulièrement ému et troublé. Je ne veux pas approfondir la nature de ce trouble, et je crains que l'aveu auquel vous m'avez obligé, ne soit déjà une inconvenance. Tout à l'heure lorsque vous m'avez invité à me mettre au piano à côté de vous, j'ai hésité parce que je savais bien que cette musique à deux ne me valait rien. Madame, pardonnez-moi d'avoir brusquement interrompu le morceau, et laissez-moi partir.

MADAME DE L'ESTANG.

Je ne me doutais point que les ponts et chaussées fussent si prompts à prendre feu, mais je comprends

qu'après votre confidence il me soit difficile d'insister et de vous garder, même dans la chambre aux rats, à moins que ce ne fût pour vous y faire dévorer, et je n'aurai pas cette cruauté. Partez donc, monsieur, puisqu'il le faut, et recevez l'aveu que vous m'avez fait trouver moins long un temps qui sans vous eût été interminable. Il n'est pas certain même que je fusse arrivée jusqu'au soir sans quelques velléités de suicide. Vous m'avez rendu, de plus, des petits services dont je vous suis reconnaissante. Toutes les apparences me disent (ne tirez point avantage de mon compliment) que vous êtes un homme d'esprit et un galant homme, et l'hiver prochain, quand je rentrerai à Paris, je serai charmée de vous offrir, de temps en temps, une tasse de thé, à la condition, cela s'entend, que vous soyez devenu raisonnable.

OCTAVE.

Ah! madame, votre bonté me confond. Au revoir donc, puisque vous voulez bien me faire espérer que vous me recevrez à Paris. Permettez-moi de vous laisser mon nom.

Il remet une carte de visite.

MADAME DE L'ESTANG.

Donnez. Bon voyage, monsieur, et n'oubliez pas, en passant, le coucou du vestibule.

OCTAVE.

Encore une fois merci.

Il va pour sortir. Thécla entre au même moment avec un paquet de lettres et de journaux.

SCÈNE VII

Les Précédents, THÉCLA.

THÉCLA.

Madame, le facteur vient d'arriver. Toute la correspondance avait été expédiée par erreur au bureau voisin, d'où elle est revenue, et le brave Blanchet a fait toute hâte pour vous apporter vos lettres et vos journaux.

MADAME DE L'ESTANG.

Y compris le *Figaro*, dont la bande a été enlevée. Je n'ai pas besoin de vous demander, mademoiselle, par qui.

THÉCLA.

Je voulais savoir le sort de M. de Coulanges. Il l'a échappé; mes cartes avaient tort.

MADAME DE L'ESTANG.

Fi, mademoiselle... Veuillez accompagner monsieur; il aura la bonté de remettre en marche l'horloge du vestibule si c'est possible.

THÉCLA, à part.

Moi qui le prenais pour un homme du monde; c'est un simple horloger.

SCÈNE VIII

MADAME DE L'ESTANG, seule.

La singulière chose! On est seule, s'ennuyant à mourir, à cinq lieues de toute créature civilisée; un inconnu arrive, conduit par le hasard et arrêté par le mauvais temps ; il est fort bien, vous trouve charmante et prend feu comme une allumette, du temps où les allumettes s'enflammaient. Si l'on était romanesque ou coquette, on ne sait pas où cela aurait pu conduire ; mais on est raisonnable, et l'on se contente de promettre une tasse de thé au don Juan, — et encore à l'échéance de six mois. — Voyons ce que disent mes lettres. En voici une de ma sœur. « Ma chère Henriette, je suis toute » bouleversée, et je crois que je vais commencer une » maladie, la jaunisse probablement. Je vous ai parlé » du mariage projeté pour Alice; nous y comptions » bien, surtout la chère enfant, dont le cœur s'était tout » à fait donné. Il y a trois jours, nous etions à table ; » arrive une lettre, la suscription d'une écriture in- » connue ; j'ouvre ; c'était un billet anonyme dans lequel » on m'avertissait que M. Octave Nanteuil, mon futur gendre... » (S'interrompant.) Comment, Octave Nanteuil! N'est-ce pas le nom que j'ai lu tout à l'heure sur la carte que mon visiteur m'a laissée? (Prenant la carte sur la table.) « Octave Nanteuil, ingénieur, » c'est bien cela, en effet. Quelle rencontre singulière ! (Continuant sa lec-

ture.) « Mon futur gendre avait une maîtresse, madame
» Manuelita, une Espagnole qui danse quelque part. Tu
» conçois mon trouble à cette révélation. Il n'échappe
» point à Alice qui saisit la lettre, y jette les yeux et se
» trouve mal. Par une fatalité extraordinaire M. Nanteuil
» entre au même moment; il fallut bien lui expliquer
» de quoi il s'agissait. Il se défendit d'une façon mal-
» adroite, au milieu des sanglots d'Alice. Tout cela
» faisait une scène horrible. Voyant ses dénégations
» mollement accueillies, M. Nanteuil se fâcha, comme il
» arrive souvent aux gens qui sont dans leur tort, et
» quitta l'appartement. Il n'a plus reparu. On dit qu'il
» est en province, pour une étude de chemin de fer dont
» il est chargé. Alice est dans la désolation, et moi je
» suis vivement contrariée. M. Nanteuil était un excel-
» lent parti. C'est un ingénieur du plus grand mérite,
» fort bien de sa personne, ayant, je crois, le seul défaut
» d'être ce que nos grand'mères appelaient un homme
» sensible, à la discrétion des premiers beaux yeux que
» le hasard met sur son chemin... » Je ne puis donc
m'enorgueillir beaucoup de mon succès. M. Nanteuil doit
être encore dans la maison. Puisqu'il a raccommodé tant
de choses chez moi, si j'essayais à mon tour de raccom-
moder son mariage...

Elle sonne.

SCÈNE IX

MADAME DE L'ESTANG, THÉCLA.

MADAME DE L'ESTANG.

Ce jeune homme est toujours là?

THÉCLA.

Oui, madame, il s'escrime contre le coucou, mais sans aucun résultat. Il a démonté l'instrument. Je ne le crois pas très fort en horlogerie.

MADAME DE L'ESTANG.

Veuillez dire à M. Octave que je désire lui parler.

THÉCLA, à part.

Ah! il s'appelle Octave... Nous nageons en plein mystère.

SCÈNE X

MADAME DE L'ESTANG.

L'entreprise est délicate, mais je veux l'essayer. Evidemment ce n'est point pour rien qu'un hasard tout à

fait singulier a conduit ici M. Nanteuil, et puisque le sort a si bien commencé les choses, il ne faut pas qu'il les laisse faites à moitié.

SCÈNE XI

MADAME DE L'ESTANG, OCTAVE.

OCTAVE ; il tient à la main la boîte d'un coucou.

Madame, j'accours avec empressement.

MADAME DE L'ESTANG.

Monsieur, je voulais vous dire que je vous garde décidément à dîner. J'ai réfléchi qu'il n'y a pas d'auberge dans les environs, et je n'entends point, pour ma réputation d'hospitalité, que l'on vous recueille mourant de faim sur la grand' route. Maintenant, asseyez-vous là, de l'autre côté de la table, et causons. Commencez par déposer ce coucou qui n'a point à intervenir dans notre entretien.

OCTAVE.

Je ne puis résister à votre gracieuse insistance.

MADAME DE L'ESTANG.

Que pensez-vous de l'Espagne?

OCTAVE.

De l'Espagne? Je n'y ai jamais beaucoup réfléchi.

MADAME DE L'ESTANG.

Oui, de l'Espagne.

OCTAVE.

C'est un pays chevaleresque au dire des poëtes, d'une propreté équivoque selon le témoignage des voyageurs, qui a produit jadis le Cid et don Quichotte, qui produit encore des oranges, lesquelles viennent de Malte, et qui paie assez mal ses dettes.

MADAME DE L'ESTANG.

Et les femmes espagnoles?

OCTAVE.

Elles font très bien dans les ballades, mais, quant à la réalité, il en faut rabattre, je crois.

MADAME DE L'ESTANG.

Vous parlez d'après une expérience personnelle?

OCTAVE.

Madame, permettez-moi de vous faire observer respectueusement que la question écorne le mur de la vie privée. Je suis prêt à en démolir un pan tout entier, si cela peut vous être agréable; mais en serez-vous plus avancée et aurai-je davantage vos bonnes grâces?

MADAME DE L'ESTANG.

C'est ce que l'on verra plus tard. Je ne veux rien démolir; laissez-moi déranger seulement une brique ou deux, quitte ensuite à les remettre en place, et répondez à ma question.

OCTAVE.

Eh bien, madame, puisqu'il faut vous satisfaire, qui n'a connu plus ou moins une Espagnole... dans le passé ?

MADAME DE L'ESTANG.

Dans le passé... C'est donc de l'histoire ancienne, tout à fait ancienne ?...

OCTAVE.

Je ne sais, madame, de quel nom vous appelez le jeu que nous jouons en ce moment, mais si l'invention vous appartient recevez-en mon compliment. C'est un mélange de procédure et de sorcellerie qui ferait la fortune d'un juge d'instruction.

MADAME DE L'ESTANG.

Nous disons donc de l'histoire tout à fait ancienne, et votre cœur est entièrement libre ?

OCTAVE.

Il le serait pour vous, je vous le jure.

MADAME DE L'ESTANG.

Généralisons, monsieur, généralisons, et point de verbe au conditionnel.

OCTAVE.

J'en fais le serment, madame, si vous vouliez...

MADAME DE L'ESTANG.

Il ne s'agit pas de moi. Restons dans le sujet, et ré-

pondez sans ambages. Oui ou non, votre cœur est-il bien libre; a-t-il le droit de l'être?

OCTAVE.

Madame, dites un mot...

MADAME DE L'ESTANG.

Je n'ai pas de mot à dire. C'est à vous de répondre catégoriquement à ma question.

OCTAVE.

Laissez-moi tomber à vos pieds.

MADAME DE L'ESTANG.

Nullement, monsieur, vous y seriez fort mal. Cela ne se fait plus, d'ailleurs, qu'au théâtre, et encore les bons auteurs y ont renoncé. Vous n'avez point, je présume, la prétention de m'avoir séduite, parce que je vous ai fait entrer chez moi, au moment d'un grain, et que nous avons passé en tête-à-tête une heure pendant laquelle vous avez déployé des talents auxquels je rends hommage, quoique le coucou reste en souffrance. Quant à des visées plus droites et plus sérieuses, j'ai trente-deux ans, et vous?

OCTAVE.

Madame, j'en ai trente-quatre.

MADAME DE L'ESTANG.

Ce qui fait dix ans de moins pour vous. Qui de trente-deux ans pour la femme ôte trente-quatre pour l'homme,

trouve, en effet, une différence de dix années, à l'avantage du sexe masculin. Mon veuvage est, d'ailleurs, trop récent, et j'aurais aussi à consulter mon cœur et mon notaire. Mais encore une fois il ne s'agit pas de moi, et je me perds en des paroles inutiles. Voyons, monsieur, répondez-moi franchement, comme il sied à un brave et galant homme que vous êtes, je dois le croire. N'est-il pas quelque part une charmante et honnête jeune fille, dont vous avez fait battre le cœur, sans que le vôtre restât insensible; qui a vu et qui voit encore en vous l'époux de ses rêves; à laquelle vous avez infligé très innocemment, je l'admets, une cruelle souffrance, et qui serait heureuse de vous retrouver, et, sans doute, de vous pardonner?

OCTAVE.

Que veut dire?...

MADAME DE L'ESTANG, lui tendant la lettre.

Lisez, et puisque le hasard qui vous a conduit chez moi vous a si bien servi, inclinez-vous, remerciez-le et profitez de ce qu'il vous offre. Je ne dirai point à ma nièce qu'il pouvait dépendre de moi que vous devinssiez son oncle. Quant à votre Castillane...

OCTAVE.

Elle vendait des parfums d'Arabie à l'Exposition universelle, et elle s'est fait enlever par un dentiste américain qu'elle assiste dans ses opérations, sans douleur.

MADAME DE L'ESTANG.

Alors tout est pour le mieux. Monsieur Nanteuil, voulez-vous faire votre paix avec Alice, en reconnaissant galamment vos torts?

OCTAVE, lui baisant les mains.

Oui, ma jolie tante.

MADAME DE L'ESTANG.

Monsieur mon neveu, soyez sage, ou je vous dénonce à votre femme. Admirez le cours des choses de ce monde, où tout a ses bons côtés, même les erreurs de la poste et le mauvais temps. Si le courrier n'avait point manqué, Thécla ne se mettait pas à la fenêtre pour guetter l'arrivée du facteur; si la bise n'avait pas soufflé, vous passiez tranquillement sur la route et je n'avais pas le plaisir de vous recevoir; vous ne me jetiez pas de la poudre aux yeux en exécutant des prodiges de mécanique, qui donnaient au facteur le temps d'arriver. — Ah mon Dieu, la pendule est arrêtée de nouveau; quel homme plein de roueries vous faites !...— Je n'ouvrais pas la lettre de ma sœur, tandis que vous étiez encore là, et finalement ma pauvre Alice restait sans époux, et vous, monsieur, qui sait dans quel abîme de désordres et de senoritas vous finissiez par vous plonger et vous perdre !.. Avouez que le proverbe n'a pas tort, et que à quelque chose malheur est bon.

OCTAVE.

Ma jolie tante, vous parlez comme un ange, et j'aime votre nièce pour elle et pour vous.

SCÈNE XIII

MADAME DE L'ESTANG, OCTAVE, THÉCLA.

THÉCLA.

Madame, peut-on servir?

MADAME DE L'ESTANG.

Oui. Vous mettrez un couvert de plus et vous préparerez la chambre verte.

OCTAVE.

Celle où il y a des rats?

MADAME DE L'ESTANG.

François, le cocher, jouera de la trompe pendant la nuit pour les effrayer.

OCTAVE.

Oh, je préfère encore le mal au remède.

MADAME DE L'ESTANG, à Thécla.

Monsieur Nanteuil, mon futur neveu, reste avec nous jusqu'à demain.

THÉCLA, *à part.*

Son futur neveu... Un horloger! Quelle mésalliance!.. C'est égal; il est joli homme.

LE REPORTER

LE REPORTER

Mon père était... Comment vous dirai-je la chose,
Maintenant que sur moi l'œil du monde repose?
Un recors. Oui, le mot, à peu près oublié,
Vit par les souvenirs auxquels il est lié.
Plus d'un vieillard, traînant sur l'asphalte sa jambe,
Se souvient, dans un temps qu'il était plus ingambe,
Sortant, au petit jour, du Café de Paris,
Quand le soleil levant perçait l'horizon gris,
D'avoir vu, réunis devant la porte en troupe,
Trois hommes qui formaient un mystérieux groupe.
L'un, habillé de noir, des papiers sous le bras,
S'avançait, saluant non sans quelque embarras;
Les deux autres, gaillards d'une solide trempe,
Collet gras, chapeau roux, mal campé sur la tempe,
Jonc noueux à la main, serraient de près leur chef.
Mon père était l'un d'eux. Le premier, d'un mot bref,

Au soupeur attardé déclarait que Moïse
Refusant d'accorder de nouvelle remise,
Il devait accepter le logis de l'État
Et souffrir à Clichy qu'en fiacre on l'escortât.
On faisait approcher alors une voiture;
Mon père aux plus grands noms y frotta sa roture.

Un jour, par des motifs aussi vains que touchans,
Aux débiteurs la loi donna la clef des champs;
Mon père, ce jour-là, prédit l'avenir sombre;
La Commune, à ses yeux, se profila dans l'ombre.

Dans le culte du Code il m'avait élevé,
Et je faisais mon droit, en battant le pavé.
Matin et soir, soleil ou pluie, émeute ou fête,
Des nouvelles du jour on m'y trouvait en quête;
Et des mille accidents que l'on voit à Paris,
Gens coupés en morceaux, chiens errants, galants pris,
Faux boyards, grecs savants à filer l'as de pique,
Dans un journal du soir je faisais la chronique.
Au crime je donnais un fumet délicat,
Et mettais du mordant au moindre assassinat.
Je savais à propos et parler et me taire :
Quand le lecteur, nageant en plein dans le mystère,

Attendait, haletant, que la clarté se fît,
J'arrêtais brusquement la suite du récit,
Pour ne pas chagriner, disais-je, la justice,
Qui m'avait dépêché le chef de la police,
Dépité plus que lui de me voir au courant,
Et qui me conjurait de surseoir un instant.
Nous étions au jeudi; j'ajournais au dimanche.
Mais quel débordement alors! quelle revanche!
Les détails abondaient, curieux et précis :
Je peignais l'assassin, à neuf heures moins dix,
Ni plus tôt, ni plus tard, dépeçant sa victime,
Qui soupait d'un hareng quand se commit le crime.
Grâce à moi l'on apprit ce détail important,
Qui pour l'instruction fut un trait éclatant.
Je fis le compte exact des morceaux du cadavre,
Ficelés un à un dans le *Journal du Havre*,
Numéros du dix-sept au vingt-quatre janvier,
Sauf le journal du vingt qui manquait tout entier :
Ce fut pour l'assassin la feuille accusatrice;
On la retrouva chez sa maîtresse, une actrice,
Qui l'avait conservée à cause d'un rébus.
Je prenais le coupable à ses premiers débuts.
Dans ses langes sordide et mordant sa nourrice,
Et le montrais brûlant les étapes du vice.

Pas un jour de sa vie à mon œil n'échappait;
Moins que moi le héros sur lui-même en savait.
Je photographiais encore sa famille,
Renvoyant à *Nana* pour madame sa fille.
Je faisais, en passant, un crayon du portier,
Et j'inventoriais enfin le mobilier :
Deux escabeaux, — un gong chinois, — une arbalète,
Et de Monsieur Berquin l'édition complète.

Dans la morte-saison, quand Paris est aux eaux,
Et que chacun suspend plus ou moins ses travaux,
Messieurs les scélérats se mettaient-ils en grève?
Mon imagination n'acceptait point de trêve.
Au répertoire ancien empruntant ses héros,
J'allais les réveiller dans leur sombre repos,
Et je tirais, couverts d'un vêtement moderne,
Brinvilliers du boudoir, Mandrin de la caverne.

Je faisais le succès de l'*Atlas*, mon journal,
Et comme *reporter* n'avais pas de rival :
Importé d'Amérique ou venu d'Angleterre,
Le mot peut se passer, je crois, de commentaire;
Dans l'habitude il est avec la chose entré,

Et mieux que l'Institut, le fait l'a consacré.
Il est né du besoin qui tourmente notre âge
De tout connaître, — tout et même davantage,
Et d'être, à la seconde, exactement instruit
Du fait le plus lointain et du plus vague bruit.
La vapeur est usée, et le fil électrique
Sera bientôt au rang du vieux coche classique.
Grâce à l'esprit chercheur d'un futur Edison,
Chaque homme au même instant entendra chaque son,
Et toujours en progrès, la science nouvelle
Transmettra la pensée encor dans la cervelle.

Laissons là, s'il vous plaît, cette digression.

Mes succès ne flattaient plus mon ambition;
J'avais pris en dégoût *faits divers* et chronique,
Et voulais devenir quelqu'un en politique.
Faire parler les morts fut de mode autrefois :
Aux Champs Élyséens, philosophes et rois,
Poëtes et guerriers, échangeaient leurs pensées,
Se jugeaient, conversaient en personnes sensées,
Et les ombres montraient plus de raison souvent
Que les gens n'en avaient prouvé de leur vivant.
Le genre a bien vieilli; j'ai toujours trouvé fade

Cet esprit réchauffé, fait pour la cantonade.
Nous laissons les grands morts dans leur repos dormir,
Mais aux contemporains donnons moins de loisir.
C'est une invention encore d'Amérique,
Comme la trichinose et la plume électrique.
Dès qu'un homme est monté sur quelque piédestal,
Construit en grossier plâtre ou bien en fin métal,
Politique fameux, spéculateur de Bourse,
Flibustier enrichi par la traite ou la course,
Comédienne en vogue, orateur à fracas,
En un mot tout ce dont le bon public fait cas,
Le *clan* des *reporters* s'abat sur son passage,
Le guette à son réveil, le poursuit en voyage,
Et ferait, au besoin, en l'air sauter le train,
Afin de mieux tenir son homme sous la main.
Pour être bon premier on fait assaut d'adresse;
Tel corrompt les portiers, qui manque de vitesse.

Le héros est bloqué. — Juge d'instruction
Ne conduirait pas mieux l'interrogation.
Le grand homme, d'ailleurs, n'entend pas s'y soustraire;
Il se sent dominé, hors d'état de se taire,
Et n'est peut-être pas, au fond, trop affligé
D'être à parler devant l'univers obligé.

Le gibier, cette fois, était un politique,
Ayant *incognito* traversé l'Atlantique;
Il s'en flattait du moins. A peine débarqué,
Le naïf me trouvait dans sa chambre embusqué.
J'entre en matière, après un mot de bienvenue :
« L'*Atlas* n'est point, monsieur, une feuille inconnue,
» Sans public, et qui fait du scandale un état.
» Nous tirons à cent mille, et dans le grand format.
» On veut qu'un cabinet du Nord nous subsidie;
» Le bruit est mensonger et plein de perfidie;
» Mais s'il est faux, il prouve au moins notre crédit.
» Asseyons-nous, monsieur, s'il vous plaît, ceci dit.

» Je commence à présent mon interrogatoire.
» Vous êtes de naissance infime, c'est notoire;
» Un de vos aïeux fut pendu comme forban;
» Un autre, en l'an dix-sept, déposa son bilan;
» On ne sut jamais bien où trouver votre père;
» Par égard pour le fils, je me tais sur la mère.
» Votre propre passé n'est pas, non plus, fort net :
» Vous eûtes un bonheur étrange au lansquenet
» Et fûtes à la Bourse un joueur sans scrupule.
» Je noierai tout cela dans un court préambule.

» Abordons nettement les questions du jour.
» Sur les fameux décrets, êtes-vous contre ou pour? »

» — Monsieur... »
« Vous n'avez pas d'opinion bien faite?
» J'écris que vous trouvez la mesure parfaite. »

» — Mais, monsieur... »
« Ce sera tôt ou tard votre avis.
» Nous avons maintenant l'incident de Tunis.
» Pensez-vous qu'il en puisse un jour sortir la guerre? »

» — A parler franchement, je ne le prévois guère. »

» Tant pis. L'*Atlas* soutient une autre opinion,
» Et nous ne goûtons pas la contradiction.
» Je biffe la réponse. Et pour la Bulgarie,
» Croyez-vous à des plans secrets de la Russie?»

» — Nullement. »
« Bien, très bien. J'opine comme vous,
» Mais la question est délicate pour nous.

» On nous prétend gorgés de l'or de la Russie,
» Et c'est donner raison presque à la calomnie
» Que de traiter le tsar trop généreusement ;
» Il le faudrait noircir... avec ménagement. »

« — Mais je ne puis ainsi travestir ma pensée,
» Ni souffrir qu'elle soit par un autre faussée.

» Soit ; je prétexterai pour vous quelque embarras,
» Et dirai, par respect, que je n'insistai pas.
» Je poursuis. Procédons par voie hypothétique :
» Supposez que le Turc se mette en république ;
» Que devient le harem ? »
« — Il passe au Président. »

« C'est répondre on ne peut plus admirablement.
» Nous avons vos avis très francs en politique,
» Et pouvons à présent faire un peu d'esthétique :
» Pour le naturalisme êtes-vous très ardent ? »

« — Fi donc ! »
« Que ce fi donc ! monsieur, est éloquent !
» Fi donc ! est une perle, une pure trouvaille ;
» Fi donc ! exprime au mieux : Quelle horreur ! rien qui vaille ! »

» J'ai quelques questions encor sur mon carnet,
» Mais j'abuse de vous et crains d'être indiscret :
» L'isthme de Panama, le choléra des poules,
» La vertu du balcon pour haranguer les foules,
» Le vitriol traité sous le rapport pénal
» Et son emploi topique au forfait conjugal ;
» Mais je crois être assez avant dans vos pensées
» Pour pouvoir sur ces points énoncer vos idées,
» Et le tout, relevé d'un assaisonnement,
» Vous fera le plus grand honneur assurément.
» Un seul mot... Nous avons la salle des dépêches,
» Pour les célébrités et les nouvelles fraîches.
» Un cadre vous attend. Vous aurez pour voisins
» Un banquier très connu, deux ou trois assassins,
» Un monstre tricéphale, une tragédienne... »

« — Je n'ai pas de portrait. »
« Mais qu'à cela ne tienne ;
» Comme en cas nous gardons, en fonds de magasin,
» Tous les types : dentiste, orateur, baladin.
» Je ferai choix pour vous d'un profil convenable.
» Au revoir, et merci de votre accueil aimable. »

Ma « conversation » fut un événement.

Le grand homme s'était ouvert très librement
Sur des sujets brûlants, en des termes intimes.
Le *trois pour cent* haussa de trente-cinq centimes.
Je fus du coup moi-même en grand homme posé,
Et je suis, à mon tour, comme un autre exposé
A ce qu'un *reporter* me creuse et m'étudie,
Et me montre en veston à l'Europe ébahie.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — JEANNE ROBERT

PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE

PAUL OLLENDORFF

28 bis, Rue de Richelieu, 28 bis

A PARIS



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis, rue de Richelieu.*

1880

DIVISIONS DU CATALOGUE

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, A PARIS

AVRIL 1880

ÉTUDE
DES LANGUES ÉTRANGÈRES

NOUVELLE MÉTHODE

POUR APPRENDRE A LIRE, A ÉCRIRE ET A PARLER UNE LANGUE EN SIX MOIS

PAR

LE DOCTEUR H.-G. OLLENDORFF

L'étude des langues vivantes occupe maintenant une place importante dans l'enseignement. — En publiant sa Méthode, le docteur Ollendorff a devancé les réformes accomplies dans cette étude. Une langue vivante ne s'apprend plus comme une langue morte. Il est nécessaire que les livres mis entre les mains des élèves répondent au but qu'on se propose, et qui est d'arriver le plus rapidement possible à lire, à écrire et à parler une langue étrangère. Toutes les Méthodes essayées jusqu'à présent pour l'enseignement des langues laissaient quelque chose à désirer : les unes enseignaient à lire une langue, mais elles n'enseignaient point à l'écrire; les autres enseignaient à la lire et à l'écrire, mais non pas à la parler. Or, des trois objets que doit se proposer toute méthode, ce dernier est assurément l'essentiel. Grâce à une longue expérience de l'enseignement et à de constantes méditations, l'auteur a su atteindre ce triple but. L'élève commence à parler dès la première leçon, et, à mesure qu'il avance, il est, par la marche même de la méthode, forcé de mettre à profit tout ce qu'il a vu dans chacune des leçons précédentes.

La différence fondamentale qui distingue cette Méthode de toutes celles qui ont été usitées jusqu'à ce jour, c'est qu'elle enseigne à écrire et à parler par l'analyse graduée des règles grammaticales, tandis que les autres n'enseignent qu'une stérile nomenclature et procèdent par morceaux

détachés où les principes ne se rencontrent qu'au hasard, sans jamais former un système qui se grave dans la mémoire; la Méthode du docteur Ollendorff est à la fois théorique et pratique.

L'auteur a, d'ailleurs, résumé son plan dans les quelques lignes qu'il a placées au commencement de son ouvrage : « Mon système, dit-il, est fondé sur ce principe, que chaque question contient presque complètement la réponse qu'on doit ou qu'on veut y faire. La légère différence entre la question et la réponse est toujours expliquée dans la leçon immédiatement avant la question. L'élève n'éprouve donc pas la moindre difficulté soit à répondre, soit à s'adresser de semblables questions à lui-même. Cette parité entre la question et la réponse a un autre avantage : quand le maître énonce la première, il frappe l'oreille de l'élève, qui naturellement a plus de facilité à reproduire les sons par ses propres organes. Ce principe est évident, il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre qu'il y domine. Le maître et l'élève ne perdent point de temps : l'un lit la leçon, l'autre le suit avec ses réponses; l'un corrige, l'autre assiste en répondant. Tous deux parlent sans cesse. Enfin, durant tout le cours du volume, les questions suivent une marche progressive, c'est-à-dire de la phrase la plus simple de toutes à la période tout entière; chaque leçon se rattache à la précédente par un mot dont l'élève sent déjà d'avance le besoin, voit la place et désire la possession, ce qui ajoute encore un vif intérêt à l'étude. Du reste, la phrase se développe sous les trois formes, interrogative, négative et positive, de telle sorte que l'élève ne fait sans cesse que reprendre le principe premier d'où il est parti, en y adaptant toujours des mots et des principes nouveaux, jusqu'à ce qu'il arrive à la connaissance parfaite de la langue qu'il étudie. »

Le succès qu'obtient partout la Méthode Ollendorff est la meilleure garantie de sa supériorité sur les imitations qui en ont été tentées. La Méthode d'allemand, la première publiée, a déjà eu *vingt-quatre* éditions, la méthode d'anglais en a eu *dix-huit*.

Outre les avantages considérables accordés aux établissements d'instruction, la division de la Méthode d'allemand en deux parties; des Méthodes d'anglais, d'espagnol et d'italien en cinq livraisons, facilite beaucoup l'acquisition de ces ouvrages.

A la *Librairie*, rue Richelieu, n° 28 bis, on peut indiquer des professeurs enseignant d'après la *Méthode Ollendorff*.

LISTE, PAR NATIONS, DES MÉTHODES PUBLIÉES

A l'usage des Français.

	Broché.	Relié
MÉTHODE D'ALLEMAND, 24e édit., 2 vol. in-8	10 fr. »	12 fr. »
Chaque volume se vend séparément.	5 »	6 »
Clef de la Méthode d'allemand, nouvelle édition, 1 vol. in-8	3 »	3 75

	Broché.	Relié.
Introduction à la Méthode d'allemand, ou Déclinaison allemande déterminée, accompagnée d'un Traité sur le genre des substantifs. Nouv. éd., 1 vol. in-8.	» »	2 fr. »
MÉTHODE D'ANGLAIS, 18e édit., 1 vol. in-8.	10 fr. »	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à	2 »	» »
Clef de la Méthode d'anglais, nouvelle édition, 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTHODE D'ESPAGNOL, 8e édit., 1 vol. in-8.	10 »	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à	2 »	»
Clef de la Méthode d'espagnol, nouv. édit., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTHODE D'ITALIEN, 10e édit., 1 vol. in-8.	10 »	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à.	2 »	» »
Clef de la Méthode d'italien, nouvelle édit. 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTHODE DE LATIN, 3e édit., 1 vol. in-8.	10 »	11 »
Clef de la Méthode de latin, nouv. édit., 1 vol. in-8	3 »	3 75
Introduction à la Méthode de latin, ou Déclinaison latine déterminée, accompagnée d'un Traité sur le genre des substantifs, 1 vol. in-8.	2 »	» »

	Broché.	Relié.
METHODE RUSSE, 1 vol. in-8	10 fr. »	11 fr. »
Clef de la Méthode russe, 1 vol. in-8 .	3 »	3 75

A l'usage des Espagnols.

MÉTODO DE FRANCES, nueva edic., 1 vol. in-8	10 »	11 »
Clave del Método de frances, nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE INGLÉS, nueva edic., 1 vol. in-8.	10 »	11 »
Clave del Método de inglés, nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE ITALIANO, nueva edic., 1 vol. in-8	10 »	11 »
Clave del Método de italiano, nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE LATIN, nueva edic., 1 vol. in-8.	10 »	11 »
Clave del Método de latin, nueva edic., 1 vol. in-8.	3 »	3 75

A l'usage des Italiens.

MÉTODO DI FRANCESE, nuova ediz., 1 vol. in-8	10 »	
Chiave del Método di francese, nuova ediz. 1 vol. in-8.	3 »	

	Broché.	Relié.
MÉTODO D'INGLESE, nuova ediz, 1 vol. in-8.	10 fr. »	
Chiave del Método d'inglese, nuova ediz. 1 vol. in-8	3 »	

A l'usage des Anglais.

	Broché.	Relié.
FRENCH METHOD, new edition, 1 vol. in-8. toile		16 fr. »
Key to the french Method, new edit. 1 vol. in-8. toile		9 »
FRENCH METHOD, *class. ed.*, new edit, 1 vol. in-16. toile		9 »
Key to the french Method, *class. ed.*, new edit., 1 vol. in-16. toile		4 »
GERMAN METHOD, new edit, 1 vol. in-16. toile.		9 »
Key to the german Method, new edit., 1 vol. in-16. toile.		4 »
ITALIAN METHOD, new edit., . vol. in-16. toile.		9 »
Key to the italian Method, new edit., 1 vol. in-8. toile.		9 »
SPANISH METHOD, new edit., 1 vol. in-8. toile		16 »
Key to the spanish Method, new edit., 1 vol. in-8. toile		4 »
Introductory book to the german Method, new edit., 1 vol. in-12. toile. .		4 »

	Broché.	Relié.
Introductory book to the latin Method, new edit., 1 vol. in-12. toile. . . .		4 fr. »
THE CHINESE MANDARIN LANGUAGE AFTER OLLENDORFF'S METHOD, by Charles Rudy, in three volumes. *The first part is published*, 1 vol. in-8	20 fr. »	

A l'usage des Allemands.

METHODE FÜR DAS ENGLISCHE, 6. Auflage. 1 vol. in-8. toile		5 »
Schlüssel dazu, 4. Auflage, 1 vol. in-8. cart.		2 »
METHODE FÜR DAS FRANZÖSISCHE, 9. Auflage, 1 vol. in-8. toile		5 »
Schlüssel dazu, 6. Auflage, 1 vol. in-8. cart.		2 »
METHODE FÜR DAS ITALIENISCHE, 3. Auflage, 1 vol. in-8. toile		6 »
Schlüssel dazu, 2. Auflage, 1 vol. in-8. cart.		2 »
METHODE FÜR DAS SPANISCHE, 2. Auflage, 1 vol. in-8. toile		6 »
Schlüssel dazu, 1 vol. in-8. cart.		2 »

A l'usage des Russes.

METHODE DE FRANÇAIS, nouv. édit. 1 vol. in-8. toile		6 »
Clef de cette Méthode, 1 vol. in-8. cart. . .		2 »

LECTURES LATINES

Faisant suite à la Méthode Ollendorff appliquée au latin.

NOUVEAUX MORCEAUX CHOISIS

DE

POËTES ET DE PROSATEURS LATINS

Suivis d'une Table chronologique et raisonnée des auteurs

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR VICTOR DERÉLY

Ancien élève de l'École normale supérieure

Un volume in-8 . . . . **3 fr.**

Faire de l'étude du latin une étude aussi vivante que possible, en partant de ce principe, qu'on ne possède bien une langue qu'autant qu'on est en état de la parler, tel est, on le sait, l'esprit de la *Méthode Ollendorff*. Tel est aussi l'esprit dont nous nous sommes inspirés dans le choix de versions que nous offrons aujourd'hui au public scolaire. On remarquera que les écrivains classiques n'y figurent pas exclusivement, et que plusieurs des plus grands n'y occupent qu'une place assez restreinte. La raison en est simple : préoccupés, avant tout, de mettre sous les yeux des élèves le latin pratique, nous avons dû le chercher là où il est : dans les comiques, les satiriques, les moralistes, et même les anecdotiers.

Désireux aussi de donner à notre recueil l'attrait d'une œuvre vraiment nouvelle, nous en avons écarté les textes trop connus, quitte à nous priver ainsi de plus d'une belle page qui n'a que le tort de se trouver dans tous les *Selectæ*. Nous les avons remplacés, tantôt par des morceaux moins connus pris dans les auteurs anciens, tantôt par des emprunts faits à ceux des humanistes modernes qui se sont le mieux assimilé la langue de Cicéron et de Virgile. Mais, à quelque source que nous ayons puisé, nous avons toujours cherché à réunir dans nos extraits l'intérêt littéraire à l'intérêt philologique.

Quant à la distribution des matières, nous avons cru devoir, dans l'intérêt des élèves, procéder par ordre de difficulté, en commençant par les textes les plus clairs, pour arriver graduellement à ceux dont l'intelligence suppose ou un jugement plus mûr, ou une connaissance plus complète de la langue. Le classement chronologique, dont nous sommes loin de méconnaître les avantages, n'a pas été sacrifié pour cela. On le retrouvera, en effet, dans la *Table raisonnée* des auteurs latins, qui termine notre volume.

Des notes placées au bas des pages élucident les passages les plus obscurs de nos textes, et fournissent aux élèves les renseignements grammaticaux, historiques, géographiques, etc..., dont ils peuvent avoir besoin.

langue. Pénétrés de cette idée et cédant au désir de nombreux élèves, nous avons voulu réunir des lettres composées pour l'étude de la correspondance.

Nous avons cherché à varier le plus possible les sujets, à donner les expressions qu'autorisent les meilleurs auteurs, enfin à présenter graduellement les difficultés qui caractérisent toute langue.

Le choix des sujets traités constitue une des parties les plus intéressantes de notre travail. Il est facile de s'en convaincre en examinant, à la table de chaque manuel, la division que nous avons adoptée : peu d'ouvrages de ce genre présentent des exercices aussi variés et aussi pratiques. Nous avons voulu ne laisser de côté aucun des faits ordinaires de la vie, qui nécessitent l'envoi d'une lettre; chaque sujet est traité brièvement et d'une manière générale, de sorte que quelques changements, faciles à effectuer, suffisent pour approprier le modèle au cas particulier auquel on veut l'appliquer. Nous nous sommes efforcés de faciliter, par de nombreuses notes, le travail du lecteur.

Chaque fois qu'il s'est rencontré une expression ne pouvant être traduite par un équivalent, nous avons tenu à en fournir l'explication la plus étendue.

Nous avons donné aussi la véritable signification de tout mot qui pourrait être traduit de différentes façons et nous l'avons donnée avec les synonymes et les homonymes ainsi que tous les éclaircissements nécessaires à la bonne interprétation de ce mot, bien convaincus que rien ne doit être négligé pour éviter tout contre-sens et toute obscurité.

La contre-partie de chaque manuel, publié en plusieurs langues, offre à l'élève ce grand avantage de lui permettre de vérifier, sans professeur, si les lettres qu'il a traduites sont rendues fidèlement et correctement.

A chaque manuel de correspondance nous avons joint, comme complément, un vocabulaire qui présente, en quelques pages, un répertoire assez complet des expressions et des termes que l'usage a consacrés dans les transactions commerciales, et dont l'explication n'est pas toujours donnée, même dans les meilleurs dictionnaires.

Tel est le plan de cette collection, à laquelle nous avons donné tous nos soins, et dont l'utilité ne saurait être contestée.

LISTE, PAR NATIONS, DES MANUELS PUBLIÉS

A l'usage des Français.

MANUEL PRATIQUE de Correspondance anglaise, 1 vol. in-18 jésus . . . . 2 fr, 50

MANUEL PRATIQUE de Correspondance allemande, 1 vol. in-18 jésus. 2 50

MANUEL PRATIQUE de Correspondance espagnole, 1 vol. in-18 jésus	2 fr.	50
MANUEL PRATIQUE de Correspondance italienne, 1 vol. in-18 jésus	2	50

A l'usage des Espagnols.

MANUAL PRÀCTICO de Correspondencia francesa, 1 vol. in-18 jésus.	2	50
MANUAL PRÀCTICO de Correspondencia inglesa, 1 vol. in-18 jésus	2	50
MANUAL PRÀCTICO de Correspondencia alemana, 1 vol. in-18 jésus	2	50
MANUAL PRÀCTICO de Correspondencia italiana, 1 vol. in-18 jésus	2	50

A l'usage des Italiens.

MANUALE PRATICO di Corrispondenza francese, 1 vol. in-18 jésus	2	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza inglese, 1 vol. in-18 jésus	2	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza tedesca, 1 vol. in-18 jésus.	2	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza spagnuola, 1 vol. in-18 jésus	2	»

A l'usage des Anglais.

PRACTICAL HANDBOOK of French Correspondence, 1 vol. in-18 jésus	2	50
PRACTICAL HANDBOOK of German Correspondence, 1 vol. in-18 jésus	2	50

PRACTICAL HANDBOOK of Spanish Correspondence, 1 vol. in-18 jésus.	2 fr.	50
PRACTICAL HANDBOOK of Italian Correspondence, 1 vol. in-18 jésus	2	50

A l'usage des Allemands.

PRAKTISCHES HANDBUCH der französischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der englischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der italienischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der spanischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus	2	50

CAHIERS D'ÉCRITURE ALLEMANDE par Mlle A. Harries. N° 1 à 6, six cahiers	1	80
Chaque cahier se vend séparément.	0	30

ANTHOLOGIE, par F. Mousson. Textes classiques français, italiens, allemands et anglais, 1 beau vol. in-4°. Sur papier fort	10	»
Sur papier ordinaire	8	»

LEHRE VOM ACCENT DER DEUTSCHEN SPRACHE. Zum erstenmal vollständig behandelt und für Fremde bearbeitet von Dr Hermann Huss, 1 vol. in-8	2	50

Cet ouvrage est un traité complet de l'accentuation allemande à l'usage des étrangers. C'est le complément nécessaire de toute grammaire allemande.

LITTÉRATURE ANGLAISE

ASHER'S COLLECTION

OF

ENGLISH AUTHORS

BRITISH AND AMERICAN

COPYRIGHT EDITION

Chaque volume in-16, imprimé en gros caractères . . . 2 fr.

Dans cette collection paraissent successivement les meilleures et les plus nouvelles productions de la littérature anglaise et américaine. Nous signalerons particulièrement les ouvrages importants de Stanley : **How I found Livingstone** (3 vols), **Trough the Dark Continent** (4 vols et 2 grandes cartes), ainsi que : **Good bye, Sweetheart!** (2 vols), par Rhoda Broughton ; **Middlemarch** (4 vols), par George Eliot, etc., etc.

ASHER'S CONTINENTAL LIBRARY

— OF —

FAVOURITE MODERN AUTHORS

Collection des meilleurs romans anglais et Américains

Chaque volume in-16. . . . . 1 fr. 25

A côté de la *Collection Asher* à 2 fr. le volume, dans laquelle continueront à paraître les ouvrages de Bibliothèque comme ceux de Stanley, nous avons fondé, sous le titre de *Asher's Continental Library*, une nouvelle collection non moins intéressante et par les noms des auteurs et par le bon marché, et où paraitront successivement les romans nouveaux les plus remarquables.

N. B. — Pour la liste complète et détaillée des volumes publiés jusqu'à ce jour dans les deux collections, consulter le catalogue spécial.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ART D'ÉCRIRE enseigné par les grands maîtres, par CHARLES GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand, un volume in-18 jésus .... 3 fr.

Relié demi-chagrin, tranches dorées .... 5 fr.

Pour donner une idée de ce volume, nous ne saurions mieux faire que de citer ici la préface de M. Ch. Gidel :

» Je ne cacherai pas d'où m'est venue l'idée de ce recueil. Elle appartient à Sainte-Beuve. Elle est au tome Ier, p. 138, de ses *Causeries du lundi*, dans un article sur Joubert. La voici :

« Je me suis demandé quelquefois ce que pourrait être une rhétorique « française, sensée, juste, naturelle, et il m'est même arrivé, une fois dans « ma vie, d'avoir à en conférer en quelques séances devant des jeunes « gens. Qu'ai-je dû faire pour ne pas tomber dans la routine et ne pas « me risquer dans la nouveauté? J'ai commencé tout simplement par « Pascal, par ses *Pensées de littérature*, dans lesquelles le grand écrivain « a consigné quelques-unes des observations qu'il avait faites sur son art; » je les lisais à haute voix en les commentant. Puis, j'ai pris La Bruyère « au chapitre des *Ouvrages de l'esprit*. J'ai passé ensuite à Fénelon pour « ses *Dialogues sur l'éloquence* et pour sa *Lettre à l'Académie française*; « je lisais en parcourant, en choisissant les points, en commentant tou- « jours moyennant quelques exemples, et sans me retrancher au besoin « les vivants. Vauvenargues, par ses *Pensées* et ses *Caractères littéraires*, « est venu ensuite. J'ai emprunté à Voltaire ses articles *Goût* et *Style* du « *Dictionnaire philosophique*, et quelques passages de ses lettres où il « juge Boileau, Racine et Corneille. J'y ai joint, pour étendre un peu « l'horizon à ce moment, quelques considérations sur l'esprit de Gœthe et « sur le goût anglais de Coleridge. Marmontel, dans ses *Eléments de* « *littérature*, m'a fourni ensuite l'article *Style*, morceau excellent. Je n'ai « eu garde d'oublier Buffon sur le même sujet, couronnant le tout. Puis, « le cercle classique accompli, j'ai donné M. Joubert à mes jeunes gens « pour dessert, en quelque sorte pour récréation, et pour petite débauche « finale, une débauche digne de Pythagore! Et ma Rhétorique française « s'est trouvée finie. » (*Causeries du lundi*, article sur M. Joubert, t. Ier, p. 138).

« J'ai suivi ce plan dans ma classe, et j'en ai pu constater l'excellence. Quelques-uns des livres, que le critique judicieux et délicat avait choisis, sont dans les mains de nos élèves. Pascal, Fénelon, La Bruyère, Buffon

sont inscrits au programme des auteurs de la classe de rhétorique. Les autres, Vauvenargues, Voltaire, Marmontel, Joubert, Gœthe, leur sont moins accessibles. J'ai voulu présenter aux jeunes gens un choix tout fait qu'ils liront avec le dessein d'y trouver une suite de réflexions sur l'art d'écrire. Je crois leur offrir ainsi cette « rhétorique française sensée, juste, naturelle » que demandait Sainte-Beuve. Je n'y mets aucune note, pour laisser aux maîtres, qui voudraient bien accepter ce recueil, toute liberté de commenter ces textes à leur aise.

« Je dédie ce volume également aux jeunes filles. On soigne aujourd'hui davantage leur éducation ; mais on peut regretter que les livres faits à leur usage ne soient pas encore assez solidement pourvus de la moelle de nos études classiques. Il est temps qu'on mette à leur portée les pages les plus exquises qu'on réservait jadis aux élèves de nos lycées.

« C. Gidel. »

L'ART DE BIEN DIRE, par H. Dupont-Vernon, de la Comédie-Française, licencié en droit, Professeur au collége Stanislas et à l'École Albert-le-Grand, Professeur suppléant au Conservatoire national. Troisième édition in-8 . 1 fr.

L'ART ET LE COMÉDIEN, par Coquelin aîné, de la Comédie française. Un joli volume in-16, imprimé sur papier vergé de Hollande . . . . 2 fr.

Il a été tiré 15 exemplaires sur papier de Chine, à. 5 fr.

MOLIÈRE ET BOSSUET, réponse à Louis Veuillot, par Henri de Lapommeraye. Deuxième édition, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

DICTIONNAIRE DU JARGON PARISIEN. L'argot ancien et l'argot moderne, par Lucien Rigaud. 1 vol. in-16. Epuisé.

Il reste encore un exemplaire à. . . . . 20 fr.

DEUX ÉPÉES BRISÉES (Bertrand-Robert), par Ernest Legouvé, de l'Académie française. In-8. . . . . . 1 fr.

SERMON prononcé par le Révérend Père Esprit de Tinchebray, capucin, dans l'église des Dames religieuses de Haute-Bruyère, le 21 juillet 1694, fête de sainte Madeleine, réédité avec préface, par A. Chassant. In-16, sur beau papier de fil . . . . 2 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Chine. . . . 5 fr.

PUBLICATIONS DRAMATIQUES

THÉATRE DE CAMPAGNE

RECUEIL PÉRIODIQUE DE COMÉDIES DE SALON PAR LES MEILLEURS AUTEURS DRAMATIQUES CONTEMPORAINS

Deux volumes par an : l'un au mois de mai, l'autre au mois d'octobre.



L'éclatant succès, que le **Théâtre de Campagne** a obtenu dès son apparition, prouve que nous avons eu raison d'entreprendre cette publication, que le public réclamait depuis longtemps.

Voici comment M. E. Legouvé s'exprime, au sujet du **Théâtre de Campagne**, dans la préface qu'il a bien voulu mettre en tête du premier volume de cette collection : « A peine l'automne, les chasses et les vacances ont-ils rempli les châteaux et les villas, que le premier mot qui

sort de toutes ces bouches de jeunes gens et de jeunes femmes, est celui-ci : Si nous jouions la comédie ! Soudain voilà les imaginations en éveil. On fait appel à tous les souvenirs, on énumère tous les répertoires ; on passe du Théâtre-Français au théâtre du Palais-Royal ; on écrit à Paris ! On fait venir une cargaison de chez Michel Lévy ! La caisse arrive ! on l'ouvre ! on lit ! Mais à mesure qu'on lit, l'embarras commence. Quelle pièce choisir ? L'une est trop longue, l'autre a trop de personnages ! En voilà une charmante, mais elle est trop triste ! Prenons celle-ci ! Non, elle est trop gaie ! Puis la difficulté de la mise en scène ! Puis la question du costume ! Puis le souvenir toujours effrayant des acteurs qui ont créé ces rôles ! Le temps s'écoule, les obstacles s'accumulent, les imaginations se refroidissent, et au bout du mois qu'a-t-on fait ? On a cherché ! Voilà ce qui m'a donné l'idée d'un **Théâtre de Campagne**, c'est-à-dire d'une suite de pièces courtes, faciles à monter, à la fois agréables et honnêtes, de façon que toutes les oreilles puissent les entendre, et que toutes aussi aient plaisir à les écouter. »

Tel est le but de ce recueil, auquel les noms des auteurs, qui ont bien voulu nous prêter leur concours, promettent, nous en sommes sûrs, la continuation de l'accueil favorable qu'il a reçu jusqu'à ce jour.

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Première série, 9e édition)

Avec une préface de M. Ernest Legouvé, *de l'Académie française.*

CONTENANT :

MA FILLE ET MON BIEN, comédie en deux tableaux (3 hommes, 2 femmes), par Ernest Legouvé.

BATUREL, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par Henri Meilhac.

LE MONDE RENVERSÉ, comédie en un acte, en vers (1 homme, 1 femme), par Henri de Bornier.

LA SOUPIÈRE, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par Ernest d'Hervilly.

AUTOUR D'UN BERCEAU, pièce en une scène (1 femme), par ERNEST LEGOUVÉ.

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par JACQUES NORMAND.

SILENCE DANS LES RANGS! comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

LA FLEUR DE TLEMCEN, comédie en un acte, tirée des *Deux Héritages* de P. MÉRIMÉE (2 hommes, 3 femmes), par ERNEST LEGOUVÉ.

AVANT LE BAL, comédie en un acte (1 homme, 1 femme), par PROSPER CHAZEL.

UN SALON D'ATTENTE, comédie en un acte (4 hommes, 2 femmes), par CHARLES EDMOND.

Un vol. in-18 jésus.	3 fr.	50
Relié demi-chagrin, tranches dorées	5	»
Quelques exemplaires sur papier vergé	10	»

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Deuxième série, 7e édition)

CONTENANT :

LA LETTRE CHARGÉE, fantaisie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par EUGÈNE LABICHE.

LES CRISES DE MONSEIGNEUR, comédie en un acte (5 hommes, 1 femme), par GUSTAVE DROZ.

LE MARI QUI DORT, comédie en un acte, en vers (2 hommes, 2 femmes), par EDMOND GONDINET.

SA CANNE ET SON CHAPEAU, comédie en un acte (3 hommes, 2 femmes), par le comte W. Sollohub.

VENT D'OUEST, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par Ernest d'Hervilly.

LA VIEILLE MAISON, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par André Theuriet.

UNE SÉRÉNADE, scène-proverbe avec chants et tableaux (2 femmes), par le comte W. Sollohub.

LES CONVICTIONS DE PAPA, comédie en un acte (3 hommes, 1 femme), par Edmond Gondinet.

Un vol. in-18 jésus.	3 fr. 50
Relié demi-chagrin, tranches dorées.	5 »
Quelques exemplaires sur papier vergé. . . .	10 »

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Troisième série, 5e édition)

CONTENANT :

LA GIFLE, comédie en un acte (3 hommes), par Abraham Dreyfus.

LA CAGE DU LION, comédie en un acte, en vers (2 hommes, 1 femme), par Henri de Bornier.

DE CALAIS A DOUVRES, monologue en vers (1 homme), par Ernest d'Hervilly.

A LA BAGUETTE, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par Jacques Normand.

LE COUPÉ JAUNE, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par HENRI DUPIN.

GEORGES ET GEORGETTE, comédie en un acte (1 homme, 1 femme), par ÉMILE ABRAHAM.

O MON ADÉLAÏDE! comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par CHARLES NARREY.

LES PRUNES, poésie par ALPHONSE DAUDET.

LES REVANCHES DE L'ESCALIER, comédie en un acte, (1 homme, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

LA FORCE DES FEMMES, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par HENRI MEILHAC.

Un vol. in-18 jésus	3 fr. 50
Relié demi-chagrin, tranches dorées.	5 »
Quelques exemplaires sur papier vergé . . .	10 »

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Quatrième série, 4e édition)

CONTENANT :

L'AMOUR DE L'ART, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par EUGÈNE LABICHE.

ENTRE LA SOUPE ET LES LÈVRES, soliloque en vers (1 homme), par ERNEST D'HERVILLY.

VOLTE-FACE, comédie en 1 acte, en vers (2 hommes, 3 femmes), par ÉMILE GUIARD.

RETOUR DE BRUXELLES, comédie en deux tableaux (3 hommes, 4 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.

LA CORBEILLE DE MARIAGE, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par GEORGES DE LÉTORIÈRE.

NOTRE CHER INSENSIBILISATEUR ! comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

LE COLLIER D'OR, comédie en un acte, en vers (1 homme, 3 femmes), par ALBERT MILLAUD.

MARIE DUVAL, comédie en un acte (3 hommes, 1 femme), par ADRIEN DECOURCELLE.

LES FRAISES, comédie en un acte (4 hommes, 1 femme), par ANDRÉ THEURIET.

Un volume in-18 jésus.	3 fr. 50	
Relié demi-chagrin, tranches dorées	5	»
Quelques exemplaires sur papier vergé . . .	10	»

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Cinquième série, 4e édition)

CONTENANT :

HO ! LE VERT ! bouffonnerie en un acte (4 hommes, 1 femme), par CHARLES NARREY.

LA PART DU LION, comédie en un acte (1 homme, 3 femmes), par ADRIEN DECOURCELLE.

LE VALET DE CŒUR, comédie en un acte (3 hommes, 3 femmes), par E. DE NAJAC et H. BOCAGE.

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME, comédie en un acte (3 hommes, 2 femmes), par ANDRÉ RAIBAUD.

LA MOUCHE, monologue en vers (1 homme), par ÉMILE GUIARD.

AUX ARRÊTS, comédie-vaudeville en un acte (1 homme, 1 femme), par J. DE RIEUX et E. D'AU.

LES DEUX SOUS-PRÉFETS DE X***, saynète en un acte (2 hommes), par JULES GUILLEMOT.

LE CAP DE LA TRENTAINE, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.

L'ANDALOUSE, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ALFRED BILLET.

SCRUPULES, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ERNEST D'HERVILLY.

LE CONFESSIONNAL, fantaisie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ABRAHAM DREYFUS.

Un vol. in-18 jésus	3 fr.	50
Relié demi-chagrin, tranches dorées.	5	»
Quelques exemplaires sur papier vergé . . .	10	«

THÉATRE DE CAMPAGNE

(Sixième série, 3e édition), avec une préface nouvelle de M. ERNEST LEGOUVÉ

CONTENANT :

L'AGRÉMENT D'ÊTRE LAIDE, scène (2 femmes), par E. LEGOUVÉ.

UN CRANE SOUS UNE TEMPÊTE, saynète (1 homme, 1 femme), par ABRAHAM DREYFUS.

UNE FEMME BIEN PLEURÉE, monologue en vers, par PAUL DELAIR.

COMME ON FAIT SON LIT, comédie en un acte (3 hommes, 2 femmes), par PAUL FERRIER.

LE SERGENT, poésie, par PAUL DÉROULÈDE.

LE SECRET DE THÉODORE, saynète (2 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.

L'HOMME AUX PIEDS RETOURNÉS, monologue (1 homme), par CHARLES CROS.

LES ENFANTS AVANT TOUT, comédie en 1 acte (3 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

L'EMBARRAS DU CHOIX, monologue (1 femme), par le comte W. SOLLOHUB.

VÉNUS, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par HENRI BOCAGE.

VINGT MILLE FRANCS, monologue (1 femme), par ÉMILE DESBEAUX.

LES BOUQUETS, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par EUGÈNE CEILLIER.

LE SECRET D'UNE VAINCUE, monologue en vers, par ERNEST D'HERVILLY.

UNE PLUIE DE BAISERS, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par ALFRED SÉGUIN.

LA VISION DE CLAUDE, monologue en vers, par PAUL DELAIR.

LA PERLE FAUSSE, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ÉMILE JOUAN.

L'HOMME PERDU, monologue (1 homme), par CHARLES CROS.

Un vol. in-18 jésus	3 fr. 50	
Relié demi-chagrin, tranches dorées.	5	»
Quelques exemplaires sur papier vergé. . . .	10	»

THÉATRE D'ADOLESCENTS

par Adolphe CARCASSONNE

Un vol. in-18 jésus	3 fr. 50	
Relié richement, toile, tranches dorées.	5	»

Cet ouvrage est spécialement recommandé pour les maisons d'éducation. On y trouvera un excellent choix de petites comédies faciles à jouer pour les jeunes gens et pour les jeunes filles, et à la fois morales et amusantes.

THÉATRE BIZARRE

UNE VOCATION. — L'ATHLÈTE. — UN MÉNAGE GREC

TRILOGIE FANTAISISTE EN VERS

Par R. PALEFROI

Un joli vol. in-16 . . . . 4 fr.

NOUVEAUX PROVERBES, par Tom-Bob, contenant : Le page vénitien ; — Après la pluie le beau temps ; — Un bijou n'est jamais perdu. Un vol. in-18 . . . 1 fr. 50

PIÈCES DE THÉATRE

BABEL-REVUE, Revue de l'année 1878, en quatre actes et onze tableaux, précédée de l'Esprit en Bouteilles, prologue en deux tableaux, par Paul Burani et Edouard Philippe, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Athénée-Comique, le 10 janvier 1879. In-18 1 fr.

BIBELOT (le), comédie en un acte, par Ernest d'Hervilly, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 avril 1877. In-18. . . . . . . 1 fr. 50

BILLET DE LOGEMENT (le), opéra-comique en 3 actes, par Paul Burani et Maxime Boucheron, musique de Léon Vasseur, représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 15 novembre 1879. In-18 . . . . 2 fr.

CABINET PIPERLIN (le), comédie-bouffe en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Paul Burani, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Athénée-comique, le 5 avril 1878. In-18. . . . . 2 fr.

CONVICTIONS DE PAPA (les), comédie en un acte, par Edmond Gondinet, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 avril 1877. In-18. . . . . 1 fr. 50

COQ ET LA POULE (le), proverbe en un acte, mêlé de couplets, par Louis Bogey. . . . . 1 fr. 50

DROIT DU SEIGNEUR (le), opéra-comique en 3 actes, par Paul Burani et Maxime Boucheron, musique de Léon Vasseur, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 13 décembre 1878. In-18 . . . . 2 fr.

D'UN SIÈCLE A L'AUTRE, comédie-à-propos en un acte et en vers, par Jules Salmson et Alphonse Scheler, représentée pour la première fois à Genève sur le Nouveau-Théâtre, le 4 octobre 1879. In-18 . . . . 1 fr. 50

FILS DE CORALIE (le), comédie en 4 actes, en prose, par Albert Delpit, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 janvier 1880. In-18. . . . . 2 fr.

JEAN DACIER, drame en 5 actes, en vers, par Charles Lomon, représenté pour la première fois à Paris à la Comédie-Française, le 28 avril 1877. 1 vol. in-8° Cavalier. 3° édition . . . . 3 fr. 50

Quelques exemplaires sur papier de Hollande. 10 »

LOUIS XI EN BELLE HUMEUR, comédie en 2 actes, en vers, par Auguste Robert. In-18 . . . . 1 fr. 50

MARQUIS DE KÉNILIS (le), drame en 5 actes, en vers, par Charles Lomon, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre national de l'Odéon, le 7 avril 1879. 1 vol. in-8° Cavalier . . . . 3 fr. 50

Quelques exemplaires sur papier de Hollande. 10 »

NÉGOCIANT ABSOLU (le), comédie en 3 actes, en vers, par E. Cousté. In-18. . . . . 1 fr. 50

PARAPLUIE (le), comédie en un acte, par Ernest d'Hervilly, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre national de l'Odéon, en avril 1880. In-18. 1 fr. 50

TROIS BOUGIES (les), comédie en un acte, par Louis Leroy et Henri Bocage, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 12 novembre 1879. In-18. . . . . 1 fr. 50

VOLTE-FACE, comédie en un acte, en vers, par Émile

Guiard, représentée pour la première fois à Paris à la Comédie Française, le 12 octobre 1877. In-18 . . 1 fr. 50

Quelques exemplaires sur papier teinté . . . 3 »

— — sur papier vergé de Hollande . . . . . . 5 »

— — sur papier de Chine. . 6 »

MONOLOGUES

BAVARDES (les). scène tirée du *Mercure Galant* de Boursault. In-18 . . . . 0 fr. 50

DÉMOCRITE, (scène tirée de) de Regnard, arrangée par Coquelin aîné, de la Comédie-Française. In-18 . 0 fr. 50

ÉLECTION (l'), monologue en vers, par Julien Berr de Turique, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18. . . . . 1 fr. »

MOLIÈRE, stances par Charles Joliet, dites à la Comédie-Française par Mmes Sarah-Bernhardt et Lloyd, le 15 janvier 1879, à l'occasion du 257e anniversaire de la naissance de Molière. In-18 . . . . 0 fr. 50

MOUCHE (la), monologue en vers, par Émile Guiard, dit par Coquelin aîné, de la Comédie-Française, 3e édition. in-18. . . . . 1 fr.

PETIT-JEAN, par J. Truffier, à-propos en vers, dit à la Comédie-Française par Coquelin aîné, le 21 décembre 1878, à l'occasion du 239e anniversaire de la naissance de Racine. In-18 . . . . 1 fr. »

UNE PRÉSENTATION, monologue, par Mlle J. Thénard, de la Comédie-Française. In-18 . . . . 1 fr. »

HISTOIRE DU THÉATRE

HISTOIRE UNIVERSELLE DU THÉATRE

PAR ALPHONSE ROYER

Six forts volumes in 8° . . . . 45 fr.

L'histoire du théâtre, chez tous les peuples et dans tous les temps, c'est l'histoire des idées et des mœurs des nations, prise dans sa forme la plus vivante. Nul art n'exerce sur les esprits une aussi puissante influence que le théâtre. Il reflète la pensée dominante avec beaucoup plus de précision, et d'une manière plus saisissante et plus pittoresque que n'importe quelle institution religieuse ou civile, que n'importe quel traité de philosophie ou de morale. L'importance de l'œuvre entreprise par Alphonse Royer, et qui vient d'être heureusement menée à fin, n'échappera à personne ; nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt qu'offre cet ouvrage considérable, qui raconte les diverses évolutions du théâtre dans tous les pays, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Les tomes V et VI, qui embrassent la production dramatique européenne du XIX° siècle et qui forment à eux seuls un ouvrage complet, se vendent séparément. Ils ont pour titre :

HISTOIRE du théâtre contemporain en France et à l'étranger, depuis 1800 jusqu'à 1875, par Alphonse Royer. 2 forts volumes in-8. . . . . **15 fr.**

ALBUM DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

par F. FEBVRE et T. JOHNSON

Avec une lettre autographe de **Alexandre Dumas** *fils, et un Frontispice par* **Sarah-Bernhardt**

Superbe publication de luxe dédiée à S. A. R. le Prince de Galles et ornée de 26 eaux-fortes hors texte, dont 23 sont

les portraits, avec autographes, des Sociétaires actuels de la Comédie-Française. Un beau v. gr. in-4° sur pap. teinté. 20 fr.

Relié toile riche, tranches dorées .... 25 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande à.... 50 fr.

Cette importante œuvre d'art est en quelque sorte l'histoire officielle de la Comédie-Française. On y trouvera les renseignements les plus complets sur l'organisation de notre première scène et la biographie détaillée de tous les sociétaires actuels. Ajoutons qu'outre l'intérêt qu'offre ce volume au point de vue de l'*histoire du théâtre*, il a encore pour les amateurs l'attrait d'un chef-d'œuvre artistique et typographique.

LE MUSÉE
DE LA
COMÉDIE-FRANÇAISE

Par René DELORME

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et du Ministère des Beaux-Arts.

Un beau volume in-4° imprimé avec luxe sur papier vergé teinté-Japon et tiré à petit nombre .... 10 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Chine.......... 20 fr.

LA COMÉDIE FRANÇAISE A LONDRES

1871 - 1879

Journal inédit de E. Got. | Journal de F. Sarcey.

Publiés avec une introduction par **Georges d'HEYLLI**, 1 volume in-16, sur papier vergé de Hollande.......... 3 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Chine........ 5 fr.

L'ART ET LE COMÉDIEN, par Coquelin aîné, de la Comédie-

Française, un joli volume in-16, imprimé sur papier vergé de Hollande. . . . . 2 fr.

Il a été tiré 15 exemplaires sur papier de Chine à. . . . . 5 fr.

HISTOIRE DE RUY-BLAS, par Alexandre Hepp et Clément Clament. In-18 . . . . 1 fr. 50

LA QUESTION DE L'ODÉON, Lettre à son éditeur, par *** (Paul Ferrier). In-18. . . . . 1 fr. »

ROMANS. BIOGRAPHIES. VOYAGES

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS

AIMARD, Gustave. — Par Mer et par Terre :
I. Le Corsaire, 1 volume in-18 jésus . . . . . . 3 fr. »
II. Le Bâtard, 1 volume in-18 jésus . . . . . . 3 fr. »

AMIC, Henri. — Rénée, avec une préface à George Sand. 2e édition, 1 volume in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

AMIC, Henri. — Madame de Karnel, 1 vol. in-18 jés. 3 fr. 50

BERTERA, André. — L'Amoureuse de maître Wilhelm, avec une eau-forte de Buland, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

BOCAGE, Henri. — Le Bel Armand, 1 vol. in-18 jés. 3 fr. 50

BOTTEAU, Anne-Marie (Mlle). — Recueil de notices historiques sur les femmes remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. 1 volume in-8°. . . . . 3 fr. 50

DELORME, Amédée. — Mauroy, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

DELPIT, Albert. — Le fils de Coralie, 15e édition, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

DUVAL, Georges. — Artistes et Cabotins, 1 volume in-16 . . . . 2 fr. »

EPHEYRE. Charles. — A la recherche du Bonheur, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

FISTIÉ, Camille. — L'amour au village, avec une préface de André Theuriet, 2e édition, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

FRÉDÉRICK LEMAITRE. — Souvenirs publiés par son fils, avec portrait, 2e édition, 1 volume in-18 jésus. . 3 fr. 50

GAZEAU DE VAUTIBAULT. — Histoire des d'Orléans d'après les documents et mémoires légitimistes et orléanistes. Tome 1er, in-18 jésus. . . . . 4 fr.

GLATRON, Georges. — Philippe Faucart, 1 volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

HERVILLY, Ernest (d'). — Les Armes de la femme, avec dessins de P. Outin, 1 volume in-18 jésus . . . 3 fr. 50

JOKAÏ, Maurice. — Les Fils de l'homme au cœur de pierre, traduit du hongrois par Antonine de Gerando Teleki, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

LAVIGNE, Ernest. — Le roman d'une Nihiliste. 3e édition, 1 volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

LÉTORIÈRE, le Vicomte Georges de. — Voyage autour des Parisiennes, avec vignette, 6e édition, 1 volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

PONS, A.-J. — Sainte-Beuve et ses inconnues, avec une préface de Sainte-Beuve, 12e édition, 1 vol. in-18 jés. 3 fr. 50

ROGER, G. — Le carnet d'un ténor, avec une préface de Philippe Gille et un portrait de Roger, 1 volume in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

SOSTA, René. — La Maison de lierre, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

STAPLEAUX, Léopold. — Les belles Millionnaires, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

THEURIET, André. — La maison des deux Barbeaux. — Le sang de Finoël. 4e édition, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

VAST-RICOUARD. — Claire Aubertin. — Vices Parisiens, 8e édition, 1 volume in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

VAST-RICOUARD. — Séraphin et Cie, roman parisien, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

VOYAGE AU PAYS DES ROUBLES, par un militaire français, 3e édition, 1 volume in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

WARZIN, Charles. — Un drame dans la rue de l'Echiquier, 1 volume in-18 jésus . . . . 2 fr.

OUVRAGES

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

CARCASSONNE, Adolphe. — Théâtre d'adolescents, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50
Relié richement toile, tranches dorées . . . . 5 »

NAJAC, Raoul (de). — Contes à mon Perroquet, avec illustrations hors texte par Gaston Jourdain. 1 volume in-18 jésus . . . . 3 fr. »
Relié toile riche, tranches dorées . . . . . . 4 »

PERROT, Emmanuel. — Ivo le fils du charpentier, ou une Vocation au village, scène, de la Forêt-Noire. Traduction libre de l'allemand d'Auesbach, 1 vol. in-18 jés. 2 fr. »

POÉSIES

BORNIER, Henri (de). — Le Ruisseau et la Rivière, fable lue au Banquet des fêtes de Florian, à Sceaux, le 5 octobre 1879, suivie du toast à Victor Hugo, in-11. 1 fr. »

CORNIER, A. — Myrtes et Roses. Poésies intimes, 1 volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

FAVIN, Émile. — La Comédie de l'amour, 1 volume in-18 jésus, sur papier de Hollande. . . . . 3 fr. »
Sur papier de Chine . . . . 5 fr. »

FAVIN, Émile. — Le Roman de l'an passé, in-16. 0 fr. 50

GUIARD, Émile. — Livingstone, poésie couronnée par l'Académie française, in-18 . . . . 1 fr. »

LARMANDIE, Léonce (de). — Les Épaves, poésies. Première série, 1 volume in-18 jésus. . . . . . 2 fr. »

LOMON, Aristide. Le roi Midas. — André. — Poésies diverses, 1 volume in-18. . . . . 2 fr. »

LOMON, Charles. — Rénovation, 1 volume in-18. . 2 fr. »

POÉSIE DE LA SCIENCE (la), in-18. . . . . 1 fr. »

DIVERS

DOUSSAULT, C. — La Vénus de Milo. Documents inédits, avec deux planches in-8°. . . . . 1 fr. 50

DOUSSAULT, C. — La Statue de Diane, par Jean-Baptiste Pigalle, avec une photographie de la statue, in-8°. 1 fr. 50

RICHET, Charles. — Les poisons de l'intelligence, 1 volume in-18. . . . . 2 fr. »

PETTENKOFER, Max (de). — Rapports de la Commission allemande chargée de l'étude des épidémies cholériques. — Explosion cholérique dans un pénitencier. 1 volume in-4°, avec 8 planches . . . . 10 fr. »

GESSNER, L. — Le droit des Neutres sur mer, 2° édition, 1 volume in-8° cavalier . . . . 10 fr. »

RENOUARD, Charles. — 1794-1878. Discours prononcés à la Cour de Cassation (1871-1877), précédés d'une notice sur sa vie, par Charles Richet. In-8° sur papier de Hollande. 5 fr.

CONGRÈS EN MINIATURE (le), par un diplomate. — Les Préliminaires du Congrès. In-8°. . . . . 1 fr. 50

MORIN, Pierre. — L'Armée de l'Avenir. — Nouveau système de guerre. Deuxième édition, in-18. . . . . . . 1 fr. »

ROUTINE MILITAIRE (la). — 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. »

FAUCONNET, baron de. — Nice, Monaco et Menton. in-16 . . . . 1 fr. »

VADE-MECUM à l'usage des Agriculteurs, par Eugène Musatti et Ed. Vianne, avec de nombreuses illustrations. In-18 cartonné . . . . 0 fr. 90

Ce Vade-Mecum est des plus utiles et des plus pratiques. Il est recommandé à tous ceux qui s'occupent d'agriculture. Les instituteurs feront bien de le mettre entre les mains de leurs élèves auxquels il inculquera les notions essentielles de la Science agricole.

WEILL, Michel-A., grand Rabbin. — La parole de Dieu ou la Chaire israélite ancienne et moderne. 1 vol. in-8° 5 fr.

GUIDES DE VOYAGE BAEDEKER

DERNIÈRES ÉDITIONS

Éditions françaises.

ALLEMAGNE	10	»
BELGIQUE ET HOLLANDE	6	25

ITALIE.

ITALIE SEPTENTRIONALE et L'ILE de CORSE.	7	50
ITALIE CENTRALE ET ROME	7	50
ITALIE MÉRIDIONALE, la SICILE, MALTE, etc.	7	50

LES BORDS DU RHIN	6	25
LONDRES, L'ANGLETERRE DU SUD, LE PAYS DE GALLES ET L'ÉCOSSE.	7	50
GUIDE A PARIS	7	50
LA SUISSE	8	75
MANUEL DE CONVERSATION en quatre langues (français, allemand, anglais, italien). . .	3	75

Éditions anglaises

BELGIUM AND HOLLAND.	6	25

ALLEMAGNE ET AUTRICHE

NORTHERN GERMANY.	6	25
THE RHINE FROM ROTTERDAM TO CONSTANCE	7	50
SOUTHERN GERMANY AND AUSTRIA . . .	10	»
THE EASTERN ALPS.	7	50

ITALIE

NORTHERN ITALY AND CORSICA	7	50
CENTRAL ITALY AND ROME.	7	50
SOUTHERN ITALY, SICILY, MALTA	7	50

LONDON AND ITS ENVIRONS.	7	50
NORWAY ET SWEDEN.	11	25
HANDBOOK FOR PARIS	7	50
SWITZERLAND	8	75
MANUAL OF CONVERSATION in four languages (english, french, german, italian)	3	75

ORIENT

PALESTINE AND SYRIA	25	
LOWER EGYPT AND THE PENINSULA OF SINAÏ	18	75

Éditions allemandes

BELGIEN UND HOLLAND	6	25

ALLEMAGNE ET AUTRICHE

MITTEL UND NORD DEUTSCHLAND. . . .	7	50
SÜD DEUTSCHLAND UND OESTERREICH. .	8	75
DIE RHEINLANDE	6	25

ITALIE

OBER-ITALIEN UND CORSICA	7	50
MITTEL-ITALIEN UND ROM	7	50
UNTER-ITALIEN, SICILIEN, MALTA, SARDINIEN UND TUNIS	8	75

LONDON, SÜD ENGLAND, WALES UND SCHOTTLAND.	7	50
PARIS UND UMGEBUNGEN	7	50
DIE SCHWEIZ.	8	75
SCHWEDEN UND NORWEGEN	10	»
CONVERSATIONSBUCH IN vier Sprachen. . .	3	75

ORIENT

UNTER ÆGYPTEN UND DIE SINAÏHALBINSEL	20	»
PALÄSTINA UND SYRIA	18	75

GRIECHENLAND en préparation,

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES DES OUVRAGES

ANGERS, IMPRIMERIE DE BURDIN ET Cie, RUE SAINT-LAUD, 62